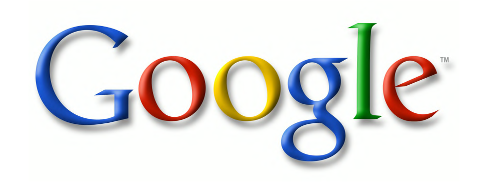


THÉATRE

IMPOSSIBLE

PARIS. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9.

THÉATRE

IMPOSSIBLE

PAR

EDMOND ABOUT

Guillery — L'assassin — L'éducation d'un prince
Le chapeau de sainte Catherine

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1864

GUILLERY

COMÉDIE

REPRÉSENTÉE POUR L'AVANT-DERNIÈRE FOIS, A PARIS
SUR LE THÉATRE FRANÇAIS
PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DE L'EMPEREUR
LE 1er FÉVRIER 1856

A

EDMOND GOT

COMÉDIEN EXCELLENT

SON CAMARADE DE COLLÉGE ET SON AMI

E. A.

PRÉFACE.

Ami lecteur, car j'espère qu'on ne nous a pas brouillés ensemble, cette préface n'est ni un *Te Deum*, ni un *Meâ culpâ*. Guillery a été reçu froidement à la première représentation, et sifflé chaudement à la deuxième. Cependant je ne me repens pas de l'avoir écrit, et la preuve c'est que je le fais imprimer.

Il y a plus de deux ans que j'ai commencé cette petite comédie : l'espérance de la voir jouer en carnaval me l'a fait achever il y a trois mois. Elle m'a amusé au milieu de travaux plus sérieux, et je regrette sincèrement qu'elle n'ait pas produit le même effet sur le public. En feuilletant Rabelais, Molière, la Fontaine et les vrais classiques du joyeux pays de France, je me suis persuadé qu'il ne serait pas impossible d'égayer les Parisiens par une farce sans prétention, assaisonnée de quelques grains de ce gros sel que nos aïeux ne méprisaient pas. L'événement m'a prouvé que je me trompais.

J'ai mis sur la scène un étourneau de vingt ans qui séduit deux femmes après leur avoir dit la seule chose que les femmes ne pardonnent pas : « Soyez mes deux maîtresses ! » Mon intention n'était ni de décrier les

femmes, qui sont bien ce que nous avons de meilleur en ce monde, ni de prêcher une morale nouvelle, la morale des ménages à trois. A plus forte raison n'ai-je pas cru rédiger un chapitre d'histoire contemporaine. J'ai reporté l'intrigue à ces siècles de bonhomie où l'adultère s'appelait cocuage, et où l'amant de Diane de Lys en aurait été quitte pour quelques coups de bâton. Si vous trouvez çà et là dix à douze anachronismes, gardez-vous de conclure que je ne sais pas l'histoire. L'anachronisme est une figure de rhétorique dont tous les auteurs comiques ont abusé, depuis Plaute jusqu'à Beaumarchais.

Le seul mérite de cet ouvrage est d'avoir été écrit avec soin, en style franc, et dans le respect de notre langue; vous l'apprécierez mieux au coin du feu qu'on n'a pu le faire au théâtre. Son principal défaut est d'avoir déplu. Je m'en suis aperçu dès la deuxième scène du premier acte. Heureusement, le public est un beau joueur qui ne refuse jamais de donner revanche. Sa froideur m'aura fait plus de bien que de mal : c'est comme une eau glacée, où les faibles prennent des pleurésies, où les autres se retrempent.

Il est d'usage et de justice qu'un auteur victorieux renvoie une partie des applaudissements aux artistes qui ont aidé le succès. Pour moi, je ne veux rien partager avec les acteurs de la Comédie française. Je suis devant eux comme un ouvrier malhabile qui a gâté la plus belle étoffe du monde. Le talent de M. Provost, si puissant et si doux, si coloré et si harmonieux; la verve éblouissante de Got, qui est le premier des jeunes; la

beauté majestueuse et la verdeur splendide de Mlle Nathalie; la grâce mignonne de Mlle Valérie; la rondeur de M. Anselme; l'originalité de M. Bache; j'avais tout dans les mains, et j'ai tout laissé perdre. Aussi, quoique je ne sois pas grand demandeur de pardons, j'adresse ici mes excuses aux artistes qui se sont fait siffler pour moi, et à M. Empis, leur aimable directeur, dont j'ai mal inauguré l'avénement.

Je ne veux pas finir sans dire un mot aux critiques. Si l'on mettait ensemble tout le mal qu'ils ont écrit de ma pièce, on ferait trois ou quatre volumes comme celui-ci. Je remercie ceux qui m'ont traité avec douceur, et en première ligne M. Théophile Gautier. Je remercie non moins cordialement ceux qui m'ont envoyé les vérités les plus dures et les conseils les plus sévères : j'en ferai mon profit. Quant à ceux qui, s'imaginant sans doute que j'étais par terre avec Guillery, ont profité de l'occasion pour me lancer de petites ruades boiteuses, je leur pardonne, et je souhaite que leurs feuilletons leur aient fait autant de plaisir qu'ils m'ont donné de courage.

Enclos des Ternes, 6 février 1856.



PERSONNAGES.

TRUPHÊME, drapier............	MM.	PROVOST.
BRID'OIE, procureur...........		ANSELME.
GUILLERY, écolier.............		GOT.
MONOCORDE, écolier...........		BACHE.
UN CABARETIER................		MASQUILLIER.
ISABEAU, femme de Truphême...	Mmes	NATHALIE.
GUILLEMETTE, femme de Brid'oie.		VALÉRIE.

La scène est à Paris en l'an .....

GUILLERY.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une place publique. — A droite, la maison de Truphême, avec cette enseigne : *Truphême, drapier;* à gauche, la maison de Brid'oie. Les deux maisons ont des balcons.

SCÈNE I.

ISABEAU, GUILLEMETTE.

Elles entrent par le fond en grands atours, leurs livres de messe à la main.

ISABEAU.

Il a bien prêché.

GUILLEMETTE.

Pas trop. Comment pouvez-vous dire qu'il a bien prêché ?...

ISABEAU.

Je dis qu'il a bien prêché parce qu'il n'a pas parlé longtemps.

GUILLEMETTE.

Moi, je trouve qu'il a mal prêché parce qu'il est trop laid.

ISABEAU.

Il est bien assez beau pour un prédicateur, et il a dit des choses excellentes. Au lieu de crier, comme tant d'autres, contre la coquetterie des femmes, et les rubans, et la crinoline et les bijoux, il s'en est pris bravement à messieurs les maris, il a attaqué le taureau par les cornes, et il a gourmandé ces bourgeois verts galants qui s'échappent de leurs ménages tous les dimanches, après vêpres pour aller au Pré-Gaillard, danser avec des demoiselles et boire avec des écoliers.

GUILLEMETTE.

Vous en parlez bien chaudement, dame Isabeau ! Craignez-vous que le vénérable M. Truphême ne se débauche à son âge ?

ISABEAU.

Mon mari n'est pas un vénérable, et personne ne lui donnerait l'âge qu'il a. Mais vous, Guillemette, vous en parlez bien froidement ; vous n'aimez donc pas maître Brid'oie, votre mari ?

GUILLEMETTE.

Pardonnez : je me dis que c'est un homme, qu'il est à moi, et que je n'en ai pas d'autre. Est-ce de l'amour, cela?...

ISABEAU, *d'un ton convaincu.*

Le véritable amour conjugal. Moi, j'adore M. Truphème par raison. Voyez-vous cette dentelle?...

GUILLEMETTE.

Elle est belle.

ISABEAU.

Elle me répète à chaque instant que je dois aimer mon mari. Qui est-ce qui nous donne les dentelles? Nos maris. Les galants ne sont bons qu'à les déchirer.

GUILLEMETTE.

Nous sommes de bonnes femmes.

ISABEAU.

Nous aimons nos maris.

GUILLEMETTE.

Ils sont bien heureux de nous avoir. Votre M. Truphème est gourmand comme le chat d'un évêque : un bon repas est un aimant auquel il n'a jamais su résister, et lorsqu'il a le verre en main il tiendrait tête à une éponge.

ISABEAU.

Où est le mal ? La vendange n'est pas mauvaise conseillère, le vin ne fait qu'épanouir sa bonne humeur naturelle, et lorsqu'il a bu un coup de trop, il ne me querelle pas, bien au contraire. C'est maître Brid'oie qui se colère sans boire et qui pousse la mélancolie jusqu'à la brutalité. Fi ! les jaloux !

GUILLEMETTE.

Où est le mal, ma chère ? on n'est pas jaloux sans amour, et j'aime mieux être battue que dédaignée.

ISABEAU.

Pour ce qui est des coups, c'est une monnaie que je donne et que je ne reçois pas.

GUILLEMETTE.

Nous avons de bons maris.

ISABEAU.

Ah ! si jamais le mien faisait comme les autres, et si je le prenais sur le chemin du Pré-Gaillard !...

GUILLEMETTE, *étourdiment.*

Moi, j'ai une vengeance toute prête.

ISABEAU.

Je parie que votre vengeance porte des bottes.

GUILLEMETTE.

Oh ! madame !

ISABEAU.

Tant mieux, mon enfant ! La plus grande sagesse pour une femme, c'est d'être sage. Que penseriez-vous d'un propriétaire qui aurait un jardin rempli de fruits mûrs et qui enjamberait la haie du voisin pour voler des pommes vertes ? Voilà l'infidélité. Heureusement vous n'avez rien à craindre. La jalousie de votre mari vous défend contre les autres et contre vous-même, et il n'y a pas dans Paris un galant assez hardi pour donner l'assaut à une forteresse si bien gardée.

GUILLEMETTE.

Et s'il y en avait un ! je ne l'aime pas.

ISABEAU.

Et bien vous faites. Il est laid ?

GUILLEMETTE.

Il n'est pas de mon goût.

ISABEAU.

C'est quelque pauvre diable ?...

GUILLEMETTE.

Pourquoi ?... Est-on faite pour plaire à des sacristains, et n'a-t-on pas dans les yeux de quoi toucher un cœur de distinction ? Mais il ne me plaît pas.

ISABEAU.

Quelque sot ?

GUILLEMETTE.

Lui, ma chère ? Il est tout esprit. Si vous pouviez seulement l'entendre ! Il petille...

ISABEAU.

S'il valait tout ce que vous dites, vous auriez moins de mépris pour son amour. Avouez que c'est un jeune homme à faire peur.

GUILLEMETTE, *impatientée.*

Oui, madame, à faire peur, car il est presque impossible de lui résister. Certes, il n'est pas beau ; il est même laid. Mais il a des yeux et des dents qui éclairent sa figure. Du reste, jeune, hardi, délibéré, galant, joyeux, plaisant ; le front haut, la parole vive, le geste prompt, l'esprit éveillé ! je le chasse, il revient ; je l'évite, il me retrouve ; je m'enferme, il m'écrit ; je le querelle, il me tient tête ; je lui jure que je ne l'aimerai jamais, il parie que je l'adore et que je ne sais ce que je dis.

ISABEAU.

Brrr ! ce n'est pas un homme ; c'est un écureuil !

GUILLEMETTE.

Je ne l'aime nullement, croyez-moi bien.

ISABEAU.

Cela se voit aux couleurs dont vous le dépei-

gnez. Peste ! si vous n'en voulez pas pour vous, vous n'en dégoûtez pas les autres.

GUILLEMETTE.

Si vous aviez un amoureux, voisine, vous sauriez qu'on a beau haïr ces êtres-là, on n'aime pas à entendre du mal.

ISABEAU.

Et qui vous dit que je n'en ai point ?

GUILLEMETTE.

Vous, voisine ?

ISABEAU.

Suis-je donc si déchirée ? Mais il y perdra son latin.

GUILLEMETTE.

Il sait du latin ?

ISABEAU.

Prodigieusement. C'est un jeune homme doux, sérieux et de bonnes manières ; bien timide, bien modeste, bien tremblant, et candide comme une fille à marier.

GUILLEMETTE.

Arrêtez ! l'eau m'en vient à la bouche.

ISABEAU.

Que serait-ce donc si je vous lisais une lettre que j'ai là ?

GUILLEMETTE.

Ah ! il ose écrire ! C'est à moi qu'on écrit des

lettres passionnées. Ah ! voisine, amour emporté, hardiesse aveugle : un soldat qui court au feu !...

ISABEAU.

Voici la lettre d'un garçon qui mourra d'amour avant un mois, si je n'y mets bon ordre, et malheureusement je suis trop honnête femme pour lui sauver la vie.

GUILLEMETTE.

Voici le radotage du plus étrange fou qui ait perdu ses peines auprès d'une femme de bien.

ISABEAU ET GUILLEMETTE, *ensemble, lisant.*

« Je vous aime, et votre cœur... »

GUILLEMETTE.

Elles commencent de même ! Est-ce qu'il y a un uniforme pour ces billets-là ?

ISABEAU.

Eh ! petite, toutes les lettres d'amour se ressemblent un peu, comme tous les amants.

GUILLEMETTE.

Qu'en savez-vous ?

ISABEAU.

C'est mon mari qui me l'a dit. (*Elle lit.*) « Je vous aime, et votre cœur se fait un jeu de ma peine.... »

GUILLEMETTE, *lisant.*

« Je vous aime, et votre cœur me rend amour

pour amour. » C'est ici que les voyageurs se séparent. « N'essayez pas de le nier, vous avez résolu ma toute belle, de faire de moi le plus heureux des hommes : vos yeux l'ont dit aux miens, c'est une affaire conclue, et il ne s'agit plus que de trouver l'occasion que nous souhaitons aussi ardemment l'un que l'autre. »

ISABEAU.

Ce garçon-là n'est pas manchot de la cervelle.

GUILLEMETTE, *lisant.*

« Votre jaloux et le bon homme Truphême.... »

ISABEAU.

Bonhomme !...

GUILLEMETTE, *lisant.*

« Votre jaloux et le bonhomme Truphême dîneront ce soir chez maître Fournet, le receveur des gabelles.... »

ISABEAU.

Mon mari n'ira pas, je le lui ai défendu. Je n'aime pas les dîners de garçons, et maître Fournet demeure un peu trop près du Pré-Gaillard.

GUILLEMETTE.

Moi, je n'ai pas eu besoin de rien défendre à maître Brid'oie. Il est trop prudent pour me

laisser tout un soir au logis. (*Lisant.*) « Je compte sur vous pour écarter la grosse voisine. »

ISABEAU.

Qui? la grosse voisine.... Nous n'avons pas de grosse voisine. Cette lettre est d'un style médiocre. Écoutez-moi ceci : (*Elle lit.*) « Je vous aime et votre cœur se fait un jeu de ma peine. Cruelle Isabeau! » Voilà qui est joliment écrit! (*Lisant.*) « Cruelle Isabeau! il ne me reste plus qu'à mourir. » Pauvre petit! » Tout ce que je demande au ciel et à vous, c'est la consolation d'expirer à vos pieds, dans votre chambre, un jour que votre mari sera sorti pour ses affaires. Laissez-vous toucher aux prières d'un mourant, d'un mort.... »

GUILLEMETTE.

Le mort est vif.

ISABEAU.

Pas autant que le vôtre.... Me le montrerez-vous un jour?...

GUILLEMETTE.

Oui, à charge de revanche.

ISABEAU.

Bientôt? (*On entend la voix de Guillery qui fredonne à la cantonnade.*)

GUILLEMETTE.

A l'instant même, car le voici qui vient.

ISABEAU.

Jour de Dieu! c'est le mien.

GUILLEMETTE.

Votre cousin Guillery!

ISABEAU, *riant aux éclats.*

Ah! le bon drôle! il avait deux masques.

GUILLEMETTE.

Vous êtes témoin que je ne l'aimais pas.

ISABEAU.

Qu'est-ce que je vous disais tout à l'heure? Je n'aime au monde que mon mari.

SCÈNE II.

ISABEAU, GUILLERY, GUILLEMETTE.

ISABEAU.

Bonsoir, Guillery.

GUILLEMETTE.

Votre servante, maître Guillery.

ISABEAU.

Guillery mélancolique!

GUILLEMETTE.

Guillery passionné!

ISABEAU.

Guillery funèbre!

GUILLEMETTE.

Guillery enflammé!

ISABEAU.

Connaissez-vous cette écriture?

GUILEMETTE.

Ces pieds de mouche sont-ils de votre connaissance?

ISABEAU.

Traître!

GUILLEMETTE.

Pendard et demi!

ISABEAU.

Voici le cas que je fais de vos lettres. (*Elle déchire sa lettre.*)

GUILLEMETTE, *même jeu.*

Voilà votre prose traitée suivant ses mérites.

ISABEAU.

Et la perfidie retourne sur son auteur. (*Les deux femmes lui jettent les morceaux des lettres au visage.*)

GUILLEMETTE.

Or çà! laquelle de nous aimez-vous? Est-ce madame votre cousine?

ISABEAU.

Est-ce madame la procureuse?

GUILLEMETTE.

Surtout pas de subterfuge !

ISABEAU.

Ne vous échappez point par une porte de derrière.

GUILLEMETTE.

Décidez-vous !

ISABEAU.

Prononcez-vous, et vivement !

GUILLERY.

Je me mépriserais moi-même, si j'étais capable de faire un choix.

ISABEAU.

Plaît-il ?

GUILLERY.

Je vous aime toutes deux, de front.

GUILLLEMETTE.

Il est fou, ma chère.

GUILLERY.

Non, mais j'étais fou lorsque j'ai cherché à vous donner le change et à vous cacher une chose aussi simple, aussi naturelle et aussi louable qu'un pareil amour. Mais que voulez-vous? chaque temps a ses préjugés répandus dans l'air, comme ces atomes de poussière qu'on voit courir dans un rayon de soleil. On respire cela malgré

soi, et si bien qu'on ferme la bouche, on en gobe toujours quelque chose. Aujourd'hui, c'est la mode de n'aimer qu'une femme à la fois. Tout le monde en est là!.... Une femme! Hors d'une femme, point de salut! Ce siècle est infesté de monogamie! On croirait, sur ma parole, que la nature n'a créé qu'une femme parfaite, et que, lorsqu'on a dit à celle-là : Je vous aime, on n'a plus rien à dire aux autres!

GUILLEMETTE.

Mais c'est monstrueux, ce que vous dites là!

GUILLERY.

Soyez donc raisonnable, chère Guillemette, et jugez mieux les choses. Vous êtes belle, spirituelle, vive et fringante, n'est-il pas vrai? Vous en convenez, mais ma cousine est-elle pour cela laide, sotte ou mal plaisante? Les beaux yeux que vous avez, est-ce à elle qu'on les a pris? et faut-il qu'elle soit affreuse, parce que vous êtes à croquer?...

ISABEAU.

A combien de femmes avez-vous dit cela aujourd'hui?

GUILLERY.

Il n'est que quatre heures et demie. Et quand même j'en dirais autant à vingt femmes dans

Paris! on a bien trente ou quarante amis sans scandaliser personne. Notre allié, le sultan des Turcs, aime autant de femmes que j'ai de cheveux, et on ne lui jette pas pour cela ses lettres au nez. Que vous avez tort de vous courroucer contre moi, et que la jalousie est un sot péché! Le vin de Suresne ne se fâche pas quand je bois du vin d'Argenteuil, et la blanquette de Saumur ne m'a jamais reproché mon amour pour le vin de Bourgogne. Ne soyez pas plus rigoureuses, et permettez-moi de penser que tous les vins sont bons et que toutes les beautés sont belles. Je vous aime, Isabeau; vous aussi, Guillemette. Ah! mesdames, si vous vouliez, quel joli ménage nous ferions!

ISABEAU.

Taisez-vous, masque : un ménage à trois!

GUILLERY.

On en a vu beaucoup cette année, dit Rabelais.

GUILLEMETTE.

Écoutez, Guillery, un mot sans plus : vous avez eu tort de courir deux lièvres à la fois. Lorsqu'on a la prétention de faire oublier à une femme de bien ses devoirs et son mari, il faut lui offrir un cœur entier; une moitié ne suffit pas.

ISABEAU.

Qu'on se le dise! vous ne comptiez pas sur ce dénoûment.

GUILLEMETTE.

Il n'avait pas prévu que nous nous montrerions ses lettres.

ISABEAU.

Ah! vous êtes un homme de style, mais il faut vous perfectionner dans l'action. D'ailleurs, vous vous êtes trompé, si vous avez cru que nos maris dîneraient chez maître Fournet.

GUILLEMETTE.

Et ils vont rentrer au logis.

ISABEAU.

Et vous ferez bien de vider la place, si vous ne voulez pas leur apprêter à rire avec votre air déconfit.

GUILLEMETTE.

Adieu, Guillery.

ISABEAU.

Votre servante, cousin. (*Elles entrent dans la maison de Truphême.*)

SCÈNE III.

GUILLERY, *seul.*

« Pour faire oublier à une femme de bien son devoir et son mari.... son devoir et son pensum ... il faut lui offrir un cœur entier; une moitié ne suffit pas. » En d'autres termes, je vous aimerais volontiers, si j'étais sûre que vous n'aimez pas ma voisine. — « Nos maris ne dînent pas chez maître Fournet. » C'est-à-dire, nous sommes sûres de notre vertu, mais nous avons besoin d'un peu d'aide. (*Il rêve un instant.*) Il me faudrait trouver quelque bon compagnon d'esprit résolu, d'humeur gaillarde, ni sot, ni gauche, ni poltron, ni timide.... (*Il se heurte dans Monocorde qui s'avançait en attrapant des mouches.*) Monocorde! Ce n'est pas toi que je cherchais, au contraire; cependant, sois le bienvenu!

SCÈNE IV.

GUILLERY, MONOCORDE.

MONOCORDE.

Bonjour, Guillery. J'attrapais des mouches pour passer mon dimanche ; et toi ?

GUILLERY.

Moi ? je suis bien aise, après tout, de t'avoir rencontré.

MONOCORDE.

C'est beaucoup d'honneur pour moi, Guillery, puisque tu es le roi des écoliers et que je suis le plus humble de tes sujets.

GUILLERY.

Trop modeste ! Monocorde, trop modeste ! Tu es moins simple que tu ne crois, et nous avons fait ensemble quelques bons tours. Te souviens-tu d'un certain soir où nous avons déménagé toutes les enseignes de la ville ?

MONOCORDE.

Oui, je fus pris par le guet, et je passai douze heures en prison.

GUILLERY.

Console-toi ! j'ai ri plus de vingt-quatre heures.... — Et la fille du barbier Charaux, t'en souviens-tu ?...

MONOCORDE.

Si je m'en souviens ! Voilà une créature qui t'aimait !

GUILLERY.

Avec quelle subtilité tu lui portais mes lettres !...

MONOCORDE.

Mais un jour les apprentis du père me surprirent dans sa chambre.... l'un me rasa les sourcils, et l'autre voulut à toute force m'arracher ma meilleure dent.

GUILLERY.

N'importe ! tu t'es bien conduit, et tu seras récompensé dans ce monde ou dans l'autre.... et même.... attends ! Es-tu amoureux, Monocorde ?

MONOCORDE.

J'ai vingt ans, à la Saint-Matthieu.

GUILLERY.

Et de qui es-tu amoureux ?

MONOCORDE.

Je ne sais pas, un peu de tout le monde.

GUILLERY.

Comme tout le monde.... Connais-tu la femme de mon cousin Truphême, qui loge ici?...

MONOCORDE.

Je l'ai vue à la messe.

GUILLERY.

Tu as de la dévotion, Monocorde, cela te portera bonheur.... Et comment la trouves-tu?

MONOCORDE.

Belle!

GUILLERY.

J'en suis ravi. Mais n'as-tu jamais aperçu sa voisine, la femme du procureur Brid'oie?...

MONOCORDE.

Oui, à la promenade.

GUILLERY.

Aristote recommandait la promenade, et les péripatéticiens sont de grands philosophes. Que te semble de Mme Brid'oie?...

MONOCORDE, *faisant claquer sa langue.*

Jolie!

GUILLERY.

Tu as du goût. Ainsi, elles te plaisent toutes deux.

MONOCORDE.

Fort.

GUILLERY.

Eh bien! laquelle veux-tu?...

MONOCORDE.

Moi?... -

GUILLERY.

Parbleu!

MONOCORDE.

Elles sont donc à toi, que tu me les offres!

GUILLERY.

Elles viennent de me mettre à la porte unanimement.

MONOCORDE.

Alors tout est fini?

GUILLERY.

Mais non, grand enfant, nous sommes au premier acte!

MONOCORDE.

Tu crois qu'en s'unissant ensemble on pourrait?...

GUILLERY.

Je te défends d'en douter.

MONOCORDE.

Et, dis-moi, tu ne crains pas que les maris?...

GUILLERY.

Les maris?... Ils seront ici dans un instant. Tiens, voici déjà M. Truphême. Où cours-tu? c'est à lui de nous céder la place.

MONOCORDE.

Comment?

GUILLERY, *méditant.*

J'improvise un tour.... usé depuis deux cents ans.... n'importe!

MONOCORDE.

Que vas-tu faire?...

GUILLERY.

Il est gourmand, je vais l'envoyer dîner en ville.

SCÈNE V.

MONOCORDE, GUILLERY, TRUPHÊME.

Truphême s'avance à petits pas vers sa maison. Guillery, en le suivant des yeux, interpelle à haute voix Monocorde.

GUILLERY, *à Monocorde.*

Fi! n'as-tu pas de honte à ton âge? je comprends qu'un homme de cinquante ans, comme le digne M. Truphême, se laisse prendre à l'odeur des cuisines et à l'appât d'un bon dîner, mais à ton âge!

MONOCORDE.

M....oi!

GUILLERY.

Si maître Fournet t'avait vu, comptant les plats de ce magnifique dîner, et passant la revue des bouteilles, qu'est-ce qu'il aurait pensé de toi ?

MONOCORDE.

M....aître.... F....ournet ?

GUILLERY.

Il plaît à maître Fournet de faire bombance avec les plus honnêtes gens de la ville et la fleur de la bourgeoisie, est-ce que cela nous regarde en rien !... Il dépense cent écus à un festin somptueux ; ce n'est pas pour que les écoliers s'en aillent régaler leur odorat au soupirail de sa cuisine.

TRUPHÈME, *lui frappant sur l'épaule.*

Bravo, Guillery !

GUILLERY.

Ah ! c'est vous ?... Bonsoir, cousin.

TRUPHÈME.

Es-tu bien sûr que nous soyons cousins ?

GUILLERY.

Cousins au plus haut degré : au quatorzième !

TRUPHÈME.

Quel est ce grand garçon que tu gourmandais si fort ?

GUILLERY.

Vous ne le connaissez pas ? c'est le célèbre Monocorde, roi des écoliers, prince des fainéants, suzerain des coureurs nocturnes, protecteur de la confédération des batteurs de pavé, du reste, paré de tous les vices ; il a fait de la prison.

MONOCORDE, *d'un air modeste.*

Oh ! si peu !

TRUPHÊME.

Mais que disiez-vous de maître Fournet ?

GUILLERY.

Est-ce que nous parlions de maître Fournet ?

TRUPHÊME.

Ne disais-tu pas qu'il avait dépensé trois cents gros écus pour donner à dîner ?...

GUILLERY.

C'est Monocorde qui disait cela.

MONOCORDE.

Trois cents écus, tous neufs, à l'effigie du roi Henri.

TRUPHÈME.

J'en devais être de ce dîner ; eh bien ! tel que tu me vois, je n'y vais pas.

GUILLERY.

Viens ici, Monocorde, et regarde mon cousin, M. Truphême.... voilà ce qui s'appelle un homme

sobre ! Ce n'est pas lui qui irait se poster à l'entrée de l'office de maître Fournet pour compter sur ses doigts soixante-huit bouteilles de vin.

TRUPHÊME.

Cacheté ?...

MONOCORDE.

Des cachets gros comme cela !

TRUPHÊME.

Peuh ! a-t-il vu les rôtis ?

GUILLERY.

Lui ? il les attirait avec son nez ! Il prétend qu'il a vu deux dindons truffés.

TRUPHÊME.

Deux !

GUILLERY.

Et ce gros poisson qu'on a fait venir du Havre en poste !

TRUPHÊME.

Est-ce qu'il l'a vu, ce roi des poissons, qui voyage comme les ambassadeurs ?

GUILLERY.

Réponds, Monocorde, m'as-tu dit qu'il était plus grand que toi de toute la tête.

MONOCORDE.

Cela n'est pas un poisson, c'est un veau marin.

TRUPHÊME, *à Guillery.*

Est-ce bon, le veau marin ?...

GUILLERY.

Peuh ! cela a comme un goût de faisan.... Mais vous dînerez aussi bien chez vous. Ma cousine m'a conté le menu, et l'eau m'en venait à la bouche.

TRUPHÊME.

Ah ! qu'est-ce qu'il y a ?

GUILLERY.

D'abord, la bonne grosse panade avec un œuf dedans. Ensuite le bon oison de deux ans cuit à la casserole ; puis, l'ample purée de fèves de marais au beurre de Bretagne, et pour arroser tout cela, le bon pot de jolie petite bière des Batignolles. (*A Monocorde.*) Voilà un dîner !...

MONOCORDE.

Tiens ! j'aime mieux l'autre.

GUILLERY.

Mais si tu étais marié, et que ta femme te défendît de dîner en ville ?

TRUPHÊME.

Ma femme ne me défend rien ; je lui ai défendu de me défendre.

GUILLERY.

Je le sais bien. (*A Monocorde.*) Si l'on t'interdisait l'approche du Pré-Gaillard à la distance d'une lieue !

TRUPHÊME.

On n'a pas besoin de m'interdire le Pré-Gaillard, et je....

GUILLERY.

Je le sais bien. (*A Monocorde.*) Si enfin tu craignais d'être battu par ?...

TRUPHÊME.

Ma femme ne me bat pas, entends-tu ?...

GUILLERY.

Je le sais bien ! Monocorde, est-ce que j'ai dit que ma cousine battait mon cousin ?

MONOCORDE.

Non-da !

GUILLERY.

Et qu'elle lui défendait de dîner chez maître Fournet ?

TRUPHÊME.

Elle me l'a si peu défendu que j'y dînerai aujourd'hui même.

GUILLERY.

Vous ?

TRUPHÊME.

Moi.

GUILLERY.

Vous voulez rire.

TRUPHÊME.

Oui, je veux rire, et je rirai.

GUILLERY.

Et ce bon dîner qui vous attend chez vous?

TRUPHÊME.

Je t'invite; tu mangeras dans mon écuelle.

GUILLERY.

Merci! et que dira ma cousine?

TRUPHÊME.

Ce qu'elle voudra.

GUILLERY.

Attendez, la voici qui vient.

TRUPHÊME.

Adieu!

GUILLERY, *le retenant par le bras.*

Dites-lui un mot.

TRUPHÊME, *se dégageant.*

Je ne veux pas me faire attendre. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

GUILLERY, MONOCORDE.

GUILLERY.

Et d'un! As-tu compris?

MONOCORDE.

Oui et non.

GUILLERY.

Tu as été petillant d'esprit.

MONOCORDE.

Oh! avec les hommes, je tire encore mon épingle du jeu. Ce sont les femmes qui me coupent la parole.

GUILLERY.

Puisque tu manies si bien les hommes, je te livre maître Brid'oie.

MONOCORDE.

Quel homme est-ce?

GUILLERY.

Un tigre domestique. S'il avait le moindre soupçon sur toi, il te battrait comme blé en grange.

MONOCORDE.

Attends-moi, je vais revenir.

GUILLERY.

Tu as peur?

MONOCORDE.

Non, mais j'ai une idée sur les coups de bâton qui fait que je n'aime pas à en recevoir.

GUILLERY.

Sois tranquille, avec moi il ne t'arrivera rien.

MONOCORDE.

Eh bien, je reste, tu es un homme, toi!

GUILLERY.

Comment vas-tu faire pour nous délivrer de ce jaloux?...

MONOCORDE.

Si l'on tendait une ficelle dans son chemin pour lui rompre quelque chose?

GUILLERY.

Fi donc!

MONOCORDE.

Tu as raison, c'est mal.

GUILLERY.

Ce n'est pas que cela soit mal; mais on le rapporterait chez lui sur un brancard, et sa femme le trouverait intéressant. Tu ne les connais pas, Monocorde! elles ont une rage de soigner les malades! Autre chose!

MONOCORDE.

On pourrait bien l'envoyer aussi chez maître Fournet : il est invité.

GUILLERY.

O cervelle indigente! que dirait-on de nous si le même jour, à dix minutes de distance, on nous voyait nous répéter? Songes-tu quelquefois à la postérité, Monocorde?...

MONOCORDE.

Pas assez. Attends!... puisqu'il est jaloux, si on le prenait par la jalousie?

GUILLERY.

Mieux!

MONOCORDE.

As-tu du papier à écrire?

GUILLERY.

Jamais!

MONOCORDE, *lui donnant du papier.*

Écris; mon dos te servira de pupitre.

GUILLERY.

Dis-moi d'abord ton idée.

MONOCORDE.

Elle est bonne; écris.

GUILLERY.

De la confiance! je ne te reconnais plus.

MONOCORDE, *dictant.*

« Mon cher amour, puisqu'il dîne en ville et qu'il ne rentrera pas de la soirée, je t'attendrai à l'auberge de Nanterre, comme la dernière fois. »

GUILLERY.

Ton moyen n'est pas neuf, mais il n'est pas plus bête que le mien.... qui a réussi ! Du reste, nous n'avons pas le temps d'en chercher un autre : voici notre homme ! quelle signature ?

MONOCORDE.

Un nom de fantaisie.

GUILLERY, *à part.*

« Signé : Monocorde. »

MONOCORDE.

Qu'est-ce que tu as mis ?...

GUILLERY, *pliant le papier.*

Chandernagor ! Tu vas te poster devant sa maison, en sorte qu'il te surprenne ; tu sais ce que tu as à lui dire ?

MONOCORDE.

Pas trop. Il a l'air féroce.

GUILLERY.

Courage de brebis !...

MONOCORDE.

Mais si je me fais prendre le billet, il est capable de me donner des coups en échange.

GUILLERY.

Eh bien! mets-le sous cette pierre et va te promener.

MONOCORDE.

Volontiers.

GUILLERY.

Mais tu reviendras!

MONOCORDE.

Quand il sera bien parti. (*Il cache le billet sous une pierre et s'enfuit.*)

SCÈNE VII.

BRID'OIE, GUILLERY.

BRID'OIE.

Un homme devant chez nous!... Eh! non ce n'est pas un homme: c'est Guillery. Figure-toi, petit, que je te prenais pour un homme!

GUILLERY.

Comme on se trompe.

BRID'OIE.

Y a-t-il longtemps que tu es là?

GUILLERY.

Une grande demi-heure.

BRID'OIE.

Où est ma femme?

GUILLERY.

Là, chez ma cousine.

BRID'OIE.

Bon! tu n'as vu personne rôder sur cette place, mon petit Guillery?

GUILLERY.

Non, maître Brid'oie.

BRID'OIE.

Si jamais tu voyais quelque chose, tu me le dirais, eh! petit?...

GUILLERY.

Oui, maître Brid'oie.

BRID'OIE.

T'ai-je jamais donné quelque chose?

GUILLERY.

Non, maître Brid'oie

BRID'OIE.

Il faudra que je te donne un écu.

GUILLERY, *étendant la main.*

Je ne le refuse pas, maître Brid'oie; qui méprise un écu, méprise l'image de son roi.

BRID'OIE.

Eh bien ! je t'en donnerai un à ma fête.

GUILLERY.

Est-ce bientôt, maître Brid'oie?

BRID'OIE.

Dans dix-huit mois. Aussi, tu ne me dis jamais rien ! Ah ! si tu me découvrais l'amant de ma femme, ta fortune serait faite.

GUILLERY.

Mais si elle n'a pas d'amant?

BRID'OIE.

Elle doit en avoir. Trouve-moi seulement une lettre, tu auras vingt sous.

GUILLERY.

J'ai bien cru tout à l'heure que j'allais les gagner.

BRID'OIE.

Conte-moi çà, Guillery.

GUILLERY.

Il est venu un grand maigre qui marchait sur la pointe du pied, avec une lettre dans la main, et j'ai espéré qu'il la remettrait chez vous, mais je n'ai pas de bonheur. Devinez où il l'a portée?

BRID'OIE.

Chez le drapier?

GUILLERY.

Sous une pierre. Si vous demeuriez sous cette pierre-là, j'aurais pourtant vingt sous.

BRID'OIE *court à la pierre et lit le billet.*

(*A part.*) Monocorde! Nanterre! Ce soir! J'y serai. (*Haut.*) Petit, as-tu lu ce billet?...

GUILLERY.

Non, maître Brid'oie, il n'est pas pour moi.

BRID'OIE.

Veux-tu gagner l'écu que je te dois?

GUILLERY.

Oui, maître Brid'oie.

BRID'OIE, *d'un air machiavélique.*

Tu vois, je remets la lettre sous la pierre. Va trouver ma femme.... dis-lui que j'ai changé d'avis, — que je dîne en ville, — et que je ne rentrerai pas avant minuit!... Va!...

GUILLERY.

Oh! quelle idée!... Oui, maître Brid'oie. (*A part, regardant Brid'oie sortir.*) Il n'est pas plus fort que nous. (*Brid'oie sort.*)

SCÈNE VIII.

GUILLERY, *seul.*

La place est balayée.... A ces dames. — *Guillemette et Isabeau sortent ensemble.*)

SCÈNE IX.

GUILLEMETTE, GUILLERY, ISABEAU.

GUILLEMETTE.

Encore vous ?.., et nos maris?

GUILLERY.

Vous ne me les avez pas donnés à garder.

ISABEAU.

Est-ce que vous avez fait élection de domicile sur cette place.

GUILLERY.

Les loyers sont si chers !

GUILLEMETTE.

Si vous y êtes-bien, restez-y. Pour nous, rentrons chacune dans notre chacunière.

GUILLERY.

Guillemette, vous êtes charmante ainsi.

GUILLEMETTE.

Je vais lire la légende de sainte Marguerite.

GUILLERY.

Isabeau de ma vie !...

ISABEAU.

Moi, je cours raccommoder les chausses de M. Truphême.

GUILLERY, *à Isabeau.*

De grâce !

ISABEAU.

Chansons !

GUILLERY, *à Guillemette.*

Par pitié !

GUILLEMETTE.

Bon voyage ! (*Elles rentrent chez elles.*)

GUILLERY.

Vos maris sont au Pré-Gaillard. (*Les deux femmes reviennent à lui.*)

GUILLEMETTE.

Répétez ce que vous avez dit.

GUILLERY.

Des chansons!

ISABEAU.

Par pitié!

GUILLERY.

Bon voyage!

GUILLEMETTE.

Un seul mot!

GUILLERY.

Rentrez donc dans votre chacunière!

ISABEAU.

Vous disiez que mon mari?.,.

GUILLERY.

A déchiré ses vénérables chausses. Allez, allez les raccommoder.

GUILLEMETTE.

Guillery, vous ne pouvez pas savoir à quel point ceci nous intéresse.

GUILLERY.

Autant que la légende de sainte Marguerite?

ISABEAU.

Est-il vrai que nos maris soient allés à cet horrible Pré-Gaillard!

GUILLERY.

Oui, Mesdames, je les ai vu partir, je les ai entendus comploter leur escapade.

GUILLEMETTE.

Où ?...

GUILLERY.

Ici.

ISABEAU.

Quand ?...

GUILLERY.

Du temps que les bêtes parlaient : il n'y a pas un quart d'heure.

ISABEAU.

Oh ! c'est trop fort ! j'en aurai le cœur net. (*Elle rentre vivement chez elle.*)

SCÈNE X.

GUILLERY, GUILLEMETTE.

GUILLEMETTE.

Pour un rien, j'irais le chercher.

GUILLERY.

Allons-y ensemble.

GUILLEMETTE, *scandalisée.*

A deux !

GUILLERY.

Avec votre voisine.

GUILLEMETTE.

Vous voulez donc toujours être trois?

GUILLERY.

Soyons quatre! j'ai un ami qui adore Isabeau.

SCÈNE XI.

LES MÊMES; ISABEAU, *rentre avec sa cape sur le bras.*

ISABEAU.

Je vais au Pré-Gaillard.

GUILLERY.

Bon!

GUILLEMETTE.

Attendez-moi. (*Elle entre chez elle.*)

SCÈNE XII.

ISABEAU, GUILLERY.

GUILLERY.

Voulez-vous que je vous présente un joli garçon de mes amis, qui raffole de Guillemette !

ISABEAU.

Vrai ?

GUILLERY.

Et nous irons tous ensemble surprendre vos maris.

ISABEAU.

C'est dit. (*Guillemette sort de chez elle.*)

SCÈNE XIII.

GUILLEMETTE, GUILLERY, ISABEAU.
MONOCORDE.

(*Monocorde entre en courant.*)

GUILLERY.

Mais quel heureux hasard ! le voici !... Mesdames, souffrez que je vous présente le célèbre Monocorde.

MONOCORDE, *confus.*

Mesdames, si.... je.... mais.... vous.... car..., (*Il embrasse Guillery.*)

GUILLERY.

Vous voyez devant vous l'homme le plus éveillé de tout Paris. Il ne dort pas un quart d'heure par semaine.

ISABEAU.

Et pourquoi faire?

GUILLERY.

Mais lorsque les bourgeois et les bourgeoises sommeillent parallèlement sous leurs édredons de soie orange, ne faut-il pas qu'il y ait quel-

qu'un qui veille pour casser les lanternes, faire aboyer les chiens, attacher des chats aux sonnettes, allumer des pétards sous les portes, crier au feu, et faire courir les pauvres soldats du guet, qui n'ont d'autre plaisir en ce monde?

ISABEAU, *riant, à Guillemette.*

Il est bien.

GUILLEMETTE.

Il est très-bien.

ISABEAU.

Grand.

GUILLEMETTE.

Distingué.

ISABEAU.

Et spirituel.

GUILLEMETTE.

Il est mieux que Guillery. (*A part.*) Pauvre Isabeau!

ISABEAU, *à part.*

La malheureuse! (*Elles remontent vers le fond du théâtre, en s'aidant à mettre leurs manteaux.*)

MONOCORDE, *sur le devant de la scène, à Guillery.*

Laquelle?...

GUILLERY.

Oh! la question est délicate. Ma cousine, vois-tu, est ma cousine; c'est la femme de mon cou-

sin ; je la connais depuis longtemps ; et puis, on se doit à sa famille.

MONOCORDE.

L'autre, alors?...

GUILLERY.

L'autre est bien jeune, mon ami, et tu es bien avancé dans la science de la vie.

MONOCORDE.

Laquelle donc?

GUILLERY.

Celle à qui tu plairas. Fais-toi aimer, Monocorde ; fais-toi aimer. (*Les deux femmes sont redescendues.*)

ISABEAU

Allons, Messieurs, au Pré-Gaillard !

TOUS.

Au Pré-Gaillard ! (*Isabeau et Guillemette s'avancent pour prendre le bras de Guillery, il les donne à Monocorde et suit par derrière.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Au Pré-Gaillard. Le théâtre représente un jardin illuminé; à droite et à gauche, bosquets avec des bancs de bois peint en vert.

SCÈNE I.

GUILLERY, ISABEAU, GUILLEMETTE. MONOCORDE.

ISABEAU, *vivement, à Guillery et à Monocorde.*

Regardez, cherchez, apportez-les moi, si vous les trouvez. (*A Guillemette.*) Nous, nous allons battre ces buissons et ces bosquets. (*Guillery et Monocorde entrent dans le bosquet de droite.*)

MONOCORDE.

As-tu vu?

GUILLERY.

Quoi?

MONOCORDE.

Guillemette.

GUILLERY.

Eh bien?

MONOCORDE.

Je lui ai serré le bras de toute ma force, et elle n'a pas crié.

GUILLERY.

Scélérat! Et l'autre?

MONOCORDE.

Tu n'a pas entendu?

GUILLERY.

Non.

MONOCORDE.

Elle m'a dit que tu aimais toutes les femmes; j'ai répondu que tu n'en aimais jamais qu'une à la fois. Alors à propos de rien, elle m'a embrassé.

GUILLERY.

Peste! tu as fait un joli chemin!

ISABEAU.

Ah! traître!

GUILLEMETTE, *pleurnichant.*

Débauché! tromper une femme comme moi!

GUILLERY, *à Monocorde.*

Attends! nous sommes bien ici pour écouter, elles disent du bien de toi.

MONOCORDE.

Non ; elles disent du mal de leurs maris.

GUILLERY.

Cela revient au même.

ISABEAU.

Drapier de peu !

GUILLEMETTE.

Procureur de rien ! n'est-ce pas assez de me rouer de coups ? Je suis la femme la plus battue de tout Paris ? C'est vous qui êtes bien mariée !

ISABEAU.

Je le suis si peu ! Savez-vous qu'il a le double de mon âge ?

GUILLEMETTE.

Vrai ?

ISABEAU.

Lorsqu'il m'a épousée, j'avais vingt ans, et lui quarante.

GUILLEMETTE.

Le double.

ISABEAU.

Aujourd'hui il en a soixante et moi trente.

GUILLERY, *à part.*

Naturellement.

GUILLEMETTE.

Eh bien ! on ne lui donnerait pas l'âge qu'il a.

ISABEAU.

On n'a que faire de le lui donner, et mieux vaudrait pour moi qu'on pût les lui reprendre. Ah! ma chère, une femme est pardonnable de bien des choses lorsqu'elle a dans sa maison une excuse de soixante ans.

GUILLERY, à *Monocorde.*

L'occasion est belle, Monocorde; en avant!

MONOCORDE.

Oh! je ne serais pas embarrassé, si seulement je trouvais quelque chose à leur dire.

GUILLERY.

Est-ce que je sais ce que je vais leur dire, moi? On commence par brûler ses vaisseaux, et alors il faut bien que les idées viennent. (*Ils sortent du bosquet au moment où Isabeau et Guillemette viennent y regarder.*)

ISABEAU.

Eh bien?

GUILLERY.

Mesdames, nous vous avons trompées, vos maris ne sont pas ici.

GUILLEMETTE.

Miséricorde!

GUILLERY.

Vos maris ne sont pas ici, mais vous y êtes.

Qu'importe que ces messieurs se soient ou non permis une petite escapade? Ils ont un tort bien plus sérieux : ils sont vos maris !

GUILLEMETTE, *naïvement.*

Le fait est qu'ils sont nos maris.

GUILLERY.

Pour les punir d'un crime si.... capital, nous allons souper, boire et danser ensemble ; en tout bien, tout honneur.

GUILLEMETTE.

Il me semble que c'est bien mal.

GUILLERY.

Pourquoi ne sont-ils pas ici pour vous surveiller? c'est leur faute.

GUILLEMETTE.

Au fait.

GUILLERY.

Holà ! du cabaret ! (*Le cabaretier se présente.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE CABARETIER.

GUILLERY.

Sers-nous à souper comme pour le roi.

LE CABARETIER.

Quel vin, Monsieur?

GUILLERY.

Le meilleur de ta cave.

LE CABARETIER, *à la cantonade.*

Argenteuil première!...

SCÈNE III.

LES MÊMES.

MONOCORDE, *à Guillery.*

Tu as de l'argent?

GUILLERY.

Non, et toi?

MONOCORDE.

J'ai un sou. Qui est-ce qui payera?

GUILLERY.

La Providence! (*On apporte une table servie.*)

GUILLERY, *posant le cabaretier de profil.*

Oh! oh! la belle médaille de cabaretier! Sais-tu à quoi tu ressembles?

LE CABARETIER.

A mon père, s'il plaît à Dieu.

GUILLERY.

Non, tu ressembles à un corbeau en belle humeur. Envole-toi!

GUILLEMETTE.

Monocorde, voulez-vous du pâté?

MONOCORDE, *tendant son assiette.*

Je l'aime.

ISABEAU.

Monocorde, voulez-vous du gigot?

MONOCORDE, *même jeu.*

Je l'aime.

GUILLERY.

Quelle âme aimante! Mesdames, aux amours de Monocorde!

MONOCORDE.

Aux amours de Guilléry!

GUILLERY, *reposant son verre.*

Merci ; l'amour est une maladie dont je suis guéri.

TOUS.

Comment !

GUILLERY.

Mes amis, car vous êtes mes amis, et rien de plus, j'ai reconnu ce matin la vanité de toutes les choses de ce monde, excepté le rire, le boire et le manger. Buvons, rions, mangeons et soucions-nous du reste comme du soupir d'un âne mort !

ISABEAU.

Qu'est-ce qui vous est arrivé, Guillery ?

GUILLERY, *avec une emphase comique.*

Ah ! Madame, c'est une bien courte et bien lamentable histoire. J'ai fait un songe. Je m'avançais, hardi chasseur, dans les âpres sentiers de la vie. Deux cœurs, deux jeunes cœurs, viennent voler étourdiment à ma portée. Je vise en tremblant, et je les vois, percés d'un même trait, rouler ensemble à mes pieds. C'était un beau rêve, n'est-ce pas ? mais le réveil fut cruel !

GUILLEMETTE.

Aussi, pourquoi vous avisez-vous ?...

GUILLERY.

Je sais ce que vous allez me dire, mais il n'est

plus temps ; le mal est fait. Je suis tombé de trop haut pour jamais me relever. On a flétri mes illusions! Buvons, c'est le plus sûr; le vin n'a jamais trompé personne.

ISABEAU, *bas à Guillery.*

Vous êtes une double bête.

GUILLERY, *haut.*

Je suis peut-être une bête qui y voit double.

GUILLEMETTE, *bas à Guillery.*

Guillery, vous me faites de la peine.

GUILLERY, *haut.*

Et moi, suis-je donc sur un lit de roses

MONOCORDE, *pleurant.*

Pauvre Guillery!

GUILLERY.

Tu es bon, Monocorde, parce que tu es heureux. Tout à l'heure encore je te contemplais avec un sentiment d'envie. Qu'est-ce qui te manque? tu es jeune, tu es beau, tu as de l'esprit, tu es aimé. Oui, tu es aimé, je le sais, on me l'a dit, on te l'a avoué à toi-même. Fasse le ciel que celle qui t'aime et qui m'entend comprenne tout le prix d'une âme comme la tienne!

GUILLEMETTE, *bas à Guillery.*

Guillery, j'ai à vous parler.

ISABEAU, *même jeu.*

Mauvais plaisant, tâchez que nous soyons seuls.

GUILLERY, *à Isabeau.*

Tout à l'heure! (*A Monocorde.*) Monocorde, sais-tu danser?

MONOCORDE.

Très-bien.

GUILLERY.

Quelle danse sais-tu?

MONOCORDE.

La bourrée d'Auvergne. (*Musique à la cantonade.*)

GUILLERY.

Eh! bien, j'entends les violons; allons danser. (*Ils se lèvent.*)

MONOCORDE, *à Guillery, à part.*

Laquelle?

GUILLERY.

Toutes les deux.

MONOCORDE.

Toutes les deux! Ah! ôte-m'en une!

GUILLERY.

Impossible pour le moment. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

TRUPHÈME, *ivre.*

J'ai bien fait de les quitter au moment où ils pêchaient les poissons rouges avec leurs mouchoirs de poche. Des pères de famille! Fournet! Où est-il! (*Il fouille dans sa poche.*) Plus de Fournet; il m'a planté là. Je ne crois plus à l'amitié. Si les amis plantés se mettaient au bord des routes, comme des peupliers, on voyagerait partout à l'ombre. Eh bien! non, Fournet, je t'aimerai toute ma vie.... j'ai bien dîné.... je t'accorde la main de ma femme.... après ma mort. (*Il se tourne vers un arbre.*) Monsieur!... Ah! c'est un arbre. Sauriez-vous m'indiquer le chemin du Pré-Gaillard? je n'y veux pas aller, j'ai juré à ma femme que je n'y mettrais pas les pieds; il faut donc que je sache où il est, ce Pré-Gaillard! Les jolies étoiles! (*Montrant les lanternes.*) On les touche. Ah! voici une table qui tourne; c'est un meuble curieux. Si je m'asseyais! (*Il s'assied.*) On a mis le couvert pour

moi. J'ai soif. (*Il frappe sur la table.*) A boire! (*Le cabaretier traverse le théâtre avec une bouteille à la main et une dame-jeanne sous le bras.*) Une bouteille!... Qu'est-ce que tu veux que je fasse de cette miniature! c'est une fraise dans la gueule d'un loup. Donne-moi la dame-jeanne!... Dame-jeanne, vous êtes la plus jolie dame du monde! je vous préfère à dame Isabeau, dame-jeanne! (*Il boit au goulot.*) Vous ne vous fâchez jamais contre moi, vous ne m'appelez pas ivrogne, vous! vous ne me reprochez pas mes soixante ans. Que je vous baise encore! (*Il boit.*) Dame-jeanne, vous êtes mon dernier amour, ma véritable épouse; je ne veux jamais mourir pour ne point vous laisser veuve. Elle rit la friponne! elle se gausse de moi comme l'autre. (*Brid'oie, couvert de poussière, s'avance à pas de loup derrière Truphême.*)

SCÈNE V.

TRUPHÊME, BRID'OIE.

TRUPHÊME.

Elle trompe son bonhomme de mari.

BRID'OIE, *à part.*

Truphême !

TRUPHÊME.

Elle ne sait rien refuser à personne, elle en donne à tout le monde. Ce n'est pas une bouteille de procureur.

BRID'OIE, *à part.*

Il parle de ma femme !

TRUPHÊME.

Elle est si bonne fille !

BRID'OIE, *avec explosion.*

Où est-elle ?

TRUPHÊME.

Parbleu ! elle est ici.

BRID'OIE.

Vous l'avez vue ?

TRUPHÊME.

Je l'ai embrassée.

BRID'OIE.

Ma femme!

TRUPHÊME.

Eh! non, la mienne.

BRID'OIE.

Dame Isabeau?

TRUPHÊME.

Non, dame-jeanne. Mais qu'est-ce qu'il a? Veux-tu bien ne pas me regarder comme ça, tu troubles ma digestion?

BRID'OIE.

Avez-vous vu ma femme?

TRUPHÊME.

Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse? C'est bien assez de voir la mienne. Tu as donc perdu ta femme, mon doux ami?

BRID'OIE.

Il est ivre, le malheureux, je n'en tirerai rien.

TRUPHÊME.

Tu dis des choses incohérentes.... quand on est ivre on n'est pas malheureux. Ivre-toi, tu seras content. Bois, tiens! je ne suis pas jaloux; c'est toi qui es un tigre de jalousie.

BRID'OIE.

Truphême, mon voisin, ma femme a des rendez-vous.

TRUPHÊME.

Alors, c'est qu'elle te trompe.

BRID'OIE.

Oui.

TRUPHÊME.

Qu'est-ce que cela te fait? Tout le monde est trompé. Moi, mes commis me trompent, mes correspondants me trompent; toi, ta femme te trompe: c'est le commerce.

BRID'OIE.

Figurez-vous qu'en rentrant chez moi, je trouve un billet doux.

TRUPHÊME.

Chez toi?

BRID'OIE.

Non, par terre, sur la place.

TRUPHÊME.

Avec l'adresse de ta femme?

BRID'OIE.

Non, sans adresse; mais c'était pour elle. On disait : « A l'auberge de Nanterre. »

TRUPHÊME.

On y fait des gâteaux.

BRID'OIE.

Je cours à Nanterre, trois lieues à pied!

TRUPHÊME.

As-tu vu la Rosière?

BRID'OIE.

Il y a huit auberges à Nanterre, j'entre partout; je demande, on me rit au nez; je me fâche, on rit plus fort; je m'avise qu'ils ont peut-être changé de rendez-vous, et qu'ils sont au Pré-Gaillard. Je cherche une voiture; pas de voiture! je reviens à pieds, trois lieues de route.

TRUPHÊME.

Trois et trois font neuf.

BRID'OIE.

Je cours, je trotte, je me perds, je me retrouve, enfin, j'arrive ici, les jambes rompues, la tête perdue, et l'esprit à tous les diables.

TRUPHÊME.

Pauvre ami! Tu as tant couru sans boire!

BRID'OIE.

Si je m'adressais à la justice?

TRUPHÊME.

La justice? c'est aujourd'hui dimanche! Elle est à la campagne, et elle cueille des melons. Elle reviendra demain matin, entre dix et onze. D'ailleurs, qu'est-ce que tu gagnerais à conter tes infirmités à la justice? Tu sais bien qu'entre l'arbre et l'écorce, il ne faut pas mettre le droit. Moi, vois-tu, ma femme aura beau faire, j'ai bien dîné. Dire que j'ai failli dîner chez moi!

Le fait est que sans ce grand sec, tu sais ce grand sec qui rôdait sur la place, j'aurais mangé un oison de douze ans cuit à la casserole. C'est cela qui est dur !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MONOCORDE.

Monocorde s'avance vers le bosquet.

BRID'OIE.

Un grand sec qui marchait sur la pointe du pied ?

TRUPHÊME.

Oui, comme celui.... là, là ! mais, c'est lui !

MONOCORDE, *à part.*

Les maris ! je suis perdu !

TRUPHÊME.

Viens donc, que je t'embrasse !

MONOCORDE, *se débattant.*

Excusez-moi, on m'attend. Adieu, monsieur Truphême.

TRUPHÊME.

Viens donc, mon cher Monocorde.

BRID'OIE, *se levant en sursaut.*

Monocorde ! il est grand! il est sec! il marche sur la pointe des pieds! et il s'appelle Monocorde! (*Il le prend à la gorge.*) Je ne veux pas employer les moyens de rigueur : avoue-moi tout.

MONOCORDE.

Quoi, Monsieur?

TRUPHÊME.

Lâche-le donc, puisque j'ai bien dîné.

BRID'OIE.

J'ai lu ta lettre.

MONOCORDE, *tremblant.*

Quelle lettre, Monsieur?

BRID'OIE.

Ma femme est ici.

MONOCORDE.

Non, Monsieur!

BRID'OIE.

Viens avec moi.

MONOCORDE.

Où?

BRID'OIE.

Partout.

MONOCORDE.

Quoi faire?

BRID'OIE.

Chercher ma femme. Si je ne la trouve pas, malheur à toi !

MONOCORDE.

Et si vous la trouvez ?

BRID'OIE.

Si je la trouve, je te tue. (*Il entraîne Monocorde.*)

TRUPHÊME, *les suivant.*

Compère ! compère !

SCÈNE VII.

GUILLEMETTE, GUILLERY, ISABEAU.

TOUS LES TROIS.

Monocorde !

GUILLEMETTE.

Parti !

ISABEAU.

Éclipsé.

GUILLERY.

Il me vient les plus affreux soupçons : Monocorde a une maîtresse ici, Monocorde nous trompe.

GUILLEMETTE.

Pauvre garçon! il se sera perdu.

GUILLERY.

Je ferai mettre une affiche. Mais j'y songe, nous ne pouvons pas nous en aller sans lui, c'est moi qui l'ai amené, je suis responsable. Que dirais-je à sa famille, à la France, à l'Europe?... Monocorde!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MONOCORDE.

MONOCORDE, *hâletant.*

Une chaise!

GUILLERY.

Pourquoi faire?

MONOCORDE.

Pour m'évanouir. Il faut que je te parle en secret.

GUILLERY.

Mesdames, Monocorde a un secret à me confier; laissez-moi l'entendre, je vous le redirai ensuite. (*Guillemette et Isabeau se retirent à l'écart.*)

MONOCORDE.

Ils sont ici.

GUILLERY.

Les maris?

MONOCORDE.

Oui, le vieux est ivre, l'autre veut me tuer, je me suis enfui, ils me poursuivent. Allons nous-en!

GUILLERY.

Au contraire, restons. Ah! ils sont ici! Je vais les servir à leurs femmes. (*Haut.*) Mesdames, nous vous avons trompées.... vos maris sont ici.

GUILLEMETTE.

Menteur!

GUILLERY.

Regardez-moi la tête de Monocorde?

ISABEAU.

Comment voulez-vous qu'on vous croie? Ils sont au Pré-Gaillard! Non! ils n'y sont pas! Si, ils y sont. Mettez-vous une fois d'accord avec vous-même.

MONOCORDE, *se lève par ressort.*

Les voici!

GUILLEMETTE, *à Guillery.*

Ne me quittez pas, Guillery! (*Elle se jette avec Guillery dans le bosquet de droite. Monocorde entraîne Isabeau dans le bosquet de gauche.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, TRUPHÊME, BRID'OIE.

Brid'oie s'appuye en chancelant sur le bras de Truphême; ils vont s'asseoir face à face devant la table qui est au milieu du théâtre.

BRID'OIE.

Je n'en puis plus! où diable est-il fourré?

TRUPHÊME.

Pauvre voisin! si tu avais dîné chez Fournet, tu serais peut-être aussi trompé, mais tu serais moins fatigué.

BRID'OIE.

Où est-elle?

TRUPHÊME, *prenant la bouteille.*

Bois un coup! il n'y a que cela au monde. Vois-tu, mon pauvre procureur, le solide, c'est le liquide.

GUILLEMETTE, *à Guillery.*

Avouez que j'ai l'esprit bien fait.

GUILLERY, *galamment.*

Comme tout le reste, Madame.

BRID'OIE.

On va me montrer au doigt.

TRUPHÊME.

Est-il naïf! Est-ce qu'on me montre au doigt? Le monde n'est pas méchant. Du reste, sois tranquille, si quelqu'un te montre au doigt, je te le dirai.

BRID'OIE, *pleurant.*

Avais-je rien fait pour mériter cela?

TRUPHÊME, *même jeu.*

Oui, tu bats trop ta femme.

BRID'OIE, *même jeu.*

Puisque c'est par principe! J'ai lu dans un livre que les Romains, hommes sages, plaçaient toujours dans la corbeille un bon bâton de bois de cormier.

TRUPHÊME, *même jeu.*

Et tu crois qu'on ne les trompait pas, les Romains? Mais qu'est-ce que cela te fait? tu aimes donc bien ta femme?

BRID'OIE.

Moi! Je la déteste, je la méprise, je l'ai en horreur, je la considère comme un animal inférieur, cher à habiller, cher à nourrir, fatigant à promener, difficile à amuser et impossible à gouverner! Mais on a son amour-propre!

GUILLERY, *à Guillemette.*

Vous entendez.

GUILLEMETTE.

Oh ! il me le payera tôt ou tard.

GUILLERY.

Belle Guillemette, savez-vous en quoi la justice française diffère de la turque? Chez nous, lorsqu'un homme a tué, on attend six mois pour le pendre; en Turquie, on lui tord le cou séance tenante. Soyez Turque, ô Guillemette!

ISABEAU, *à part.*

Guillemette et Guillery ensemble ! c'est de la faute de ce Monocorde qui m'a entraînée ici. Monocorde, vous dormez ?

MONOCORDE.

Oh ! que non pas, Madame!

ISABEAU.

Et songez-vous où est Guillemette ?

MONOCORDE, *niaisement.*

Oui, Madame, elle est là-bas.

ISABEAU.

Et Guillery ?

MONOCORDE.

Il est là-bas également.

ISABEAU.

Et vous souffrez ?

MONOCORDE.

Non, Madame, je suis heureux.

ISABEAU.

Mon ami, vous êtes une oie; où avez-vous la tête?

MONOCORDE, *s'avançant pour l'embrasser.*

Ici, Madame. (*Elle lui donne un soufflet; au même instant Guillery embrasse Guillemette.*)

BRID'OIE, *en sursaut.*

Avez-vous entendu?

TRUPHÊME.

Oui.

BRID'OIE.

Un baiser.

TRUPHÊME.

Un soufflet.

BRID'OIE.

Un baiser ici.

TRUPHÊME.

Non, un soufflet là.

BRID'OIE.

Les oreilles vous cornent.

TRUPHÊME.

Les cornes vous oreillent. (*Ils se lèvent tous deux et s'avancent vers les bosquets. Truphême à droite, Brid'oie à gauche. Chacun d'eux se trouve en face de la femme de l'autre.*)

BRID'OIE.

Sa femme!

TRUPHÊME.

Sa femme!

ISABEAU, *à Brid'oie.*

Silence!

GUILLEMETTE, *à Truphême.*

Par pitié!

BRID'OIE, *à part.*

Ah! tu n'es pas jaloux, c'est bien fait!

TRUPHÊME, *à part.*

Un jaloux, cela lui apprendra! (*Brid'oie s'avance en souriant vers Truphême et lui met la main sur les yeux. Truphême lui en fait autant. Isabeau, Monocorde, Guillery et Guillemette sortent des bosquets et s'avancent vers le fond de la scène.*)

GUILLERY, *à Guillemette.*

Je réponds de tout. (*A Monocorde.*) Reconduis-les. (*Monocorde, Guillemette et Isabeau sortent.*)

SCÈNE X.

BRID'OIE, GUILLERY, TRUPHÊME,
LE CABARETIER.

GUILLERY.

A quel diable de jeu jouez-vous-là?

BRID'OIE ET TRUPHÊME, *confus.*

Guillery!

BRID'OIE.

Nous nous amusions pour passer le temps.

TRUPHÊME.

Mon Dieu, oui! nous passions le temps pour nous amuser....

GUILLERY.

Au Pré-Gaillard?

TRUPHÊME, *à Brid'oie.*

Au Pré! Ah! compère, tu ne me l'avais pas dit!

GUILLERY.

Passe encore pour ce vaurien de Monocorde que je viens de rencontrer avec une....

BRID'OIE.

Chut.

TRUPHÊME.

Silence !

GUILLERY.

Moi, je ne comprends pas qu'on prenne la femme d'autrui. Si jamais je connais un mari que l'on trompe, je lui conterai tout.

BRID'OIE.

Tais-toi, malheureux !

TRUPHÊME.

Tais-toi donc ! grand nigaud !

GUILLERY, *à Brid'oie.*

A propos, je sais pour qui il était ce billet...: j'ai vu une dame qui loge en face de chez vous. ..

BRID'OIE.

Chut.

GUILLERY.

Si jamais j'avais soupçonné celle-là.... une personne de ma fa....

BRID'OIE.

Tais-toi ! j'avais pourtant bien cru....

GUILLERY.

Oh ! maître Brid'oie !

BRID'OIE.

Alors, asseyons-nous. Tu n'es pas fatigué, toi ?

TRUPHÊME.

Veux-tu boire ? (*Il boit.*)

GUILLERY.

Merci !

BRID'OIE.

Moi, je suis le Parisien le plus fatigué d'aujourd'hui ; j'ai fait plus de dix lieues à pied.

TRUPHÊME.

Moi, je suis l'homme le plus heureux de la terre. J'ai bu plus de cent mille bouteilles, et j'ai encore soif.

BRID'OIE, *baillant.*

Il fait bon ici. Puisque le billet n'était pas.... rien ne presse.

TRUPHÊME.

Si tu veux, nous resterons à table et nous chanterons des chansons. (*Il chante.*)

La nature
M'a donné
Un né
Bourgeonné,
Piquante parure !

BRID'OIE.

Assez ! assez !

TRUPHÊME.

Tu n'aimes pas la musique! Eh bien! nous conterons des histoires.... Guillery, sais-tu des histoires ?

GUILLERY.

Je sais l'histoire romaine, l'histoire sainte, l'histoire grecque, l'histoire perse, l'histoire turque, l'histoire gothique, l'histoire germanique, l'histoire anthropophagique et l'histoire des pois au lard, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'avénement du roi François Ier, dit le Chaste.

TRUPHÈME.

C'est trop ancien, Guillery; tu ne sais rien de plus nouveau?

GUILLERY.

Si; je sais l'histoire du grand procès des Bernardins et des Cordeliers.

BRID'OIE.

Conte-nous cela, petit; j'aime les histoires de procès.

GUILLERY.

Je vous avertis que vous allez vous endormir.

BRID'OIE, *bâillant.*

Non, non, raconte.

TRUPHÈME.

Il dormira, lui; mais moi je t'écouterai : raconte.

GUILLERY.

C'est à propos de la récolte des hannetons....

je veux dire à propos des hannetons qui mangent la récolte.... Vous m'écoutez?

TRUPHÊME.

Oui, la récolte avait mangé les hannetons.

BRID'OIE.

Eh? non, compère, ce sont les hannetons qui avaient été mangés par la récolte.

GUILLERY, *lentement.*

Vous avez raison tous les deux. Or donc, les hannetons des Bernardins, ou plutôt, le couvent étant sorti dans la campagne, le samedi des Rameaux, pour cueillir des mouches cantharides; comme les pluies d'automne s'étaient prolongées jusqu'en février.... et que l'hiver n'avait pu commencer qu'en mars, le prieur des Cordeliers sortit en même temps avec la bannière pour aller chercher des truffes; et comme il intervint entre les parties belligérantes ce qu'on appelle en droit canon des mots de gueule, le parlement de Toulouse rendit un arrêt de colimaçon pour la lenteur; et considérant qu'il était urgent de couper court aux branches des arbres sur lesquelles les Cordeliers prenaient leur nourriture, nonobstant la malice des bedeaux, do, do.... (*Brid'oie et Truphême s'endorment. Guillery s'échappe par le fond.*)

LE CABARETIER.

Et la carte, Monsieur?

GUILLERY.

Messieurs mes oncles te payeront. (*Il sort.*)

TRUPHÊME, *rêvant.*

Hanneton! vole, vole, vole!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE I.

ISABEAU, GUILLEMETTE, MONOCORDE.

Isabeau et Guillemette entrent par le fond, suivies de Monocorde qui porte une lanterne. Elles causent en se promenant devant la rampe. Monocorde les suit pas à pas.

GUILLEMETTE.

Chère Isabeau, est-ce que je peux tout vous dire?

ISABEAU.

Et pourquoi pas, chère petite?

GUILLEMETTE.

Vous ne me gronderez point? (*A part.*) Comment lui dire que j'aime Guillery?

ISABEAU.

J'ai donc l'air bien sévère?

GUILLEMETTE.

Vous ne direz rien à mon mari?...

ISABEAU.

Comme si les loups....

GUILLEMETTE.

Eh bien!... je l'aime.

ISABEAU.

Votre mari?

GUILLEMETTE.

Méchante!... Est-ce que Guillery ne vous a pas dit.... quand il a amené Monocorde?

ISABEAU.

Oui, il m'a dit de qui Monocorde était amoureux. (*A part.*) Aimerait-elle cet animal?

GUILLEMETTE.

Trouvez-vous que j'aie tort?

ISABEAU.

Je ne dis pas qu'on vous mettra dans la morale en action; mais il n'est pas défendu d'aimer son prochain.

GUILLEMETTE.

Il est charmant, Isabeau. (*Regardant Monocorde.*) Je suis sûre que bien des femmes le trouveront laid, mais sa laideur lui va bien, et s'il était plus beau, je ne l'aimerais pas autant.

ISABEAU, *regardant Monocorde.*

Oui, il est d'une jolie laideur.

GUILLEMETTE.

Que ses yeux sont spirituels, Isabeau!

ISABEAU, *à part, regardant Monocorde.*

Flattons-la. (*Haut.*) Oui, ce ne sont pas les yeux de tout le monde.

GUILLEMETTE.

Je suis sûre que vous l'avez trouvé froid au Pré-Gaillard?

ISABEAU, *regardant Monocorde.*

Un peu....

GUILLEMETTE.

C'était un jeu convenu entre nous.

MONOCORDE, *à part.*

Comme elle me regarde!

GUILLEMETTE.

N'est-ce pas qu'il n'est pas trop effronté?

ISABEAU, *regardant Monocorde.*

Ma foi non.

MONOCORDE, *à part.*

C'est la drapière.

GUILLEMETTE.

Ma chère voisine, j'avais une peur affreuse de vous tout avouer.

ISABEAU.

Et pourquoi?

GUILLEMETTE.

Vous avez des principes si sévères!... Les pommes vertes!...

ISABEAU.

Bah! les pommes vertes sont bonnes.

GUILLEMETTE.

Excellentes!

ISABEAU.

Et puis quand on a dans son jardin des fruits vraiment trop mûrs!...

GUILLEMETTE.

C'est juste!

ISABEAU.

Va, mon enfant, nous sommes logées à la même enseigne, et je suis prise tout comme toi.

GUILLEMETTE.

Vrai?

ISABEAU.

Tu aimes celui-ci, moi je suis folle de l'autre.

GUILLEMETTE.

Que tu es bonne !

ISABEAU.

Il n'est pas beau non plus.

GUILLEMETTE, *regardant Monocorde.*

Mais si! mais si!

ISABEAU.

Il y a bien à dire sur son nez.

GUILLEMETTE, *même jeu.*

Mais non! mais non!

MONOCORDE.

Elle m'a souri.

ISABEAU.

Sais-tu ce que j'aime en lui? c'est ce feu qui brille dans ses yeux. (*Guillemette regarde Monocorde.*) Cette fièvre qui l'agite. C'est une nature ardente! Mais tu es trop jeune pour comprendre cela, toi! (*Guillemette regarde Monocorde.*)

GUILLEMETTE.

Mais non!

ISABEAU.

Tu n'as jamais aimé personne?

GUILLEMETTE.

Que veux-tu? Il y a si peu de temps que je suis mariée! Et toi?

ISABEAU.

Moi ? Je te conterai mon histoire. Mais jamais je n'ai rencontré son pareil. Quel homme ! Lorsqu'il paraît devant moi, il me semble que la température s'élève de dix degrés.

GUILLEMETTE.

Chère Isabeau !

ISABEAU.

Chère Guillemette ! (*Elles s'embrassent.*)

GUILLEMETTE.

Que nous allons être heureuses, moi avec mon Guillery, toi avec ton Monocorde !

ISABEAU, *la repoussant brusquement.*

Moi, avec ?

GUILLEMETTE.

Avec votre Monocorde.

ISABEAU, *élevant la voix.*

Monocorde à moi !

GUILLEMETTE.

A vous !

MONOCORDE, *à part.*

Elles parlent de moi. (*Il se tient à l'écart.*)

ISABEAU.

Mais c'est vous qui l'aimez.

GUILLEMETTE.

C'est vous !

ISABEAU.

C'est vous, vous dis-je!...

GUILLEMETTE.

Vous me croyez donc bien sotte!

ISABEAU.

Et vous, vous me prenez pour une aveugle?

GUILLEMETTE.

Cet animal!...

ISABEAU.

Ce grotesque!

GUILLEMETTE.

Ce muet!

ISABEAU.

Cette perche!

MONOCORDE, *à part.*

Elles parlent de moi.

GUILLEMETTE.

Mais alors, qui est-ce que vous aimez?

ISABEAU.

Ce sont mes affaires. Ah! voilà qui est trop fort! avec son air ingénu!

GUILLEMETTE.

Mais vous, avec votre air bonhomme!

ISABEAU.

Elle voulait me confesser!

GUILLEMETTE.

Vous me prêchiez bien Monocorde!

ISABEAU.

Madame a cru qu'on allait me quitter pour elle.

GUILLEMETTE.

C'est Madame, qui a la prétention de me voler mon amant !

ISABEAU.

Je ne vole les amants de personne, et j'en ai assez pour.... Heureusement, Madame, Guillery m'a dit lui-même que Monocorde vous était destiné.

GUILLEMETTE.

Malheureusement, Madame, je tiens de sa propre bouche que Monocorde est pour vous.

ISABEAU, *appelant.*

Monocorde !

MONOCORDE, *s'approchant.*

Charmante Isabeau, je....

ISABEAU.

Est-ce moi que vous aimez ?

MONOCORDE.

Oui-da, Madame.

GUILLEMETTE.

Vous l'entendez !

ISABEAU.

Je parle à monsieur. Comment, maroufle, vous

avez le front d'aimer une femme comme moi? Vous ne voyez pas quelle distance il y a entre nous? et que l'on n'est pas faite pour un butor de votre espèce? Il m'aime, avec ces yeux! avec ce nez! avec ces bras! vous devriez être honteux, et, par pénitence, faire la cour à Madame.

GUILLEMETTE.

Madame!

MONOCORDE, *à part.*

Décidément, c'est l'autre. (*Haut à Guillemette.*) Eh bien! oui, Madame, c'est vous que j'adore!

ISABEAU.

Je ne le lui fais pas dire.

MONOCORDE, *à Guillemette.*

C'est vous que j'ai toujours adorée, et je vous supplie de me prendre pour amant, comme cela a été convenu.

GUILLEMETTE.

Convenu! manant! et avec qui?

MONOCORDE.

Mais avec.... là.... ce matin!... (*Impatienté.*) S'il était ici, il vous expliquerait cela. Je ne savais rien, moi, je me promenais; on me dit: choisis; je réponds: cela m'est égal. Il fallait que nous fussions quatre! et.... je ne sais si je me fais entendre.

ISABEAU.

Comment donc! mais vous êtes lumineux. Allez-vous-en!

MONOCORDE, *à Guillemette.*

Madame....

GUILLEMETTE.

Vous n'êtes pas encore parti?

MONOCORDE.

Mais, Madame, Guillery....

GUILLEMETTE.

Guillery est un méchant.... (*Elle rentre chez elle.*)

MONOCORDE, *courant après Isabeau.*

Mais, Madame, Monocorde....

ISABEAU.

Monocorde est un sot! (*Elle lui ferme la porte au nez.*)

SCÈNE II.

GUILLERY, MONOCORDE.

GUILLERY, *accourant.*

Monocorde tout seul! Qu'as-tu fait de mes femmes?

MONOCORDE.

Je n'en ai rien fait; elles sont chacune chez elles, et elles m'ont chassé!

GUILLERY.

C'est ta faute aussi, tu ne dis rien. On prend la femme avec des paroles, et les muets ne sont bons qu'à garder le sérail.

MONOCORDE.

Voilà ce qui te trompe. Tant que je n'ai rien dit, elles m'ont regardé tendrement : j'ouvre la bouche, et l'on me chasse.

GUILLERY.

C'est ta faute, pourquoi parles-tu?

MONOCORDE, *pleurant.*

Me voilà bien! j'ai fait une belle campagne!

GUILLERY.

Ne pleure pas, tu n'as pas perdu ton temps, tu as appris la grande guerre à mon école, tu as acquis une expérience qui te servira pour l'avenir

MONOCORDE.

Oui, mais qu'est-ce qu'il me reste pour le présent!

GUILLERY.

L'espérance! Alexandre n'avait pas autre chose

dans son sac, lorsqu'il partit pour la conquête de l'Asie. Écoute-moi bien : il n'est pas d'amours éternelles. Un jour viendra, que l'une de ces deux dames s'apercevra de tous mes défauts; dès ce moment, tu n'auras plus que des qualités. Toutes les fois que je parlerai un peu haut, on se dira : Monocorde avait la voix si douce ! Quand il m'échappera quelque sottise, on regrettera ce bon Monocorde qui ne disait mot ; ne t'éloigne pas, tu es sur les rangs, ton tour viendra, c'est comme à l'Académie ! Mais, grand enfant ! ta part est cent fois plus belle que la mienne, car j'ai tout à perdre et tu as tout à gagner. Adieu !

MONOCORDE.

Tu me laisses tout seul ! qu'est-ce que je vais faire ?

GUILLERY.

Comment, ce que tu vas faire? Mais ton rôle est tout tracé ! faire le guet autour de cette place, crainte que les maris ne me surprennent ; surveiller la maison où je ne serai pas, de peur qu'Isabeau ne me voie entrer chez Guillemette, ou que Guillemette ne me voie sortir de chez Isabeau ; en un mot, veiller en ami sur le bonheur d'un ami ! Je te laisse le beau rôle, et tu te plains, ingrat !

MONOCORDE.

Tu es bien heureux, toi !

GUILLERY.

Moi ! Je suis le plus perplexe de tous les hommes ! Ah ! Monocorde, ce n'est pas moi qui suis heureux, c'est le philosophe Pythagore, qui avait le don de se trouver en deux endroits à la fois. Regarde-moi ces deux maisons, songe à ce qu'elles renferment de beauté sans défense et de bonheur tout prêt !... Ah !... si j'étais deux ! Trouve-moi deux pailles, nous allons tirer au sort.

MONOCORDE.

Alors il y aura quelque chose pour moi ?

GUILLERY.

Fi donc ! je te prends pour juge, et tu crois que je vais te corrompre ? Tiens-moi cela dans tes mains ; la grande pour Isabeau, la petite pour la petite. (*Il tire une paille.*) La petite !... Tant pis pour maître Brid'oie ! Tu ne t'éloigneras pas, Monocorde ?

MONOCORDE.

Non, Guillery.

GUILLERY.

Tu ne t'ennuieras pas, Monocorde ?

MONOCORDE.

Non, Guillery.

GUILLERY.

Allons, embrasse-moi, Monocorde.

MONOCORDE.

Oui, Guillery. (*Ils s'embrassent. Guillery va frapper à la porte de Guillemette, qui paraît sur son balcon.*)

SCÈNE III.

GUILLEMETTE, GUILLERY.

GUILLEMETTE, *au balcon.*

Ah! c'est vous! seigneur Guillery?

GUILLERY.

J'ai laissé votre mari au Pré-Gaillard, ronflant comme un orgue; ouvrez vite, ouvrez!

GUILLEMETTE.

Et que désire votre impatience?

GUILLERY.

Ne le devinez-vous pas un peu?

GUILLEMETTE.

Dites toujours.

GUILLERY.

Je voudrais bien entrer.

GUILLEMETTE.

Chez nous ?

GUILLERY.

Oui, chez nous.

GUILLEMETTE.

Je veux dire chez moi !

GUILLERY.

Oui, chez toi.

GUILLEMETTE.

Effronté !

GUILLERY.

Je vous jure que vous m'ouvririez, si vous saviez combien je suis effronté.

GUILLEMETTE.

Monocorde l'est plus que vous, et j'ai donné mon cœur à Monocorde.

GUILLERY.

Ne raillez pas ! ouvrez ! j'ai un million de choses à vous dire !...

GUILLEMETTE.

N'est-ce pas Monocorde que vous m'avez choisi ?

GUILLERY.

Guillemette, mon cher amour, ouvrez ; je vous expliquerai tout. On vous a menti ; Monocorde est une bête ; je vous aime, écoutez-moi, j'enrage dans ma peau de ne pouvoir vous parler ! Il faut absolument que je vous parle !

GUILLEMETTE.

Je vous écoute.

GUILLERY.

Nous sommes trop loin pour nous entendre; les paroles ne sont pas des hirondelles! Au nom de vos beaux yeux, de ma folie, de ma rage et du baiser de tantôt, ouvrez.

GUILLEMETTE, *refermant sa fenêtre.*

Non! non!

GUILLERY.

Guillemette? on ne damne pas les gens sans les entendre! Guillemette! vous m'égorgez!... Guillemette! Guillemette! (*Il frappe à coups redoublés. — A part.*) Est-ce qu'elle aurait fermé sa fenêtre de bonne foi? Elle ne serait donc pas femme!

GUILLEMETTE, *passant la tête par un guichet, au milieu de sa porte.*

Voyons, qu'avez-vous à dire? Quand vous m'écriviez ces maudites lettres, vous en écriviez d'autres à Isabeau. Quand vous m'avez dit que Monocorde était pour Isabeau, vous avez dit à Isabeau que vous m'abandonniez à Monocorde. Est-ce vrai, cela?

GUILLERY.

Il n'y a rien de vrai, sinon que j'ai la tête

perdue. Est-ce que vous ne lisez pas dans mes yeux que je dis vrai? Est-ce qu'il n'y a pas quelque chose dans ma voix qui vous prouve que je ne mens pas! Est-ce que votre mari vous a jamais parlé de ce ton-là? Est-ce que mon amour ressemble à un amour de ménage?... Est-ce que?... mais, enfin.... c'est le feu.... quelles preuves?... si vous étiez.... mais vous voyez bien que je ne sais pas ce que je dis! Ouvrez!

GUILLEMETTE, *sortant vivement et refermant sa porte.*

Non! j'aime mieux sortir. Ici, nous sommes moins seuls; il peut passer quelqu'un, mon mari peut revenir....

GUILLERY.

Vous me croyez donc bien mauvais? vous avez peur de moi plus que de votre mari?

GUILLEMETTE, *étourdiment.*

Oh! j'ai peur de moi aussi! vous êtes un terrible homme!

GUILLERY, *l'entraînant jusqu'au banc qui est devant sa maison.*

Guillemette!

GUILLEMETTE.

Non, je ne veux pas vous aimer. Ne vous fâchez point : je n'en aimerai pas d'autres. Je res-

terai vertueuse toute ma vie, et c'est vous qui en serez cause!

GUILLERY.

Vous ferez un joli métier! vous, si bien faite pour aimer et pour être aimée, vous végéterez comme un rosier sur une fenêtre, à l'ombre d'un procureur! Vous ne connaîtrez jamais les folles escapades, la douceur du danger, la saveur âpre et délicieuse du fruit défendu! Il est un monde charmant, en dehors des lois, des conventions et de la routine, un monde tout peuplé de plaisirs, tout frémissant de caresses, tout retentissant de baisers; un monde plus nouveau que l'Amérique, plus riche que l'Australie, un monde infini en étendue et en beauté, et vous renoncez à le connaître, quand, pour y entrer de plain-pied, vous n'auriez qu'à me suivre et me donner la main! (*La fenêtre d'Isabeau s'éclaire.*)

GUILLEMETTE.

Sans doute, c'est un pays charmant, mais vous y feriez une étrange figure si vous vous y promeniez comme un Anglais au bois de Boulogne avec une femme à chaque bras.

GUILLERY.

Mais, il n'y a pas d'autre femme que vous; vous êtes la seule femme! Depuis que je vous

connais, je ne regarde les autres femmes que comme des curiosités d'histoire naturelle : des hommes femelles !

GUILLEMETTE.

Et Isabeau !

GUILLERY.

Encore ! Pourquoi me parlez-vous d'Isabeau ? quand je ne parle que de vous ! (*Isabeau sort de chez elle et vient écouter.*) Cette petite main blanche est-elle la main d'Isabeau ? Ce cou frissonnant qui rougit sous mes lèvres, est-ce le cou d'Isabeau ? Cette taille, que je serre entre mes dix doigts, est-ce la taille d'Isabeau ? Guillemette !

GUILLEMETTE, *se défendant à peine.*

Laissez-moi, Guillery !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ISABEAU.

ISABEAU.

Bonne bête !

GUILLEMETTE, *en sursaut.*

Ah ! l'odieuse femme ! (*Elle court chez elle et écoute.*)

GUILLERY, *à part.*

Pris !

ISABEAU, *à Guillery.*

Je suis donc bien laide ! Est-ce que ma main est une patte auprès des mains de cette dame ? nous gantons le même numéro ! Et priez-la un peu de vous montrer un bras comme celui-ci ! Est-ce que mon cou est mal tourné ? Ai-je une épaule plus haute que l'autre ? mes yeux ressemblent-ils à des charbons éteints ? Quel âge me donnez-vous donc ?

GUILLERY.

Je savais bien que je vous forcerais à descendre !

ISABEAU, *stupéfaite.*

Que dit-il ?

GUILLERY, *à part.*

Tant pis ! elle payera pour l'autre ! (*Haut, d'un ton lamentable.*) Je vous en prie, Isabeau, ne me regardez pas ainsi.... votre colère.... ma tête.... j'éprouve je ne sais quoi, et la parole me manque. Je savais que Monocorde vous avait prévenue contre moi.... si j'étais allé frapper chez vous, vous ne m'auriez pas ouvert la porte. Alors, j'ai.... comme qui dirait, attaché Guillemette à l'hameçon !

ISABEAU.

Menteur !

GUILLERY.

Voilà pourquoi je criais si fort, quand j'aurais pu lui parler à l'oreille; voilà pourquoi je la retenais sur la place, lorsque sa porte était ouverte. Elle l'est encore, et.... (*Guillemette rentre chez elle et ferme violemment sa porte.*)

SCÈNE V.

GUILLERY, ISABEAU.

ISABEAU.

Restez ! Quel bruit !

GUILLERY.

Ce n'est rien, c'est Guillemette qui nous écoutait.

ISABEAU.

Quoi ! vraiment ! Tout ce que vous lui disiez était à mon adresse !... Mais, si par malheur je n'avais pas entendu ! vous alliez loin !

GUILLERY.

J'étais sûr que vous m'entendriez ! moi; si un galant vous parlait à l'oreille, je l'entendrais du bout du monde.

ISABEAU.

Tu mens! tu y mettais trop de feu! Ta voix était trop vibrante, tes gestes trop vrais, tu ne m'as jamais parlé de ce ton-là, à moi!

GUILLERY.

Parce que je vous.... je sens.... j'éprouve.... parce que vous êtes trop belle, Isabeau, et que j'ai peur de vous. Oh! si vous ressembliez aux autres femmes! Je ne suis pas timide, Guillemette me le disait tout à l'heure; mettez vingt femmes autour de moi, vous ne me verrez pas plus embarrassé qu'un singe devant un plat de noisettes; mais quand nous sommes ensemble, tout seuls, je suis comme devant la reine.... le rouge me....

ISABEAU.

A la bonne heure, je retrouve mon Guillery!

GUILLERY.

Il me monte aux yeux je ne sais quoi.... et puis la crainte.... le respect.... autre chose encore; que voulez-vous que je vous dise?...

ISABEAU.

Dis-moi.... dis-moi que tu m'aimes, grand enfant!... et je te croirai!...

GUILLERY, *à part.*

Allons donc!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MONOCORDE.

MONOCORDE.

Prenez garde à vous, Guillemette vous espionne ! elle a allumé sa chandelle !

ISABEAU.

Animal ! (*Elle repousse Guillery et court se renfermer dans sa maison.*)

SCÈNE VII.

GUILLERY, MONOCORDE.

MONOCORDE.

Comment ! tu en étais déjà....

GUILLERY, *furieux.*

Triple sot !... (*Se ravisant.*) Non.... j'ai encore besoin de toi. Tu m'as fait de belle besogne ! D'abord tu leur as tout dit.

MONOCORDE.

Moi ! je ne savais rien....

GUILLERY.

Raison de plus! Il n'y a pire indiscret que celui qui n'est pas dans le secret! Et tu viens encore de me faire manquer les deux plus belles occasions!

MONOCORDE.

Moi!

GUILLERY.

Tu ne pouvais pas m'avertir quand Isabeau....

MONOCORDE.

Mais je t'ai averti !

GUILLERY, *exaspéré.*

Tu!... (*Plus calme.*) C'est juste!... (*Vivement.*) Jamais je ne la retrouverai au point où elle était là!... Peut-être serait-il encore temps!... l'impression n'est pas effacée!... Demain elle me rira au nez.... Il faut battre le fer.... Oui, c'est le seul moyen.... A l'escalade!

MONOCORDE,

Escalader! c'est défendu!

GUILLERY.

Défendu aux voleurs, oui; aux amoureux, non. L'escalade est l'ABC de l'amour, et celui

qui ne sait pas grimper à un balcon, n'est pas digne de baiser la main à une femme!

MONOCORDE.

C'est dit : escaladons !

GUILLERY.

Comment! escaladons ! aurais-tu la prétention de venir avec moi?

MONOCORDE.

Non, mais tandis que tu escaladeras par ici, j'escaladerai par là.

GUILLERY.

Toi!... Pourquoi faire?...

MONOCORDE.

Pour faire comme toi. Je veux être digne de baiser la main des belles femmes.

GUILLERY.

L'idée est lumineuse! il s'agit bien de toi!

MONOCORDE.

Pourquoi pas? tu sais bien ce que tu m'as promis. Je ne suis pas ton nègre pour te servir gratis, et, puisque j'ai commencé, je te suivrai jusqu'au bout!

GUILLERY.

Mais!...

MONOCORDE.

J'apprends la grande guerre à ton école.

GUILLERY.

Quand je te dis....

MONOCORDE.

Je te dis que nous sommes associés et que tu escaladeras avec moi ou point.

GUILLERY.

Oh! oh! tu as marché sur l'herbe d'éloquence! Eh bien! c'est toi qui l'as voulu! nous monterons ensemble à l'assaut. Appuie-toi solidement contre ce mur. (*Il le place sous le balcon d'Isabeau.*) Tu ne plieras pas?

MONOCORDE.

Comment vas-tu faire?

GUILLERY.

Je grimpe sur tes épaules; j'allonge une jambe par-dessus la balustrade, puis l'autre; j'arrive sur le balcon, je casse un carreau, je saisis l'espagnolette, j'ouvre la fenêtre et je réponds du reste.

MONOCORDE.

Bien! Et moi?

GUILLERY.

Toi, tu en fais autant de ton côté : tu montes sur mes épaules, tu enjambes la balustrade, tu....

MONOCORDE.

J'y suis.

GUILLERY.

Nous n'avons pas de temps à perdre; les maris ne dormiront pas éternellement.... mets-toi là. (*Monocorde s'appuie au mur; mais au moment où Guillery va monter sur ses épaules, il se retourne brusquement vers lui.*)

MONOCORDE.

Une observation!

GUILLERY.

Plus tard!

MONOCORDE.

Laisse-moi te dire. Quand tu seras entré ici, qui est-ce qui me fera la courte échelle pour monter là?

GUILLERY.

Sois tranquille!

MONOCORDE.

Mais encore....

GUILLERY.

Commençons toujours.

MONOCORDE, *le repoussant jusqu'au milieu du théâtre.*

Pas si bête! j'ai prêté mon dos assez souvent, et cette fois....

GUILLERY, *à part.*

J'entends des pas. Qui est-ce qui peut bien se promener par les rues à pareille heure?

MONOCORDE.

Cherche, cherche !

GUILLERY, *à part.*

Il y a du mari là dedans !

MONOCORDE.

On s'imagine, parce que j'ai l'air un peu naïf....

GUILLERY, *à part.*

C'est eux !

MONOCORDE.

Mais on ne m'attrape pas tous les jours, moi.

GUILLERY.

Tu as raison, Monocorde, je te dois bien cela. (*Il s'appuie au mur de Brid'oie.*) Monte !

MONOCORDE.

Vrai ?

GUILLERY.

Monte !

MONOCORDE.

Tu te moques de moi.

GUILLERY

Monte !

MONOCORDE.

Non ! c'est beau ce que tu fais là ! laisse-moi t'embrasser !

GUILLERY.

Monte !

MONOCORDE.

Je me méfiais un peu de toi, mais maintenant....

GUILLERY.

Monte!

MONOCORDE.

Je te rends mon estime.

GUILLERY.

Monte!

MONOCORDE, *sur les épaules de Guillery.*

Et ils prétendent tous que tu es un mauvais camarade!

GUILLERY.

Monte!

MONOCORDE.

Et toi, comment vas-tu faire?

GUILLERY.

Mais monte donc!... Le carreau! (*Monocorde casse un carreau.*) Au voleur!

SCÈNE VIII.

MONOCORDE *sur le balcon*, BRID'OIE, GUILLERY, TRUPHÊME, LE CABARETIER, SOLDATS DU GUET, *puis* GUILLEMETTE.

TRUPHÊME.

Au voleur!... Messieurs les gendarmes!...

GUILLERY.

Au voleur! au galant!

BRID'OIE.

Monocorde! Décidément c'était lui! (*A Monocorde.*) Descends! que l'on t'assomme!

MONOCORDE, *se pelotonnant.*

Qu'est-ce que j'y gagnerais?

GUILLERY.

Si tu ne descends pas, ces messieurs te tueront là-haut, et tu mourras dans les airs comme un pendu!

MONOCORDE.

Je descends. (*Il descend du balcon.*)

GUILLERY.

Je te l'avais prédit qu'il t'arriverait malheur!

MONOCORDE.

Mais....

GUILLERY.

C'est bien fait! ne te plains pas!

MONOCORDE.

Mais....

GUILLERY.

Tu as beau dire : mais.... on ne te prendra pas pour un agneau. Malheureux! est-ce moi qui t'ai donné de ces exemples-là?

BRID'OIE.

Tu en es bien capable? Mais, chacun pour soi : c'est l'affaire du voisin. (*A Monocorde.*) Quant à toi, mon drôle, va finir la nuit au poste. (*Il le livre aux gendarmes.*)

GUILLEMETTE, *entrant vivement.*

Arrêtez!... ce n'est pas lui.

GUILLERY.

Bien! dites que c'est moi qui étais sur votre balcon.

GUILLEMETTE.

Oui.... c'est vous qui mériteriez....

GUILLERY.

Oh! maître Brid'oie, elle le défend!

GUILLEMETTE, *à Brid'oie.*

Je jure sur votre tête....

GUILLERY.

Prenez garde de vous blesser !

GUILLEMETTE, *indignée.*

Oh !

BRID'OIE.

Taisez-vous !

TRUPHÊME.

Mon cher Guillery, tu es un excellent petit homme ; ta figure me plaît, ton esprit m'amuse, et j'ai toujours eu du plaisir à te voir ; mais va-t'en, et ne reviens jamais par ici.

ISABEAU, *vivement.*

Vous le chassez ?

GUILLERY, *avec dignité.*

On donne huit jours à un domestique.

TRUPHÊME.

Tu étais au Pré-Gaillard avec ma femme ?

GUILLERY.

Vous y étiez bien sans elle !

TRUPHÊME.

Tu as soupé à mes dépens.

GUILLERY.

Je vous ai fait dîner gratis chez maître Fournet.

TRUPHÊME.

Comment peux-tu te conduire de la sorte ?

GUILLERY.

Cela m'est bien plus facile que de me conduire autrement.

TRUPHÊME.

Pourquoi fais-tu la cour à Isabeau ?

GUILLERY.

Parce que je suis homme de goût.

TRUPHÊME.

Tu sais pourtant qu'elle n'est pas à toi.

GUILLERY.

Elle serait à moi, je ne l'en aimerais pas moins.

TRUPHÊME.

Pendard!

BRID'OIE.

Impudent!

GUILLEMETTE.

Traître!

ISABEAU, *à part*.

Pauvre garçon!

GUILLERY.

Eh! bonnes gens, quel mal vous ai-je fait? Vous ne vous êtes pas ennuyés avec moi. (*A Truphême.*) Vous avez bien dîné.... (*A Brid'oie.*) Bien couru.... (*Aux deux femmes.*) Bien dansé. Vous envoyez Monocorde en prison, et vous me met-

tez à la porte : c'est une bonne journée! Embrassons-nous pour finir.... vous êtes témoins, mesdames, que c'est par là que j'avais voulu commencer.

FIN

L'ASSASSIN

COMÉDIE EN UN ACTE

PÈRSONNAGES.

ALFRED DUCAMP, peintre, trente ans.
M. LECOINCHEUX, procureur du roi, quarante ans.
UN BRIGADIER DE GENDARMERIE.
JEAN, jardinier, vingt-cinq ans.
MADAME PÉRARD, veuve, vingt-cinq ans.
ANGÉLIQUE, femme de chambre, vingt ans.

L'ASSASSIN.

Un pavillon voisin du château de Mme Pérard. — Petit salon. — A droite et à gauche, portes d'entrée. — Au fond, à droite, une fenêtre ouverte qui laisse voir la cime d'un noyer. — A gauche, un dressoir chargé de porcelaines. — Un canapé sur le devant.

SCÈNE I.

VOIX, ALFRED.

ALFRED, *endormi sur le canapé et rêvant.*

Mort ! je suis mort ! quel bonheur ! les feuilletons chantent mes louanges, mes tableaux se vendent au poids de l'or ! Alfred Ducamp ! feu Ducamp ! (*Il chante.*) Le jour de gloire est arrivé. (*On frappe.*) Qui va là ?

VOIX, *à la cantonnade.*

Ouvrez, monsieur ! C'est moi : Angélique !

ALFRED.

Angélique ! Ah! c'est vrai ! ma providence en jupons. (*Criant.*) Attendez !

VOIX, *à la cantonnade.*

Mais ouvrez donc! ça presse.

ALFRED, *ouvrant la porte.*

Bonjour, Ange....élique.

SCÈNE II.

ALFRED, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Bonjour, monsieur Philippe Roquet !

ALFRED.

C'est bien ! bonjour.

ANGÉLIQUE.

Comment avez-vous passé la nuit, monsieur Philippe Roquet?

ALFRED.

Comme toutes les autres, mademoiselle Angé-

lique. Depuis trois semaines que je dors là, mes os se sont endurcis au canapé.

ANGÉLIQUE.

Je vous ai donné ce que j'avais. Il est certain que vous seriez mieux au château, dans un bon lit. Mais dans ce pavillon, vous êtes tranquille et.... ni vu, ni connu, monsieur Philippe Roquet.

ALFRED.

Je vous remercie, mademoiselle Angélique, et puisque c'est aujourd'hui samedi, permettez-moi de vous payer mon loyer de la semaine (*lui donnant de l'argent*), cinq louis, prix convenu.

ANGÉLIQUE, *tendant la main.*

Oh! ça ne presse pas, monsieur Philippe Roquet.

ALFRED.

Ma chère mademoiselle Angélique, vous avez été pleine de complaisance pour moi, mettez le comble à vos bontés : appelez-moi monsieur tout court.

ANGÉLIQUE.

Oui, monsieur Philippe Roquet. Mais à partir du jour d'aujourd'hui, je ne vous appellerai plus ni Roquet ni autrement, par la raison que je vous donne congé tout de suite.

ALFRED, *vivement.*

Vous me chassez, et pourquoi?

ANGÉLIQUE.

Dame? monsieur Philippe Roquet, c'est pas ma faute. Madame m'a dit à ce matin qu'elle voulait déjeuner dans le pavillon, et si elle savait que j'y ai logé un homme, c'est moi qui aurais une fière grondée.

ALFRED.

Je croyais que Mme Pérard n'entrait jamais ici?

ANGÉLIQUE.

C'est vrai qu'elle n'y a pas remis les pieds depuis la mort de son défunt. Mais tout s'oublie, à la longue. Il y a bien longtemps qu'elle n'en a parlé, de feu monsieur.

ALFRED.

Et c'est dans un pareil moment que vous m'exilez d'ici!

ANGÉLIQUE.

Pardi! vous n'en mourrez pas pour loger à l'auberge. On est mieux qu'ici, sans flatterie, et pas si cher.

ALFRED.

A l'auberge! Y songez-vous? pour que tout le monde me voie!

ANGÉLIQUE.

C'est donc vrai que vous vous cachez?

ALFRED.

Moi? non! Pourquoi? j'irai à l'auberge s'il le faut. Mais, Angélique, je ne la verrai plus!

ANGÉLIQUE.

Qui?

ALFRED.

Elle! Je ne la verrai plus dans son jardin se promenant d'une corbeille à l'autre, froissant une fleur dans ses mains blanches et rêvant! Hier encore, Angélique, je l'ai suivie toute une heure, sans sortir d'ici. Elle était là-bas, dans la grande allée du fond. Elle marchait d'un air pensif, à petits pas, levant au ciel ses beaux yeux, tout chargés de mélancolie. N'est-ce pas qu'elle est belle?

ANGÉLIQUE.

Mais oui, on dit comme ça dans le pays que nous ne sommes pas mal.

ALFRED.

Pour un rien, j'aurais oublié le respect, la prudence, je serais tombé à ses pieds....

ANGÉLIQUE.

Par la fenêtre?

ALFRED.

Par la fenêtre! et je lui aurais dit....

ANGÉLIQUE.

Mais ôtez-vous donc! Si Jean vous voyait!

ALFRED.

Qui, Jean?

ANGÉLIQUE.

Jean, pardienne! il n'y en a pas deux au château. Le jardinier, mon prétendu! S'il voyait un homme avec moi!

VOIX, *en dehors.*

Angélique!

ANGÉLIQUE.

Qu'est-ce que je disais? il vous a vu!

VOIX, *au dehors.*

Angélique! ouvre donc! je sais que tu es là!

ANGÉLIQUE.

Mon Dieu! mon Dieu! s'il allait vous chercher des raisons.

ALFRED.

Je le jetterais par la fenêtre! (*Se ravisant.*) Ah! mais non, n'embrouillons pas les affaires. Où se cache-t-on ici?

ANGÉLIQUE, *montrant la droite.*

Là! (*Haut.*) On y va!

SCÈNE III.

LES MÊMES, JEAN.

ANGÉLIQUE.

Bonjour, Jean; ça va bien, Jean? n'y a rien de nouveau, Jean?

JEAN.

Trop honnête! (*Il fait le tour du salon.*) Comme ça, il n'y avait personne ici?

ANGÉLIQUE.

Il y avait moi qui mettais le couvert de Madame.

JEAN

Et comme ça, vous vous enfermiez, pour pas que les assiettes s'en aillent?

ANGELIQUE.

Est-ce que j'étais enfermée? C'était à cause des courants d'air.

JEAN.

Vous aurez beau dire, mademoiselle Angélique, tout ça n'est pas naturel. On en parle dans le pays, et si c'était vrai, nom d'une tape!

ANGÉLIQUE.

Quoi? vrai? Qu'est-ce qu'on dit?

JEAN.

On dit qu'il y a un homme caché dans les environs d'alentour.

ANGÉLIQUE.

On dit des bêtises.

JEAN

Toujours est-il qu'on m'a marché dans mes allées, avec des clous, que j'avais ratissé moi-même pour être sûr.

ANGÉLIQUE.

C'est Madame qu'est venue se promener avec son livre.

JEAN.

Madame n'a pas de clous. Ainsi! D'abord, c'est sûr qu'il y a un homme dans la commune. Il a dîné au Soleil, il a déjeuné à la Cloche, il a bu un verre de vin chez le père Matifoux, et il se cache dans quelque trou de souris.... S'il tournait autour de chez nous, nom d'une tape!

ANGÉLIQUE, *avec autorité.*

Qu'est-ce que vous y feriez, monsieur Jean?

JEAN

Ce que j'y ferais? Ce que j'y ferais? J'y ferais

rien, mais les gendarmes lui mettraient peut-être bien les menottes au cou. Il en est joliment venu ce matin des gendarmes, et ceux qui n'ont pas la conscience nette, je leur conseille de se bien tenir.

ANGÉLIQUE.

Qu'est-ce que ça nous fait?

JEAN.

Ça vous fait plus que vous n'en avez l'air, et vous avez regardé par là!

ANGÉLIQUE.

Vous êtes un nigaud, m'sieu Jean, et je vous conseille d'aller voir au jardin si j'y suis.

JEAN.

J'irai si je veux!

ANGÉLIQUE.

Oui, mais vous le voudrez, si je veux!

JEAN.

Je ne dis pas non, mais si je fais ce que vous voulez, c'est parce que je veux bien vouloir comme vous.

ANGÉLIQUE.

Vot' servante, m'sieu Jean! (*Elle le pousse vers la porte.*)

JEAN, *s'en allant.*

Eh bien! moi, j'aime ça, mademoiselle An-

gélique. La femme doit obéissance.... oui, la femme doit se faire obéir.

ANGÉLIQUE, *le poussant dehors.*

Adieu! (*Courant à la porte de gauche.*) Monsieur! monsieur! il y a des gendarmes plein le pays!

SCÈNE IV.

ALFRED, ANGÉLIQUE.

ALFRED.

Eh bien! qu'est-ce que ça me fait?

ANGÉLIQUE.

Dame! on ne sait jamais. Je croyais que monsieur se cachait pour quelque chose. Quand on donne cent francs de loyer par semaine pour coucher sur un canapé....

ALFRED.

C'est qu'on a fait un mauvais coup!

ANGÉLIQUE.

Je ne dis pas.... cependant....

ALFRED.

Quand je dis que j'adore ta maîtresse!

ANGÉLIQUE.

Voilà qu'il me tutoie, à présent ! Mais si vous l'aimez, pourquoi ne lui parlez-vous pas ?

ALFRED.

Parce qu'elle me fait peur.

ANGÉLIQUE.

Le drôle de corps. Il n'a pas peur de la gendarmerie, et il a peur d'une femme !

ALFRED.

Oh ! c'est que Mme Pérard n'est pas une femme comme les autres. C'est la perfection rêvée par l'artiste, c'est l'idéal ! Ni les déesses de la sculpture antique, ni les madones de la Renaissance.... mais je te parle grec, ma pauvre Angélique ! Oh ! les femmes ne me font pas peur ! une beauté du commun, une créature vulgaire comme toi, je n'en ferais qu'une bouchée !

ANGÉLIQUE.

Merci !

ALFRED.

Mais cette perfection exquise de la forme, cette richesse de couleur, ces tons nacrés que Van Dyck lui-même ne saurait rendre ; ces transparences ambrées de la chair, que Corrége n'a surprises que par miracle ! Je l'admire encore plus que je ne l'aime, et si un hasard heureux et

redouté me mettait en sa présence, je ne pourrais que tomber à genoux dans une contemplation muette.

ANGÉLIQUE.

Sapristi ! monsieur ! vous devriez mettre ça par écrit ! je le porterais à Madame.

ALFRED.

Quelle idée !... puisque je n'ose lui parler, je devrais lui écrire ! Mais je suis fou ! Est-ce qu'elle me lirait?

ANGÉLIQUE.

Madame? elle ne fait que ça. Elle lit du matin au soir, des livres jaunes, des livres bleus, des livres verts ! Les livres et les tableaux, ça faisait le désespoir de défunt Monsieur !

ALFRED.

Quels tableaux?

ANGÉLIQUE.

Des images à l'huile, encadrées tout en or, C'en est rempli chez nous, et il y en a pour assez d'argent, que l'on dit.

ALFRED.

J'en étais sûr ! elle est intelligente. Il était impossible qu'une beauté si parfaite enveloppât l'âme épaisse d'une bourgeoise provinciale. Oui, son âme est ouverte à tous les beaux sentiments,

à toutes les nobles aspirations. Son cœur est artiste, ma chère Angélique! Dis-moi que son cœur est artiste!

ANGÉLIQUE.

Ah! vous m'en demandez trop long. Je sais seulement qu'elle a pleuré comme une Madeleine en lisant la mort de ce fameux artiste de Paris qui s'est laissé tuer par Corbillon.

ALFRED.

Quel artiste?

ANGÉLIQUE.

Comment c'est-il déjà qu'on l'appelait? Ça s'est pourtant passé à quatre lieues de chez nous et l'on en parle assez depuis quinze jours. Ducamp! (*Alfred tourne vivement la tête.*)

ALFRED.

Plaît-il!

ANGÉLIQUE.

C'est bien ça : Alfred Ducamp. Au reste, voilà l'écho de Quévilly ; vous n'avez qu'à lire l'article.

ALFRED.

Ah! l'*Écho de Quévilly* en a parlé? Voyons, l'*Écho de Quevilly!* (*Il ouvre le journal et lit.*) « Un crime enveloppé du plus profond mystère vient de jeter la consternation dans notre paisible arrondissement. M. Alfred Ducamp, le premier

peintre de genre de la capitale, » le premier! diantre! il fait bon être mort! « a disparu depuis quinze jours sans que les recherches les plus actives aient pu faire retrouver son cadavre. » Brrrr! Cadavre! heureusement.... « Il venait de terminer la décoration du château de Craqueloup, qui est une des sept merveilles de notre belle province. Il quitta le château le mardi, 11, à 3 heures après midi; depuis cette époque, on n'a découvert qu'une vareuse et un béret bleus, tâchés de son sang. » Des goûts et des couleurs.... « Par une fatale coïncidence, l'un des malfaiteurs les plus dangereux, le nommé Corbillon, venait de s'évader de la maison d'arrêt de Rouen. On craint que ce misérable, poussé par une basse cupidité, » il aurait été volé comme dans un bois.... « n'ait ajouté un nouveau crime à la liste, déjà trop longue de ses forfaits. La justice informe. » Connu! « En attendant, les amis du jeune et déjà grand artiste ont recueilli les chefs-d'œuvre épars dans son atelier et jusqu'aux moindres ébauches de son pinceau suave et correct! » hum! hum! « Cette précieuse collection se vendra incessamment dans une des salles de l'hôtel Bullion. Tous les amateurs de la France et de l'étranger s'apprêtent à couvrir

d'or les derniers chefs-d'œuvre de l'infortuné Alfred Ducamp. » Bravo ! en avant la musique ! et vive Corbillon !

ANGÉLIQUE.

Vive Corbillon ! Vous le connaissez ?

ALFRED.

Moi ! pas du tout. Je ne connais que l'autre, la victime ! (*Chantant.*) Tra déri, déra, trala !

ANGÉLIQUE.

Comment, monsieur, l'infortuné Ducamp était un de vos amis ?

ALFRED.

Mon meilleur ! Tradéri déra !

ANGÉLIQUE.

Et vous avez le cœur de chanter lorsqu'il est mort ?

ALFRED.

Mais, naïve Angélique, la mort pour un artiste comme nous, c'est l'aurore de la fortune et de la gloire ! Le pauvre garçon dont vous parlez n'était pas sans talent, et depuis dix ans qu'il expose des tableaux assez coquets, il n'avait économisé que des dettes ! Mon Dieu, oui ! vingt-deux mille francs de dettes ! sans compter le terme courant ! Il meurt ! La Providence envoie sur son chemin un Corbillon bienfaisant ! Le voilà célèbre ! le

voilà riche! les journalistes lui feront des articles! Le commissaire-priseur lui fera une fortune!

ANGÉLIQUE.

Mais puisqu'il est mort?

ALFRED.

Sachez, innocente Angélique, qu'un grand artiste ne meurt jamais!

ANGÉLIQUE.

Avec tout ça, Madame l'a pleuré comme une Madeleine.

ALFRED.

Madame l'a pleuré! Elle le connaissait?

ANGÉLIQUE.

Elle a deux tableaux de lui dans sa chambre.

ALFRED.

Est-il vrai? Du papier! (*Arrachant une feuille de son carnet.*) J'en ai! Une plume? un crayon? j'en ai!

ANGÉLIQUE.

Il a perdu la tête!

ALFRED.

Angélique, je vous adjure de laisser un libre cours à mon improvisation (*Écrivant.*)

« Madame,

« Je suis un grand criminel, puisque j'ai fait

pleurer vos beaux yeux. J'ai tué Alfred Ducamp, mais je suis prêt à le ressusciter, s'il est vrai que vous vous intéressiez à lui. Je vous aime. Vous êtes la beauté fatale qui enchaîne à tout jamais le cœur de l'artiste. Accordez-moi une heure d'audience, et si je trouve grâce auprès de mon juge.... »

ANGÉLIQUE.

Aurez-vous bientôt fini?

ALFRED.

Tout de suite, nous glisserons ce billet sous sa serviette. (*Il enlève la tasse, pour glisser le billet.*) Et.... (*avec explosion.*) Deux couverts! est-il vrai, je déjeunerais avec elle?

ANGÉLIQUE.

Oh! que non pas! c'est le couvert de M. Le coincheux.

ALFRED.

Qu'appelles-tu un coincheux?

ANGÉLIQUE.

M. Lecoincheux? Mais c'est M. le procureur du roi.

ALFRED.

Ah! et il déjeune avec Mme Pérard?

ANGÉLIQUE.

Dame, oui, en attendant!

ALFRED.

En attendant quoi?

ANGÉLIQUE.

En attendant qu'il l'épouse. C'est convenu depuis plus de six mois.

ALFRED.

Ah! (*Il laisse tomber la tasse.*)

ANGÉLIQUE.

Mon Dieu ! Qu'est-ce que vous avez fait ?

ALFRED.

Bah! pour une tasse décollée ! Maintenant!... (*Il déchire sa lettre en deux morceaux, en jette un à terre, et met l'autre dans sa poche après l'avoir froissé.*

ANGÉLIQUE.

Qu'est-ce qui vous prend encore?

ALFRED.

Oh! rien!

ANGÉLIQUE.

C'est M. Lecoincheux qui vous chagrine?

ALFRED.

Moi? non. Adieu, Angélique.

ANGÉLIQUE.

Si vous voulez le connaître, le voilà qui vient par ici.

ALFRED.

En effet, avec un gendarme.

ANGÉLIQUE.

Non, monsieur, avec un brigadier.

ALFRED.

Oui, c'est un joli magistrat, l'air digne et la cravate blanche. Ah ! j'en mourrai !

ANGÉLIQUE.

De quoi?

ALFRED, *ouvrant la porte du fond.*

De plaisir, apparemment !

ANGÉLIQUE, *l'arrêtant.*

Pas par là, vous le rencontreriez !

ALFRED.

Je m'en moque?

ANGÉLIQUE.

Eh bien, et moi !

ALFRED.

Je n'ai peur de personne.

ANGÉLIQUE.

Mais on me donnera mon compte, mon bon monsieur Philippe Roquet.

ALFRED.

Tiens! c'est juste! il y avait longtemps que nous n'en avions parlé, du Roquet !

ANGÉLIQUE.

Par ici ; l'escalier dérobé !

ALFRED.

Angélique! une commission pour ta maîtresse! la dernière!

ANGÉLIQUE, *attendrie.*

Donnez, monsieur Philippe Roquet!

ALFRED.

Tiens! (*Il l'embrasse vivement et sort.*)

ANGÉLIQUE.

Eh bien! malhonnête! (*Revenant sur le devant de la scène.*) Ce pauvre jeune homme, c'est tout cœur!

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, JEAN, LECOINCHEUX,
LE BRIGADIER.

JEAN, *introduisant Lecoincheux et le brigadier.*

Madame a dit comme ça que monsieur tâche de ne pas s'ennuyer en l'attendant.

LECOINCHEUX.

C'est bien! (*Au brigadier.*) Vous êtes sûr que vos renseignements sont exacts?

LE BRIGADIER.

Oui, monsieur le procureur du roi.

LECOINCHEUX.

On a vu Corbillon rôder autour du château?

LE BRIGADIER.

Oui, monsieur le procureur du roi.

LECOINCHEUX.

Vous avez le signalement?

LE BRIGADIER.

Oui, monsieur le procureur du roi; nous en avons deux!

LECOINCHEUX.

Comment! Deux?

LE BRIGADIER.

Signalement n° 1. Taille un mètre quatre-vingt-cinq centimètres, âge quarante-neuf ans, cheveux blonds, front bas, bouche grande, nez long, menton saillant. Signalement n° 2. Taille moyenne, âge trente ans, cheveux châtains, front ordinaire, bouche ordinaire, nez ordinaire, menton ordinaire, aucun signe particulier.

LECOINCHEUX.

C'est bien! Il sera facile à reconnaître. Vos hommes sont échelonnés dans le parc?

LE BRIGADIER.

Oui, monsieur le procureur du roi.

LECOINCHEUX.

Ordonnez qu'à la moindre alerte on tire un coup de fusil à poudre.

LE BRIGADIER.

Oui, monsieur le procureur du roi.

LECOINCHEUX.

Si l'on dit vrai, il a peut-être des intelligences dans la place : vous surveillerez les domestiques.

LE BRIGADIER.

Oui, monsieur le procureur du roi.

LECOINCHEUX.

Chut! (*Il tend l'oreille vers la conversation de Jean et d'Angélique.*)

JEAN.

Je vous dis, moi, que ça n'est pas clair !

ANGÉLIQUE.

Taisez-vous donc ! puisque je vous expliquerai tout !

JEAN.

Mais enfin, qu'est-ce qu'il y a ?

LECOINCHEUX, *s'approchant.*

Oui, qu'y a-t-il, Angélique ?

ANGÉLIQUE.

Rien du tout, monsieur le procureur du roi, c'était Jean qui.... dites donc qu'il n'y a rien, m'sieu Jean !

JEAN.

Je dis.... je dis.... c'est possible qu'y n'y a rien, et c'est possible que si.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! là! M. Jean me faisait une scène de jalousie pour....

LECOINCHEUX.

Qui?

JEAN.

Voilà le hic!

ANGÉLIQUE.

Faut-il le dire?

JEAN.

Oui.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! parce que j'avais dit que M. le brigadier était bel homme. Osez dire le contraire, monsieur Jean.

JEAN.

Je.... je.... conviens de la chose. (*Bas à Angélique.*) Mais je nous expliquerons plus tard!

LECOINCHEUX, *au brigadier.*

Cela vous paraît-il naturel?

LE BRIGADIER, *se tordant la moustache.*

Approximativement, monsieur le procureur du roi.

LECOINCHEUX *va s'asseoir sur le canapé, y saisit quelque chose et se relève vivement.*

Angélique !

ANGÉLIQUE.

Monsieur?

LECOINCHEUX.

Ce pavillon n'a pas été habité depuis la mort de M. Pérard?

ANGÉLIQUE.

Non, monsieur.

LECOINCHEUX.

Vous y êtes entrée toute seule ce matin!

ANGÉLIQUE.

Oui, monsieur.

LECOINCHEUX.

En ce cas veuillez me dire à qui appartient ce cheveu?

JEAN, *scandalisé.*

Il y a un cheveu!

LECOINCHEUX, *l'écartant de la main.*

Laissez parler l'accusée.... je veux dire Angélique!

ANGÉLIQUE.

Dame! monsieur, je ne sais pas, moi. C'est peut-être encore un cheveu de défunt Monsieur.

LECOINCHEUX.

Vous savez, comme nous, que le regretté M. Pérard était chauve.

JEAN.

Mais alors....

ANGÉLIQUE.

C'est qu'aussi monsieur me demande des choses. Je ne sais pas où j'ai la tête. Maintenant je le reconnais, monsieur, il est à moi. Si monsieur veut bien me le rendre....

LECOINCHEUX.

Les vôtres sont plus longs et plus soyeux, Angélique. Ceci est un cheveu d'homme.... (*gravement*) pour ne pas dire de malfaiteur.

JEAN.

Pardi! on le voit bien, que c'est un cheveu mâle!

ANGÉLIQUE.

Vous le savez du reste, m'sieu Jean, puisqu'il est à vous. (*Elle le pince.*)

JEAN.

Aïe!

LECOINCHEUX.

Qu'y a-t-il?

JEAN.

Rien, m'sieu, une crampe.

LECOINCHEUX, *à Angélique, montrant du doigt la chevelure de Jean.*

Ceci est noir, cela est blond !

ANGÉLIQUE.

Justement ! C'est un cheveu blond que je lui ai arraché parce qu'il était blanc.

JEAN.

Mais.... mais.... (*Angélique lui fait des signes.*) C'est que c'est pourtant vrai ! tout de même. Mes pauvres cheveux, je ne sais pas ce qui leur arrive, mais elle me donne tant de tintouin que je blanchis. (*Bas à Angélique.*) Menteuse !

LECOINCHEUX, *sévèrement.*

Ne mentez pas à la justice. (*Au brigadier.*) Ajoutez cette pièce au dossier. (*Il lui donne le cheveu. — A Jean.*) Allons, mon garçon, je vous crois.

JEAN, *rassuré.*

Oh ! m'sieu, c'est que c'est la vérité, dà, nous sommes à nous arracher les cheveux toute la journée, et dame ! ça tombe un peu partout.

ANGÉLIQUE, *bas à Jean.*

Bien ! (*Haut avec aplomb.*) Du reste, monsieur, on peut dire, sauf votre respect, que les cheveux, c'est comme l'argent, ça ne porte pas le nom de son maître.

LECOINCHEUX.

En effet. Vous me donnez une idée ! Angélique !

ANGÉLIQUE.

Monsieur ?

LECOINCHEUX, *tirant un billet de banque.*

Savez-vous ce que vaut ce chiffon de papier?

ANGÉLIQUE.

Certainement, monsieur, j'en ai vu souvent à Madame. C'est un billet de cent francs.

LECOINCHEUX.

J'ai besoin de changer. Pourriez-vous ?... mais non.... Brigadier ?

LE BRIGADIER.

Oui, monsieur le procureur du roi.

LECOINCHEUX.

Allez me chercher de la monnaie. Vous donnerez dix francs pour le change.

ANGÉLIQUE.

Dix francs !

LECOINCHEUX, *au brigadier, négligemment.*

Oui, allez !

ANGÉLIQUE.

Mais, à ce prix-là, monsieur, il n'y a pas besoin de courir si loin ! *Tirant de l'argent de sa poche.)* vingt, quarante, soixante, quatre-vingts, et deux pièces de cent sous ; le compte y est.

LECOINCHEUX, *prenant les quatre-vingt-dix francs.*

Je vois avec plaisir que vous faites des économies, Angélique!

ANGÉLIQUE, *modestement.*

Dame? monsieur, l'épargne est la richesse du petit monde.

LECOINCHEUX.

Madame vous paye en or?

ANGÉLIQUE.

Non, monsieur, non! cet or-là ne vient pas de.... n'est pas à.... C'est les économies de Jean, monsieur! Monsieur sait que nous devons nous marier ensemble, et c'est moi qui tiens la caisse.

JEAN.

Peut-on dire? (*Angélique le pince.*) Mon Dieu! oui, monsieur le procureur du roi, j'avais économisé ça en allant au cabar.... non! en n'allant pas au cabaret, c'est pourquoi Mlle Angélique me l'a repris. (*A part.*) Menteuse, va! (*Haut.*) Mlle Angélique me l'a repris.

ANGÉLIQUE, *bas à Jean.*

Pour le porter chez le notaire.

JEAN.

Oui, m'sieu, c'est bien ça, pour l'enterrer dans la terre.

LECOINCHEUX.

Très-bien ! Brigadier ! (*Angélique et Jean se sauvent à droite et à gauche*. Vous ne vous éloignerez pas du château. Corbillon a passé par ici, il y est peut-être encore. Les dépositions de ces domestiques me donnent à penser : vous surveillerez tout le monde.

LE BRIGADIER.

Oui, monsieur le procureur du roi.

LECOINCHEUX.

J'ai recueilli des indices graves.... très-graves.

LE BRIGADIER, *distrait par l'entrée de Mme Pérard.*

Oui, madame la procureur du roi. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, JEAN, LECOINCHEUX, MADAME PÉRARD.

MADAME PÉRARD.

Bonjour, mon ami. Comment trouvez-vous ma belle robe ?

LECOINCHEUX, *avec grâce.*

Très-grave, belle dame, tout ce qu'il y de plus grave !

MADAME PÉRARD.

Parlez pour vous ! (*Elle rit.*) C'est votre robe qui est grave, et non la mienne.

LECOINCHEUX.

Pardon, belle dame. Qu'est-ce que je disais ?

MADAME PÉRARD.

Ah ! je ne sais plus ! consultez le procès-verbal.

LECOINCHEUX.

On a dressé procès-verbal !

MADAME PÉRARD.

Vous êtes le dieu de l'ahurissement ; savez-vous qui vous me rappelez ? Mon premier mari.

LECOINCHEUX, *scandalisé.*

Oh !

MADAME PÉRARD.

J'ai bien le droit d'en rire un peu ; je l'ai pleuré dix-huit mois. Asseyons-nous.

LECOINCHEUX, *s'asseyant.*

Belle dame !

MADAME PÉRARD.

Ce pauvre M. Pérard n'avait qu'un défaut.... comme vous. Il était chasseur de canards sauvages comme vous êtes procureur du roi.

LECOINCHEUX, *avec dignité.*

Madame !

MADAME PÉRARD.

Notez que je ne prétends pas comparer la chasse à l'homme que vous poursuivez si glorieusement, et le modeste exercice qui préoccupait ce pauvre M. Pérard ; mais si la cause différait un peu, les effets étaient exactement les mêmes. M. Pérard m'adorait....

LECOINCHEUX.

Je crois que de mon côté....

MADAME PÉRARD.

Pardon ! il n'y a pas d'épingles sur votre fauteuil ?

LECOINCHEUX.

Non, madame, ou s'il y en a, je ne m'en suis point aperçu.

MADAME PÉRARD.

Alors pourquoi sautez-vous en l'air à chaque mot ?

LECOINCHEUX.

C'est qu'en effet, je vous l'avouerai, le soin des intérêts sociaux qui reposent sur moi....

MADAME PÉRARD.

Laissez-les reposer. M. Pérard, vous disais-je,

m'aimait de tout son cœur, mais s'il avait été là, à mes genoux, et qu'une bande de canards eût traversé le paysage de ce côté, il aurait.... (*Lecoincheux se lève à demi.*) Tenez ! comme vous !

LECOINCHEUX, *se levant.*

Mon Dieu ! madame, c'est que.... mes sentiments d'un côté, mes devoirs de l'autre.... Heureusement vous êtes l'indulgence même, et votre tribunal appréciera.... je veux dire votre cœur.

MADAME PÉRARD.

Je vous assure, mon ami, que vous n'avez pas l'air d'un homme qui se marie dans quinze jours.

LECOINCHEUX, *tendrement.*

Chère Adélaïde ! ne me jugez pas sur mes indices trompeurs qui ont souvent égaré tant de fois la prudence humaine dans des conjectures sans fondement. Je vous aime..., comme la justice.... Vous êtes une femme accomplie.... mais le devoir aussi veut être accompli. Considérez, messieurs.... non ! Belle dame, voulais-je dire, devant l'éclat de vos grands yeux, on oublie les devoirs les plus impérieux et les plus terribles.... Ce devoir qui nous commande de courir sur un coupable, de l'appréhender au

corps, de lui arracher l'aveu de son crime et de le livrer pieds et poings liés à la vindicte publique....

MADAME PÉRARD.

A qui en avez-vous?

LECOINCHEUX, *tendrement.*

A vous seule! à vous qui me faites oublier que je suis magistrat, parce que vous me rappelez trop agréablement que je suis homme! Croyez-le bien, chère Adélaïde, le plus beau jour de ma vie ne sera pas celui où le jury de Rouen, subjugué par l'éloquence de mon réquisitoire, m'accordera sans aucune preuve matérielle la tête d'un accusé défendu par deux gloires du barreau de Paris! Non! ce sera le jour où je pourrai, triomphant et superbe, dans l'église métropolitaine de notre Normandie, vous conduire en robe blanche au pied de l'échaf.... de l'autel....

MADAME PÉRARD.

C'est bien! c'est bien. (*Voyant qu'il promène ses regards autour du salon.*) Vous cherchez quelque chose?

LECOINCHEUX.

Non. C'est la vue de ce pavillon si plein de souvenirs.

MADAME PÉRARD.

Vous rappelez-vous la première fois que nous vous y avons reçu?

LECOINCHEUX.

Comment pourrais-je l'oublier?... une empreinte ineffaçable! Et puis je venais d'être nommé substitut. J'étudiais ma première affaire, et les belles affaires sont rares de notre temps. (*Ouvrant la porte de droite.*) Votre boudoir! Lieu charmant, plein de votre image; fenêtres donnant sur la rivière; vingt pieds d'élévation; fond de cailloux! (*Il va à la porte de gauche.*) Ici la porte du petit escalier, la porte des amours. (*Il l'ouvre.*) Je la croyais fermée. Est-ce qu'elle n'est pas fermée à l'ordinaire?

MADAME PÉRARD.

Je ne sais. Angélique en a la clef.

LECOINCHEUX.

Ah! c'est Angélique? (*Bas à Mme Pérard.*) Êtes-vous sûre d'Angélique?

MADAME PÉRARD.

Mais oui; c'est une fille dévouée.

LECOINCHEUX.

Nous verrons bien! (*A Angélique.*) Voyons cette clef, Angélique? (*Il essaye la clef.*) Elle n'est pas rouillée. (*Il ferme la porte et met la clef dans sa po-*

che. Se dirigeant vers la porte du fond.) Et quelle vue, de cette fenêtre! Voilà malheureusement un noyer qui en masque la moitié. Savez-vous, madame, que, par cette branche, on descendrait au jardin?

MADAME PÉRARD.

Oui, mais on se casserait le cou.

LECOINCHEUX.

Madame les malfaiteurs de cette espèce ne se cassent jamais le cou. C'est pour cela qu'on le leur coupe.

MADAME PÉRARD.

A qui.... Aux amoureux!

LECOINCHEUX, *étonné.*

Quels amoureux?

MADAME PÉRARD

Ah! pardon, je vous parle chinois.

ANGÉLIQUE.

Madame est servie.

MADAME PÉRARD, *à Lecoincheux qui sonde les murs avec sa canne.*

Allons, monsieur le distrait, mettez-vous à table.

LECOINCHEUX, *avec bonhomie.*

Ma foi, madame, vous avez raison! un homme à jeun ne vaut pas grand'chose, et je ne fais

rien qui vaille depuis ce matin. (*Il s'assied.*) Vous êtes éclatante comme la vérité.

MADAME PÉRARD.

Et plus couverte, grâce à Dieu !

LECOINCHEUX.

Très-joli ! très-joli ! J'ai connu un conseiller à la cour qui était aussi un homme bien spirituel.... mais peut-être un peu décolleté dans son langage.... Je découperai les perdreaux s'il vous plaît. (*A Angélique, qui lui passe le plat.*) Votre main tremble, mademoiselle.

MADAME PÉRARD, *à demi-voix.*

Angélique?

ANGÉLIQUE, *s'approchant d'elle.*

Madame?

MADAME PÉRARD.

Ils ne sont pas trop avancés ?

ANGÉLIQUE.

Non, madame, ils sont de dimanche, c'est le garde qui les a tués.

LECOINCHEUX, *se levant à demi.*

Qui ? qui ? qui?

MADAME PÉRARD.

A qui en avez-vous? Le garde, mon garde, le garde de mes bois.

LECOINCHEUX.

Ils ont tué votre garde?

MADAME PÉRARD.

Non, c'est mon garde qui les a mis à mort, et c'est vous qui oubliez de les découper.

LECOINCHEUX.

Pardon.... je....

MADAME PÉRARD.

Prenez-vous du thé?

LECOINCHEUX.

Volontiers.... il y a de la crème?

MADAME PÉRARD.

Il y en a. (*A Angélique.*) Donnez une tasse.

ANGÉLIQUE *prend étourdiment la tasse cassée.*

Aïe!

LECOINCHEUX.

Qu'y a-t-il?

MADAME PÉRARD.

Rien.... une tasse cassée. C'est vous, Angélique?...

ANGÉLIQUE, *troublée.*

Non, madame; c'est cassé du temps de feu Monsieur.

LECOINCHEUX, *se levant.*

Voyons! voyons!

ANGÉLIQUE, *à part.*

Vieux tatillon, va!

LECOINCHEUX, *apportant la tasse à Mme Pérard.*

Belle dame, vous riez quelquefois quand je proclame l'infaillibilité de la justice. La justice va vous prouver que cette tasse a été cassée ce matin. D'abord les cassures sont toutes fraîches?

ANGÉLIQUE.

Oh! toutes fraîches!

JEAN, *s'approchant.*

Ça, oui!

LECOINCHEUX.

Vous remarquerez en outre que la soucoupe est parfaitement essuyée; on s'y mirerait. Les autres sont couvertes d'une imperceptible couche de poussière!

ANGÉLIQUE.

Mais, m'sieu!

LECOINCHEUX.

Avocat! (*A Mme Pérard.*) D'où je conclus qu'on a ce matin même cassé cette tasse en l'essuyant.

JEAN.

Répondez à ça! répondez à ça!

ANGÉLIQUE.

Eh bien! oui, madame, c'est moi qui ai fait ce malheur-là; j'en demande bien pardon à Madame.

LECOINCHEUX.

Vous vous accusez! donc ce n'est pas vous! (*Il court au dressoir.*) J'en étais sûr! votre main, s'il vous plaît?

ANGÉLIQUE.

Ma main! pourquoi faire?

LECOINCHEUX.

La personne qui a reposé cette tasse sur le dressoir a laissé ici l'empreinte de sa main gauche, et cette main.... est celle d'un homme!

JEAN, *courant à Angélique.*

Sapristi!

ANGÉLIQUE, *à Jean.*

Eh bien! avouez donc que c'est vous qui avez remis la tasse en place. Vous savez que c'est la vérité, m'sieu Jean.

JEAN.

Moi!

ANGÉLIQUE, *le pinçant.*

Oui, vous!

LECOINCHEUX.

Jean, est-ce vrai?

JEAN.

Oui, monsieur le procureur du roi.

LECOINCHEUX.

Votre main!

ANGÉLIQUE, *essuyant vivement le dressoir.*

Votre main, qu'on vous dit!

LECOINCHEUX.

C'est inutile. (*Il va se rasseoir.*)

MADAME PÉRARD.

Avouez, mon ami, que voilà bien du bruit pour une tasse.

LECOINCHEUX.

Belle dame! où vous ne voyez qu'une tasse, le magistrat voit une piste.

MADAME PÉRARD, *piquée.*

Il me semble qu'à votre place, monsieur, j'aurais autre chose à faire en ce moment qu'à suivre des pistes.

LECOINCHEUX, *suivant son idée.*

Il n'y a point de crime qui puisse rester caché. Tout se découvre à la longue Les coupables ont beau épuiser toutes les combinaisons de la prudence humaine; ils se trahissent toujours par quelque endroit. Vous savez l'histoire de ce braconnier qui avait assassiné un garde, au milieu d'une forêt, dans le silence de la nuit. Il se croyait bien en sûreté contre les recherches de la justice, mais la justice retrouva la bourre du fusil. C'était la page d'un livre, à demi consu-

mée; on courut chez lui, on trouva le livre, la page manquait. Il a suffi pour envoyer un homme à l'échafaud d'un simple morceau de papier. (*Apercevant la feuille déchirée par Alfred.*) Comme celui-ci. (*Il le ramasse, le déploie et le lit avec agitation.*) L'aveu! l'aveu écrit de la main du coupable! Providence! on ne dira plus que tu es un vain nom! Et je serai avocat général! (*Il s'avance vers la rampe et lit à demi-voix.*) « Je suis un grand criminel. » Cela ne peut être que l'écriture de Corbillon! « J'ai tué Alfred Ducamp, mais.... » Il n'y a pas de mais! tu l'as tué, tu seras tué; œil pour œil, dent pour dent! « Beauté fatale qui enchaîne à tout jamais le cœur.... » C'est bien cela! Il y a une femme là-dessous! Creusez au fond d'un crime, vous êtes sûr de trouver la femme! « Audience? » Qu'est-ce qu'il veut dire? N'importe! Il y viendra, à l'audience!... « Et si je trouve grâce auprès de mon.... » Je voudrais bien voir qu'il trouvât grâce!... (*A Angélique.*) L'autre moitié! Il me faut l'autre moitié!

ANGÉLIQUE.

Quelle moitié, monsieur?

LECOINCHEUX.

La signature.

MADAME PÉRARD.

A qui en avez-vous?

LECOINCHEUX.

A tout le monde, madame.

MADAME PÉRARD.

A moi aussi?

LECOINCHEUX.

Non, madame. Et pourtant, jurez-moi que vous n'avez pas le papier.

MADAME PÉRARD.

Quel papier?

LECOINCHEUX.

L'aveu du coupable!

MADAME PÉRARD.

Quel coupable?

LECOINCHEUX.

Vous le savez mieux que moi, puisqu'il est caché ici.

MADAME PÉRARD.

Moi! j'ai un homme caché ici!

LECOINCHEUX.

Si ce n'est vous, c'est Angélique.

ANGÉLIQUE.

Moi! m'sieu! peut-on dire!

LECOINCHEUX.

Si ce n'est vous, c'est Jean.

JEAN.

Envoyez-le-moi seulement, monsieur Lecoincheux, et je me charge de le cacher dans la rivière

LECOINCHEUX, *s'apprêtant à sortir.*

Pardon, madame, j'ai des mesures à prendre. Il faut que, malgré la résistance de toute votre maison, force demeure à la loi.

MADAME PÉRARD.

Où courez-vous? (*Elle sort avec lui.*)

SCÈNE VII.

JEAN, ANGÉLIQUE.

JEAN.

Maintenant, dis-moi où il est, que je lui casse les os.

ANGÉLIQUE.

Qu'est-ce qu'il t'a fait?

JEAN.

Il m'a fait, qu'il t'a fait des choses qui ne se font pas en société.

ANGÉLIQUE.

Mais, grand nigaud! c'est l'amoureux de Madame!

JEAN.

Ta parole!

ANGÉLIQUE.

Si tu ne me crois pas, entre là (*elle montre la porte à droite*), et ouvre les oreilles.

JEAN, *avec défiance.*

Tu ne m'enfermeras pas à clef?

ANGÉLIQUE.

Non, mais entre vite : voici Madame.

SCÈNE VIII.

MADAME PÉRARD, ANGÉLIQUE.

MADAME PÉRARD.

A-t-on jamais vu un pareil emportement? Il est fou.

ANGÉLIQUE.

Non, madame, mais il est jaloux, et c'est tout comme.

MADAME PÉRARD.

M. Lecoincheux? Il ne me fera jamais tant

d'honneur. D'ailleurs, je vous demande un peu, mademoiselle, de qui il pourrait être jaloux?

ANGÉLIQUE.

Pardienne! De.... Madame sait bien.

MADAME PÉRARD.

Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

ANGÉLIQUE.

Faut croire que Madame porte à la tête, car l'autre est presque aussi fêlé.

MADAME PÉRARD.

Quel autre?

ANGÉLIQUE.

Eh bien! M. Philippe Roquet!... Celui qui tourne autour de la maison depuis quinze jours, en poussant des soupirs à faire tourner les moulins.

MADAME PÉRARD.

Ah! oui, ce jeune homme!

ANGÉLIQUE.

Un bien joli jeune homme, madame.

MADAME PÉRARD.

Que nous importe?

ANGÉLIQUE.

Pardon, madame, mais puisque les affaires s'embrouillent, il faut que Madame sache tout.

MADAME PÉRARD, *sèchement.*

Il y a donc des choses que je ne sais pas?

ANGÉLIQUE.

Madame est si bonne qu'elle m'excusera. Mais il était si malheureux, il avait si bonne envie d'admirer Madame.... de loin! Et comme en ce temps-là le pavillon ne servait à personne, j'ai pris sur moi de le loger ici.

MADAME PÉRARD.

Vous auriez pu demander la permission.

ANGÉLIQUE.

Madame aurait été obligée de me la refuser, tandis que, venant de moi, la chose ne compromettait personne. Madame ne l'a jamais aperçu?

MADAME PÉRARD.

Au moins vous auriez dû lui dire de se mieux cacher. Il passait la journée à la fenêtre et l'on ne pouvait faire un pas dans la grande allée sans apercevoir sa figure entre les rideaux.

ANGÉLIQUE.

Ça, c'est de l'indiscrétion. Mais pouvait-on prévoir que Madame se promènerait tous les jours dans cette vilaine allée où elle ne va jamais?

MADAME PÉRARD.

Angélique!

ANGÉLIQUE.

Madame m'excusera! mais ces malheurs-là n'arrivent qu'à moi. C'est comme un fait exprès.

MADAME PÉRARD.

Taisez-vous, votre légèreté peut avoir des conséquences fatales. Il ne faudrait rien de plus pour faire manquer un mariage, ennuyeux sans doute, mais convenable à tous les points de vue, honorable même; et décidé depuis longtemps.

ANGÉLIQUE.

Ah ben ! madame, si ce mari-là vous manquait, il ne faudrait pas aller bien loin pour en trouver un plus jeune.

MADAME PÉRARD.

Êtes-vous folle? un jeune homme qui ne me connaît pas, ou plutôt qui me connaît fort mal, s'il juge les maîtres d'après leurs gens.

ANGÉLIQUE.

Toujours est-il qu'il a pensé mourir de chagrin quand je lui ai dit que M. Lecoincheux venait pour vous épouser.

MADAME PÉRARD.

Ah !

ANGÉLIQUE.

Et qu'il a déchiré la lettre qu'il vous avait écrite.

MADAME PÉRARD.

Il avait osé m'écrire?

ANGÉLIQUE.

Mais puisqu'il a déchiré la lettre, n'y a pas d'offense!

MADAME PÉRARD.

C'est vrai!

ANGÉLIQUE.

Oh! pour un rien, il se serait jeté dans la Sorgue.

MADAME PÉRARD.

Pauvre garçon! mais qu'est-il devenu? Où est-il?

ANGÉLIQUE.

A la grâce de Dieu! Il ferait quelque coup de désespoir, je n'en serais pas étonnée!

MADAME PÉRARD.

C'est impossible, vous n'y songez pas. Les hommes ne sont pas aussi déchaînés que vous le dites.

ANGÉLIQUE.

On voit bien que Madame ne l'a pas entendu. Après tout, ça vaut mieux pour la tranquillité de Madame. Le jeune homme est charmant; il parle bien, il doit avoir été à Paris; entre nous, je crois que c'est un artiste.

MADAME PÉRARD.

Ah!

ANGÉLIQUE.

Pour le sûr, il disait des mots qui ne sont pas d'ici !

MADAME PÉRARD.

Laissez-moi ! vous me rompez la tête. (*Angélique sort.*)

SCÈNE IX.

MADAME PÉRARD, JEAN *caché*, ALFRED.

MADAME PÉRARD, *mélancoliquement.*

Le monde est un étrange pays. On suit machinalement une route battue, une ornière tracée. On rencontre à droite ou à gauche quelques sentiers couverts où l'ombre et la fraîcheur vous appellent. Mais non : l'usage, les convenances, la régularité de l'ordre établi, tout nous défend d'entrer dans ces chemins de traverse. Et cependant le bonheur est peut-être au bout.

JEAN, *entr'ouvrant la porte.*

Qu'est-ce qu'elle fait donc là toute seule ? Ah ! elle se gratte les yeux avec son mouchoir.

ALFRED, *en dehors.*

Qu'on nous ferme la porte au nez,
Nous entrerons par la fenêtre !

MADAME PÉRARD.

Qu'est-ce encore? (*Elle se lève et marche lentement vers la fenêtre.*)

JEAN, *sortant de sa cachette.*

Où diable est-il perché cet oiseau-là? Bon! dans le noyer! Décidément, c'est pour Madame et j'en ai assez vu. (*Il veut traverser la scène, mais Mme Pérard se retourne, et il rentre dans sa cachette.*)

MADAME PÉRARD.

Non! non! je vous le défends! vous allez vous tuer.

ALFRED, *en dehors.*

Donnez-moi la main, alors?

MADAME PÉRARD.

Y songez-vous, monsieur?

ALFRED.

Je ne songe même qu'à cela! En avant, à la grâce de Dieu! (*Il entre par la fenêtre. Coup de feu au dehors.*)

MADAME PÉRARD, *tombant sur une chaise.*

Ah!

ALFRED, *courant à elle.*

Pardon, madame ; je vous ai fait peur?

MADAME PÉRARD.

Vous n'êtes pas blessé ? quelle folie !

ALFRED.

C'était le seul chemin qui ne fût pas gardé. Il y a des gendarmes dans toutes les plates-bandes

MADAME PÉRARD.

Et vous n'avez pas eu peur ?

ALFRED.

Au contraire ! hier, quand j'étais ici tout seul à vous admirer, quand vous vous promeniez là-bas toute seule, quand il n'y avait personne entre nous pour m'empêcher de vous dire : « Je vous aime ! » une absurde timidité m'enchaînait dans mon coin. Maintenant que le monde entier s'efforce de nous séparer, ce déploiement de force armée, ces obstacles, ces ennemis, ces tricornes m'ont donné du courage, et me voici, madame, à vos genoux.

MADAME PÉRARD.

Y songez-vous, monsieur? Mais je vous en prie ! vous me perdez ! on peut venir !

ALFRED.

Qu'ils viennent tous ! que l'univers entier soit témoin de notre amour !

MADAME PÉRARD.

En vérité, monsieur, je vous admire ! vous ne me connaissez pas, je ne vous connais point, vous tombez ici comme un aérolithe, et dès le premier mot vous parlez de notre amour comme si nous avions gardé ensemble les moutons de Florian !

ALFRED.

Je ne vous connais pas, dites-vous ? Je ne vous connais pas? Eh bien ! je vais vous dire ce que vous êtes. Vous êtes l'idéal ! c'est-à-dire l'assemblage miraculeux de toutes les perfections que la nature a disséminées dans les êtres, et que l'art s'efforce de réunir. Vous êtes la majesté jointe à la grâce, la beauté plastique animée de tous les petillements de l'esprit. Vous êtes l'invraisemblable dans la perfection, l'oiseau qui fleurit, la fleur qui chante.

MADAME PÉRARD.

Voilà mon état civil bien établi, comme dirait l'autre. Et vous, monsieur, me ferez-vous l'honneur de me dire qui vous êtes?

ALFRED.

Moi, madame? Oh ! pas grand'chose ! Je suis l'imprévu ! C'est moi qu'on attend, lorsqu'on n'attend personne. C'est moi qui entre dans la mai-

son lorsqu'on oublie de fermer la porte ou la fenêtre. On ne me connaît pas, et pourtant on me reconnaît, comme si l'on m'avait déjà rencontré au coin d'un bois, ou d'un rêve. Du reste, trente ans, peu d'argent, énormément d'avenir, médiocrement d'esprit, et du cœur à tout casser! (*Montrant la tasse qui est sur la table.*) Tenez! voilà mon ouvrage de ce matin!

MADAME PÉRARD.

J'espère, monsieur, que vous vous en tiendrez là, et que vous ne ferez pas d'autre ravages. L'accueil que je vous ai fait vous prouve que je ne suis pas trop provinciale pour une femme de province, mais vous vous tromperiez de tout, si vous me preniez pour une héroïne de roman. Si je vous disais que vous me faites horreur et que je vous déteste à première vue, je mentirais assurément; mais si vous supposez qu'il a suffi d'un regard en coulisse et de quelques mots bien dits pour me tourner la tête, je serais la première à rire de votre fatuité; je ne suis pas libre, monsieur!

ALFRED, *avec épouvante.*

Mariée!

MADAME PÉRARD.

Non, mais engagée assez publiquement pour

qu'une rupture soit impossible. Personne n'ignore à dix lieues à la ronde que j'ai promis ma main à un homme de bien, assez riche, et fort considéré.

ALFRED.

M. Lecoincheux?

MADAME PÉRARD.

Vous l'avez dit : M. Lecoincheux. Ce nom-là vous fait sourire, parce que vos oreilles n'y sont pas faites, mais si vous étiez de notre province, vous l'écouteriez avec respect, parce qu'il vous rappellerait dix générations de vertus privées et publiques, d'honneur sans tache et de courage civil. Vous n'avez pas la prétention de croire que je romprai un mariage très-convenable et tout fait, pour courir les aventures avec un chevalier de l'imprévu !

ALFRED.

En effet, pauvre femme ! vous vous êtes condamnée pour la vie à patauger mélancoliquement dans le prévu.

MADAME PÉRARD.

Pourquoi me plaignez-vous, quand je ne me plains pas moi-même? Si vous êtes un galant homme, comme je le crois, et si vous tenez à justifier la sympathie de notre premier abord,

vous renoncerez à la petite vanité de troubler le bonheur que je me suis choisi.

ALFRED.

Madame....

MADAME PÉRARD.

Vous ne chercherez plus les occasions de me voir.

ALFRED.

Non, madame.

MADAME PÉRARD.

Vous quitterez ce pays ou vous n'avez aucune relation, que je sache.

ALFRED.

Je m'en irai.

MADAME PÉRARD.

C'est bien, monsieur.

ALFRED.

Non, madame, c'est bête! Vous ne me renverriez pas, si vous ne sentiez rien pour moi.

MADAME PÉRARD.

Je ne songe qu'à ma réputation compromise par votre présence, et perdue si quelqu'un vous trouvait ici. (*On frappe violemment.*) Que vous ai-je dit? Fuyez! (*Elle court à la porte du fond et pousse le verrou.*)

ALFRED.

Par ici? (*Il court à la porte de gauche.*)

MADAME PÉRARD.

Non ! c'est fermé !

ALFRED.

Par la fenêtre alors, je connais ce chemin-là.

MADAME PÉRARD.

Vous vous tuerez, malheureux !

ALFRED.

Ma vie pour vous !

MADAME PÉRARD.

Entrez là, je le veux. (*Elle indique la petite porte de droite. Alfred sort.*) Merci ! (*Elle court à la porte et met la clef dans sa poche.*)

SCÈNE X.

MADAME PÉRARD, LECOINCHEUX.

LECOINCHEUX, *dans la coulisse.*

Ouvrez ! au nom de la loi !

MADAME PÉRARD, *lui ouvrant.*

J'ouvre au nom de l'amitié, mais en vérité, monsieur, votre jalousie a des allures un peu trop solennelles.

LECOINCHEUX, *à la cantonade.*

Brigadier ! vous resterez en bas, et vous garderez la porte. Deux hommes de renfort, et ne vous éloignez sous aucun prétexte. (*A part, regardant la porte de droite.*) Il est là !

MADAME PÉRARD *s'assied et prend un journal.*

Asseyez-vous.

LECOINCHEUX.

Vous lisiez, madame?

MADAME PÉRARD.

Vous voyez.

LECOINCHEUX.

Quelque chose de bien intéressant?

MADAME PÉRARD.

Mais oui, un compte rendu de l'Académie des sciences.

LECOINCHEUX.

Il faut que la science vous préoccupe violemment. On a tiré un coup de fusil sous vos fenêtres. Je l'ai entendu d'un quart de lieue, moi qui ne lisais pas de journal, et vous ne vous êtes aperçue de rien.

MADAME PÉRARD, *négligemment.*

Est-ce que la chasse est déjà ouverte?

LECOINCHEUX.

Les battues sont permises en tout temps contre les animaux nuisibles.

MADAME PÉRARD.

En tout temps et en tout lieu?

LECOINCHEUX.

Oui, madame, et même dans votre boudoir.

MADAME PÉRARD, *émue.*

Chez moi ?

LECOINCHEUX, *en indiquant la porte de droite.*

Là !

MADAME PÉRARD.

Vous oubliez, monsieur, que vous n'êtes pas encore mon mari.

LECOINCHEUX.

Il s'agit bien de mariage! Ce n'est pas le mari, c'est le magistrat qui vous demande cette clef.

MADAME PÉRARD.

Raison de plus pour que je vous la refuse! On pourrait avoir des complaisances pour la jalousie même absurde d'un amant; mais lorsqu'on n'est coupable de rien, on serait bien sotte d'obéir aux fantaisies de la justice.

LECOINCHEUX.

Prenez garde, madame. Vous vous placez sous le coup de l'article 641 du code pénal.

MADAME PÉRARD.

Prenez garde, monsieur, vous encourez les

peines portées par l'article premier du code amoureux.

LECOINCHEUX.

En un mot, comme en deux, madame, un homme est caché là !

MADAME PÉRARD.

Vous n'en savez rien, monsieur. Et quand il m'aurait plu d'y enfermer quelqu'un, vous n'auriez pas le droit d'ouvrir la porte.

LECOINCHEUX.

Mais si, égaré par un sentiment de compassion blâmable au plus haut degré, vous aviez mis cette porte entre un malfaiteur et la vindicte publique, j'aurais le droit de la faire enfoncer!

MADAME PÉRARD.

Un malfaiteur, dites-vous ?

LECOINCHEUX.

Un malfaiteur! Oui, madame, et de la pire espèce.

MADAME PÉRARD.

Vous voulez dire de l'espèce la plus contraire à vos intérêts.

LECOINCHEUX.

L'intérêt se tait quand le devoir a parlé.

MADAME PÉRARD.

Qu'entendez-vous par devoir?

LECOINCHEUX.

La loi de ma conscience.

MADAME PÉRARD.

Vous ne m'épousez qu'en octobre, nous sommes en juillet. Donc votre conscience avance de trois mois; donc je vous conseille de l'envoyer chez l'horloger.

LECOINCHEUX.

Je ne déteste pas la plaisanterie, sans la pratiquer moi-même : mais je crois pouvoir vous assurer, madame, que les bons mots sont ici hors de propos.

MADAME PÉRARD.

Eh bien! monsieur, parlons sérieusement. Oui, un jeune homme est caché là. Que voulez-vous de lui?

LECOINCHEUX.

Sa tête!

MADAME PÉRARD, *riant.*

Rien que cela? (*Sérieusement.*) Calmez-vous, mon pauvre ami, vous n'êtes pas de sang-froid. Souvenez-vous de la position que vous occupez dans la magistrature!

LECOINCHEUX.

Eh! c'est justement ce que vous voulez me faire oublier!

MADAME PÉRARD.

Le pauvre enfant n'est pas si coupable que vous le supposez!

LECOINCHEUX, *avec indignation.*

Pauvre enfant!

MADAME PÉRARD.

Je veux dire que sa peccadille....

LECOINCHEUX.

Son crime!

MADAME PÉRARD.

Son crime, si vous voulez, est de ceux que les honnêtes gens commettent tous les jours.

LECOINCHEUX.

Ah!

MADAME PÉRARD.

Vous-même, êtes-vous sans péché, pour lui jeter la pierre?

LECOINCHEUX.

C'est trop fort! (*Il sonne.*)

MADAME PÉRARD.

Que faites-vous?

LECOINCHEUX.

Vous pensez bien, madame, que je n'enfoncerai pas cette porte moi-même.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Madame a sonné?

LECOINCHEUX.

Angélique, priez le brigadier de monter ici avec deux hommes.

ANGÉLIQUE.

Ah ! mon Dieu ! (*Elle remonte.*)

MADAME PÉRARD.

Je vous défends d'y aller, Angélique.

ANGÉLIQUE.

Ah ! mon Dieu ! (*Elle redescend.*)

LECOINCHEUX.

Au nom de la loi, allez !

ANGÉLIQUE, *remonte.*

Oui, monsieur.

MADAME PÉRARD.

Je vous chasse si vous obéissez !

ANGÉLIQUE.

Ah ! (*Elle redescend.*)

LECOINCHEUX.

Je vous fais mettre en prison, si vous n'obéissez pas! (*Angélique se sauve en courant.*)

SCÈNE XII.

LECOINCHEUX, MADAME PÉRARD, *puis* LE BRIGADIER ET DEUX GENDARMES.

MADAME PÉRARD.

Il suffit, monsieur. Voici la clef, mais je vous déclare que si vous ouvrez cette porte, tout est fini entre nous.

LECOINCHEUX.

Quand vous connaîtrez mieux le dossier de l'homme qui est caché là, vous me remercierez de vous avoir sauvée malgré vous. (*Il s'avance vers la porte.*)

MADAME PÉRARD, *le retenant.*

Je vous jure, monsieur, qu'il n'est plus à craindre.

LECOINCHEUX, *même jeu.*

Pauvre femme! savez-vous seulement dans quelle intention il était venu ici?

MADAME PÉRARD.

Oui, monsieur, je sais que ses intentions étaient répréhensibles, mais je l'ai converti.

LECOINCHEUX.

Vous convertissez les assassins ?

MADAME PÉRARD.

Qu'est-ce à dire ?

LECOINCHEUX, *avec dignité.*

Apprenez, madame, que ce misérable a vécu du meurtre et du vol depuis l'âge de dix-huit ans, et maintenant laissez passer la justice du roi !

MADAME PÉRARD.

Vous perdez la raison !

LECOINCHEUX.

J'ai ici l'aveu de son crime, écrit de sa propre main. Ah !

MADAME PÉRARD.

Et moi, je vous dis, monsieur, qu'un jeune homme si charmant est incapable d'une indélicatesse.

LECOINCHEUX.

Voilà les femmes ! (*Entrent le brigadier et les deux gendarmes.*) Gardez les issues. (*A Mme Pérard.*) Quand il aura confessé devant vous tous les crimes de sa vie, le croirez-vous sur parole ?

MADAME PÉRARD.

Non, monsieur !

LECOINCHEUX *la clef à la main, s'approchant de la porte.*

Allons !

LE BRIGADIER.

Monsieur le procureur du roi, on dit qu'il est armé !

LECOINCHEUX.

Le devoir avant tout ! (*Ouvrant.*) Au nom de la oi, je vous arrête !... (*Étonné.*) Mais c'est Jean !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, JEAN.

LE BRIGADIER.

Oui, monsieur le procureur du roi.

MADAME PÉRARD, *stupéfaite.*

Ah !

LECOINCHEUX.

Jean n'était pas seul ! (*Il s'apprête à entrer dans le boudoir.*)

JEAN.

Oh! ne vous donnez pas la peine. Il est loin, s'il nage toujours.

LECOINCHEUX.

Qui ?

JEAN.

Dame! l'autre, le Monsieur à Madame.

MADAME PÉRARD, *scandalisée.*

Jean !

JEAN.

En v'là un drôle de pistolet! et qui tient à la vie comme à une pièce de six liards! Quand il a entendu tout le ramage que vous faisiez ici, il s'est mis à faire les grands bras jusqu'au plafond. « Non ! qu'il disait, non! faut pas qu'elle soit compromise! je sauterai plutôt à la rivière! » Moi qui connais la Sorgue, j'y ai dit que l'eau était maligne comme tout, avec un courant de chien et des tourbillons d'enfer ; sans compter vingt pieds de murailles à descendre et pas d'échelle! Ah! ben ouiche! « l'honneur de Mme Pérard, qu'il dit, ça vaut bien la vie d'un homme. » Oh! il n'a fait ni une ni deux. Mais ces Parisiens, ça nage comme des poissons.

LE BRIGADIER, *qui est entré dans le boudoir.*

Aucune trace d'évasion.

JEAN.

Je crois ben ! Il a sauté tout de go, en plein milieu de la rivière. Quand je reverrai ce monsieur-là, j'y ferai mes excuses rapport aux idées que j'avais sur lui.

LECOINÇHEUX.

Quelles idées ?

JEAN.

Rien, rapport à Mlle Angélique ! Mais maintenant je sais que c'est à Madame qu'il en avait ! Et la preuve ! (*Tirant un carnet de sa poche.*) Voilà pour vous, madame : la commission est payée.

LECOINCHEUX, *interceptant le carnet.*

C'est lui qui vous a chargé ?...

JEAN.

Oui, monsieur le procureur du roi. « Si je meurs, qui dit, dit-il, tu donneras ça à Madame en lui disant : Ça vient d'un gas qui avait un sentiment pour vous. »

MADAME PÉRARD, *émue, étendant la main, pour prendre le carnet.*

Pauvre jeune homme !

LECOINCHEUX.

Pardon, madame. C'est une pièce de conviction. La justice ne doit pas s'en dessaisir.

MADAME PÉRARD.

Eh! monsieur, ne voyez-vous pas que votre prétendu malfaiteur est le plus loyal, le plus délicat, le plus héroïque de tous les hommes?

LECOINCHEUX.

C'est un voleur et un assassin, vous dis-je.

JEAN.

Lui! voleur! Il m'a donné vingt francs!

LECOINCHEUX.

Remettez-moi les vingt francs qu'il vous a donnés.

JEAN, *rendant l'argent.*

Ah! ben, merci! J'aime mieux les voleurs que la justice, moi!

LECOINCHEUX.

Est-ce qu'un honnête garçon comme vous garderait les présents de Corbillon!

JEAN.

Corbillon! C'est Corbillon! c'est ce gredin de Corbillon qui a tué un curé, un maître d'école, deux vieilles femmes et un artiste! Ah! canaille! ah! scélérat! Et il m'a donné vingt francs pour qu'on me les reprenne! Mais je sais où il est! j'ai vu le chemin qu'il a pris! je vas vous le rendre, mon bon magistrat! Et ça osait faire l'œil à Madame!

LECOINCHEUX, *aux deux gendarmes.*

Montez à cheval; que l'un de vous prenne ce garçon en croupe! Brigadier, vous resterez ici.

MADAME PÉRARD, *à Lecoincheux.*

Monsieur, retardez d'un instant le départ de ces hommes! Je vous en prie, faites cela pour votre réputation de magistrat infaillible, si ce n'est pour l'honneur de ma maison. Vous ne connaissez pas l'homme que vous faites poursuivre, et je le connais, moi. Je l'ai vu, j'ai causé avec lui, je vous jure que c'est un homme bien né et bien élevé, et non pas Corbillon!

LECOINCHEUX.

Pardon, madame; nous causerons tout à l'heure. Pour le moment les minutes sont précieuses. (*A Jean et aux deux gendarmes.*) Allez! (*Ils sortent.*)

SCÈNE XIV.

LECOINCHEUX, MADAME PÉRARD, LE BRIGADIER.

LECOINCHEUX.

Et maintenant, madame, permettez-moi de vous dire que vous avez méconnu mes sentiments. Malgré la froideur apparente qui m'est imposée, je porte ici un cœur de flamme, qui brûle exclusivement pour vous. Mais je n'avais pas le droit de condescendre à une faiblesse qui, excusable chez vous, eût été lâche et criminelle chez moi. Vous avez pu vous tromper sur l'identité d'un coupable, n'étant qu'une simple femme, pourvue de toutes les grâces, mais affligée de toute la débilité de votre sexe. Quant à moi, je devais à la société, qui m'a investi des fonctions les plus redoutables, de fermer l'oreille à la voix de votre cœur et du mien. S'il vous faut des preuves, en voici : le carnet que ce Corbillon a eu l'effronterie de vous offrir porte les initiales de sa dernière victime! C'est le fruit

du meurtre, *fructus homicidii*. Lisez : A. D., Alfred Ducamp ! Ce carnet est peut-être tout ce qui reste aujourd'hui d'un artiste immortel, dont les tableaux, que j'avoue n'avoir jamais vus, feront la gloire de notre époque, et l'admiration de la postérité !

MADAME PÉRARD.

Monsieur, il n'y a pas de preuves plus fortes que l'instinct d'une femme. Je ne me trompe pas ; vous aurez beau dire, et votre conduite est d'un homme féroce !

LECOINCHEUX.

Madame !

MADAME PÉRARD.

Vous ne m'avez jamais aimée. Si vous aviez eu seulement de la considération pour moi, vous n'auriez pas fait un tel esclandre dans ma maison !

LECOINCHEUX.

Madame !

MADAME PÉRARD.

Et si vous m'aviez aimée, comme vous le dites, vous m'auriez accordé au moins la grâce de ce malheureux !

LECOINCHEUX.

Mais, madame, au nom du ciel ! je ne suis pas le roi, pour faire grâce !

MADAME PÉRARD.

Mais il est innocent ! mon cœur me le dit !

LECOINCHEUX.

Madame, le cœur est un juge, ou plutôt un juré qui se trompe souvent.

MADAME PÉRARD.

Eh bien ! achevez votre ouvrage ! Traquez cet innocent comme une bête fauve ! saisissez-le épuisé, mourant, au sortir d'un danger qu'il a couru pour moi ! Traînez-le devant les tribunaux. Faites-le pâlir dans les cachots les plus noirs ! Mais, je vous en préviens, si son innocence est reconnue, je le venge de vous, je le console de ses tortures, je l'épouse !

LECOINCHEUX.

Madame !

MADAME PÉRARD.

Car je l'aime, entendez-vous, autant que je vous déteste ! Oui; il m'a fait éprouver en quelques minutes des sensations délicieuses, dont ni vous ni M. Pérard ne m'aviez donné la moindre idée. Car ses dangers et ses angoisses me l'ont encore rendu plus cher, et il a gagné aujourd'hui dans mon affection tout ce que vous avez perdu. (*Elle sort.*)

SCÈNE XV.

LECOINCHEUX, LE BRIGADIER.

LECOINCHEUX.

Madame.... Partie!... Allons, brigadier, à nous deux!

LE BRIGADIER.

Oui, monsieur le procureur du roi!

LECOINCHEUX.

Oh! les femmes! A nous deux, mon pauvre brigadier.

LE BRIGADIER, *essuyant une larme.*

Oui, monsieur le procureur du roi.

LECOINCHEUX.

Il faut que la justice ait son cours. Ah! l'homme n'est pas ici-bas pour son plaisir.

LE BRIGADIER.

Non, monsieur le procureur du roi....

LECOINCHEUX.

L'ingrate!... Tandis que vos hommes battent le pays, vous ferez une reconnaissance aux environs du château.... ce château où tous mes rêves

de bonheur !... mais n'importe. Il faut explorer les bords de la rivière, fouiller jusqu'au moindre buisson. Est-il possible de méconnaître ainsi le cœur d'un homme? Si vous parvenez à mettre la main sur cet infâme Corbillon, vous ne l'amènerez pas chez Mme Pérard.... car je l'aime.

LE BRIGADIER.

Corbillon ? monsieur le procureur du roi.

LECOINCHEUX.

Oui, si vous vous emparez de Corbillon, vous le conduirez à la mairie du village.... car je lui dois des égards.

LE BRIGADIER.

A Corbillon !

LECOINCHEUX.

Eh ! non, à Mme Pérard.... Il doit avoir descendu le courant, car la Sorgue est rapide. Croyez-vous qu'un nageur puisse la remonter ?

LE BRIGADIER.

Non, monsieur le procureur du roi.

LECOINCHEUX.

Après tout, ces emportements prouvent encore la bonté de son cœur. La bonté est le plus bel apanage d'une femme.

LE BRIGADIER.

Oui, monsieur le procureur du roi.

LECOINCHEUX.

Je ne vous demande pas votre avis!... Tout me porte à croire qu'il aura pris terre à proximité du parc, à un kilomètre tout au plus.... Il faudra chercher sur le sable du rivage la trace de ses jolis petits pieds.

LE BRIGADIER.

Les jolis petits pieds de Corbillon!

LECOINCHEUX.

Mais non! de Mme Pérard. Soyez ferme, brigadier, soyez énergique, mais pas de violence.

LE BRIGADIER.

Oh! monsieur le procureur du roi! avec une dame!

LECOINCHEUX.

Qu'est-ce qui vous a parlé d'une dame? C'est de Corbillon qu'il s'agit. Qui aurait cru qu'un homme de ma robe, se trouverait pris entre son devoir et son bonheur? Allez, et envoyez-moi Angélique.

LE BRIGADIER.

La voici, monsieur le procureur du roi. (*Il sort.*)

SCÈNE XVI.

LECOINCHEUX, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Hé bien ! monsieur le procureur du roi ! j'en apprends de belles ! Madame est dans tous ses états. Elle m'a jeté la porte au nez.

LECOINCHEUX.

Asseyez-vous, Angélique. Vous n'êtes ni parente, ni alliée, ni au service de Corbillon?

ANGÉLIQUE, *scandalisée.*

Ah ! mais pardon ! je suis une honnête fille !

LECOINCHEUX.

Taisez-vous ! votre situation est plus grave que vous ne pensez. Vous êtes soupçonnée d'avoir recueilli dans ce pavillon un malfaiteur.

ANGÉLIQUE.

Jésus ! le beau jeune homme !...

LECOINCHEUX.

S'appelle Corbillon !

ANGÉLIQUE.

Miséricorde ! mais c'est épouvantable ! com-

ment pouvais-je deviner ça ? mais on aurait dit la brebis du bon Dieu ! Ah ! monsieur Lecoincheux ! quand on a de pareils hommes dans le pays, on devrait les marquer à la figure.

LECOINCHEUX.

Avez-vous eu quelque commerce de familiarité avec lui ?

ANGÉLIQUE.

Il n'a pas seulement fait mine de m'en conter, le scélérat ! et c'est joliment heureux ! car j'avais tant de confiance en lui !...

LECOINCHEUX.

C'est bien.

ANGÉLIQUE.

Ah ! c'était Corbillon ! c'est donc ça qu'il prenait des impatiences quand je l'appelais M. Philippe Roquet.

LECOINCHEUX.

Philippe Roquet est le pseudonyme qu'il s'était donné.

ANGÉLIQUE.

Oui, monsieur. Et moi qui lui ai fait lire son crime dans l'*Écho de Quévilly*.

LECOINCHEUX.

De quel front a-t-il abordé la lecture du journal ?

ANGÉLIQUE.

Lui ? il a ri comme un lâche en lisant la mort du pauvre artiste, et je crois même, Dieu me pardonne, qu'il a crié vive Corbillon !

LECOINCHEUX.

N'amplifiez aucun détail, mais dites-moi ce que vous savez. La justice vous tiendra compte du repentir.

ANGÉLIQUE.

Je sais que c'est un gueux, un hypocrite, un scélérat, un vampire, et qu'il faut lui couper le cou, monsieur le procureur du roi. Voilà tout ce que je sais. Et quand je lui ai dit, par manière de conversation, qu'il y avait des gendarmes plein le pays, il m'a répondu : « Qu'est-ce que ça me fait ? » Faut-il être endurci ! Mais, par exemple, v'là que ça me revient : quand j'ai parlé de m'sieu le procureur du roi, il a cassé une tasse ! C'était la peur ! Et puis il m'a dit qu'avec une femme comme moi, il n'en ferait qu'une bouchée. Ah ! encore une chose. Quand il a vu M. le procureur du roi dans le jardin, il a dit : « J'en mourrai ! »

LECOINCHEUX.

Il l'a dit ! eh bien ! il a dit vrai. Écoutez, Angélique ! (*Il va ouvrir la fenêtre.*)

VOIX, *au dehors.*

Il est pris, l'assassin ! le voilà ! monsieur le procureur du roi !

LECOINCHEUX, *à la fenêtre.*

Du calme, mes amis. La loi sera satisfaite et l'humanité vengée. Souvenez-vous qu'il n'est jamais permis de se faire justice soi-même.

JEAN, *à la cantonade.*

C'est moi qui l'a pris !

LECOINCHEUX.

Angélique, retirez-vous. Vous vous tiendrez à la disposition de la justice.... Enfin !

ANGÉLIQUE.

Oh ! monsieur le procureur du roi ! seulement lui arracher la figure avec mes ongles !

LECOINCHEUX.

Vous ignorez les premiers éléments de la procédure. (*Il la pousse dehors.*)

SCÈNE XVII.

LECOINCHEUX, ALFRED, JEAN, LE BRIGADIER, GENDARMES, *le mousqueton au poing.*

ALFRED, *très-animé aux gendarmes qui le tiennent.*

Eh! lâchez-moi. Que diable! Je suis assez grand pour marcher tout seul. (*A Lecoincheux.*) Monsieur.... C'est bien à monsieur Lecoincheux que j'ai l'honneur de parler?

LECOINCHEUX, *très-digne.*

Oui.

ALFRED.

Tenez-vous particulièrement à ce que ces militaires assistent à notre conversation?

LECOINCHEUX.

Oui.

ALFRED.

Quant à moi, cela m'est parfaitement égal, et je commence : Monsieur! j'aime à croire que vous êtes prêt à me rendre raison de votre conduite.

LECOINCHEUX.

C'est à vous à rendre compte de la vôtre.

ALFRED.

Pardon! pardon! Trop de solennité nuit; si vous êtes d'humeur à parler longtemps sur ce ton-là, allons nous battre tout de suite.

LECOINCHEUX.

Je ne vous conseille pas de simuler la folie.

ALFRED.

Et moi je vous conseille de réparer sans perdre de temps la folie que vous avez faite. Le jardin est à deux pas, le choix des armes m'est indifférent, mais par tous les diables, marchons!

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, MADAME PÉRARD.

MADAME PÉRARD.

Un duel ici! chez moi!... (*A Alfred.*) Monsieur, je vous en supplie....

LECOINCHEUX.

Ne craignez rien, madame. (*A Alfred, s'asseyant.*) Vos noms, prénoms et qualités!

ALFRED.

Mon nom ne fait rien à l'affaire. Nous savons tous les deux de quoi il s'agit. Inutile de conter nos secrets à la galerie. Un homme en vaut un autre et je suis à votre disposition.

LECOINCHEUX.

Vous êtes à la disposition de la justice. Vos noms, prénoms et qualités!

ALFRED.

Je ne sache pas que la justice ait rien à voir dans notre querelle, tant que nous ne nous serons rien cassé. Quand à mon nom, monsieur, dispensez-moi de vous le dire aujourd'hui?

MADAME PÉRARD.

Quoi! monsieur, vous ne pouvez pas dire votre nom?

ALFRED.

Pardonnez-moi, madame, mon nom n'est pas en mon pouvoir. Il est engagé pour des raisons à moi connues, et que je vous exposerai plus tard, je vous le jure. Disons, si vous voulez, que je l'ai mis au mont-de-piété pour une vingtaine de mille francs.

MADAME PÉRARD, *à part.*

Il a des dettes! Un artiste! Pauvre garçon!

LECOINCHEUX.

Je sais tous vos noms, car vous en avez plusieurs, Philippe Roquet.

ALFRED.

Puisque vous les savez, pourquoi les demandez-vous?

LECOINCHEUX.

Votre domicile?

ALFRED.

J'en ai un à Paris, un autre ici; mais que vous importe, puisque vous savez où me trouver?

LECOINCHEUX.

Où avez-vous passé la nuit dernière?

ALFRED.

Je n'ai pas de compte à vous rendre.

LECOINCHEUX.

Quel a été l'emploi de votre temps dans la journée du mardi 11 juillet?

MADAME PÉRARD.

Eh! monsieur, laissez cet interrogatoire ridicule qui ne peut vous mener à rien. Vous voyez bien que Monsieur a ses raisons pour ne pas vous répondre. Je les comprends sans qu'il les dise, moi, je ne suis qu'une femme, et je vous réponds de son innocence.

ALFRED.

Merci, madame, votre confiance ne se trompe pas. (*Il va prendre la main de Mme Pérard.*)

LECOINCHEUX.

Gendarmes, empêchez que l'accusé ne communique avec le dehors. (*A Alfred.*) Reconnaissez-vous cette écriture? (*Il lui montre le fragment de billet.*)

ALFRED.

Oui, monsieur, c'est la mienne. Après?

LECOINCHEUX.

Après un tel aveu, toutes vos réticences et vos dénégations deviennent inutiles. Philippe Roquet! Vous vous appeliez Croquemiche en 1814; Pouffe-la-Balle en 1817. En 1823 vous avez été condamné sous le nom de Fil-de-Soie; il y a quatre mois vous avez été écroué à la prison de Rouen sous le nom de Corbillon.

ALFRED.

Moi! (*A Mme Pérard.*) Je vous supplie de croire....

LECOINCHEUX.

L'œil infaillible de la justice vous a reconnu sous votre dernier déguisement: n'essayez plus de feindre.

ALFRED.

Mon cher monsieur, vous parlez comme un livre, mais il faut qu'on vous ait écrit en hébreu, car je commence à ne plus vous comprendre du tout.

LECOINCHEUX.

N'aggravez pas votre situation par des quolibets qui insultent la justice !

ALFRED.

Mais, mille millions de pistolets ! On dirait que je suis ici comme accusé et vous comme juge !

LECOINCHEUX.

Oui.

ALFRED.

Alors faites-moi l'amitié de m'apprendre le crime que j'ai commis.

LECOINCHEUX.

Vous êtes accusé d'avoir, dans la journée du mardi 11 courant, assassiné l'illustre et malheureux Alfred Ducamp.

ALFRED, *part d'un grand éclat de rire.*

Ah ! ah ! ah ! mais c'est donc vrai ! Ah ! ah ! ah ! laissez-moi rire un petit coup ! vous jouez votre rôle au mieux ! vous étiez là, tout bonnement, en vrai procureur du roi ! En effet, cet

air digne et convaincu ! Ah ! ah ! ah ! mais il fallait me prévenir ! vous me laissez patauger un grand quart d'heure ! Ah ! ah ! ah ! mon cher monsieur, j'ai des excuses à vous faire. Croyez que mon intention n'était pas de manquer de respect à la justice ; ah ! ah ! ah ! ni de provoquer un magistrat dans l'exercice de ses fonctions.

LECOINCHEUX.

Cette tenue est indécente et ne peut qu'aggraver votre situation.

ALFRED.

Je vous demande bien pardon, mais c'est un peu votre faute ! Vous venez me conter des choses....

LECOINCHEUX.

Avez-vous quelque chose à répondre à l'accusation que j'ai formulée ?

ALFRED.

Moi ! rien qu'un mot. (*A part.*) Ah ! mais non ! et ma vente ! (*Haut.*) Mon cher monsieur Lecoincheux, je n'ai tué personne et vous aurez bientôt toutes les preuves de mon innocence. Pour le moment, certaines raisons d'intérêt privé m'imposent le silence le plus absolu. Attendez quelques jours, et surtout ne vous hâtez point de me faire couper la tête, car vous le regretteriez, ma parole d'honneur.

MADAME PÉRARD.

Ces explications ne vous suffisent pas, monsieur?

LECOINCHEUX.

Accusé Corbillon, parmi les témoignages accablants qui se réunissent contre vous, je ne ferai pas entrer en ligne de compte la déposition d'une humble fille des champs, employée au service de la noble et belle maîtresse de ce château. Je ne vous citerai pas les paroles de cette trop crédule Angélique, qui a commis innocemment l'imprudence de vous recueillir sous un toit respectable et respecté. Non, je ne veux contre vous invoquer que vous-même. Écoutez les aveux tracés par la main qui a commis le crime, aveux arrachés sans doute à votre conscience faussée par la trop courte lucidité d'un remords, aveux qu'un hasard providentiel a fait tomber entre les mains de la justice, aveux qu'elle garde pour les mettre sous les yeux des âmes trop confiantes, qui diraient, faute de vous connaître : cet homme est innocent ! Le voici, cet aveu, dont vous avez vous-même reconnu et constaté devant témoins la parfaite authenticité : « J'ai tué Alfred Ducamp. » C'est écrit, messieurs, c'est écrit d'une main ferme ; le coupable ne tremblait pas devant le miroir sanglant de son crime lorsqu'il a tracé

ces quatre mots pour sa condamnation et son supplice. « J'ai tué Alfred Ducamp; » il l'a tué; il a ravi à la France, à l'Europe, à l'humanité, non pas un homme obscur, un modeste travailleur, un ouvrier des champs, mais une gloire de notre pays, et si j'osais le dire, une étoile radieuse de notre ciel artistique! Et dans quel moment l'a-t-il tué? est-ce à la fin d'une carrière longue et remplie, lorsque l'arbre épuisé de séve ne pouvait plus porter de fruits? Non, il a moissonné dans sa fleur de trente ans cette jeunesse et cette gloire! Dira-t-on qu'il a épargné à sa victime les tortures lentes de la misère qui font expier trop souvent à nos artistes les premières lueurs de la célébrité? Non, car la fortune qui aime les jeunes gens, suivait Alfred Ducamp dans sa course victorieuse et commençait à dorer les roues de son char triomphal. Une main pieuse a recueilli les moindres ébauches du peintre immortel, et la vente de ses derniers coups de pinceau a réalisé en quelques heures le total de cent vingt-sept mille francs!

ALFRED.

Est-ce-vrai? Votre parole d'honneur?

LECOINCHEUX.

Un total de cent vingt-sept mille francs!

ALFRED.

Mais alors, mon cher monsieur, ma mort passe à l'état de superfluité. Je ressuscite ! je vis ! (*chantant*) je suis lui-même, le grand Alfred Ducamp !

MADAME PÉRARD.

Dieu ! (*Elle s'évanouit.*)

ALFRED.

Madame !

LECOINCHEUX.

Brigadier ! prodiguez vos soins à Mme Pérard ! (*A Alfred.*) Quant à vous ! n'essayez point de vous parer du nom de votre victime.

ALFRED.

Mais voici mon passe-port ! un peu mouillé, c'est vrai ?

LECOINCHEUX.

Les dépouilles de votre victime ! (*Ramassant un papier qui est tombé de la poche d'Alfred.*) Et ce papier ! il manquait au dossier ! le complément de ses aveux. (*Il rapproche les fragments et lit à voix basse.*) Diable ! serait-il possible que vous fussiez le grand artiste ?

ALFRED.

Grand ; c'est beaucoup dire, mais pour artiste, voilà. (*Il esquisse au crayon une charge de Lecoincheux.*)

LECOINCHEUX.

Je le garde, monsieur, trop heureux d'emporter ce souvenir d'une maison où ma présence, je le crains, sera désormais superflue.

MADAME PÉRARD, *lui tendant la main.*

Nous sommes assez riches pour nous donner le luxe d'un ami.

LECOINCHEUX, *serrant la main d'Alfred.*

Pardonnez-moi mes vivacités, monsieur : elles me coûtent assez cher. C'est égal, vous êtes bien heureux d'être tombé sur un magistrat français! Je connais plus d'un pays où la justice n'aurait pas l'esprit de reconnaître son tort.

FIN.

L'ÉDUCATION

D'UN PRINCE

COMÉDIE EN UN ACTE

PERSONNAGES.

LE ROI.
LE PRINCE HÉRITIER.
LE GÉNÉRAL SCHNAPS, gouverneur du Prince.
Le révérend docteur FUCHS, précepteur du Prince.
REPPEL, paysan.
LA PRINCESSE, femme de l'héritier.
LA GÉNÉRALE SCHNAPS.

La scène est dans une capitale d'Allemagne en 17...

L'ÉDUCATION

D'UN PRINCE.

Le théâtre représente un salon riche. — La porte du fond s'ouvre sur un vestibule brillant de lumière. — Les deux fenêtres du fond laissent voir le sommet des arbres d'un jardin. — Portes à droite et à gauche.

SCÈNE I.

LE ROI, SCHNAPS, FUCHS, REPPEL, LA GÉNÉRALE, SEIGNEURS *et* DAMES DE LA COUR.

Le cortége défile lentement en grande cérémonie. La cour se range en cercle autour du Roi.

LE ROI, *d'un ton paternel.*

Mesdames et messieurs, votre maître a bien soupé. Les tomates au gratin m'ont fait un sen-

sible plaisir. Du reste, mon trône est plus solide que jamais. L'ordre règne dans mes États. Et l'étiquette fleurit à ma cour. Je suis obéi comme le grand roi de France Louis XIV. (*Il se découvre.*) Mes fidèles mercenaires sont prêts à égorger tous mes sujets au moindre signe de mécontentement. Mais mon peuple est bien dressé; il paye autant d'impôts qu'il me plaît d'en percevoir. Le rétablissement de la torture a accéléré l'action de la justice, et l'esprit soi-disant libéral a perdu beaucoup de terrain depuis que nous avons eu l'idée d'appliquer la bastonnade aux femmes. La peste du journalisme a disparu de ce royaume; la maladie qui décimait nos bêtes à corne est également en voie de guérison. Les récoltes de houblon s'annoncent bien, et l'on peut espérer dès à présent que nous boirons de bonne bière. Le prince héritier, mon fils unique, a épousé aujourd'hui une des plus belles et des plus nobles princesses de l'Allemagne: il aura beaucoup de plaisir. Quant à moi, mesdames et messieurs, c'est toujours avec une joie nouvelle que je me retrouve au milieu de vous, car je ne vous regarde jamais sans me dire que je pourrais d'un seul mot faire tomber toutes vos têtes. Voilà le discours que j'avais préparé. (*Silence. Il reprend*

d'un ton très-vif.) Eh bien! Qu'est-ce qu'on dit? Qu'est-ce qu'on dit?

SCHNAPS, *à demi-voix.*

Vive le roi!

FUCHS, *même jeu.*

Vive le roi!

LA GÉNÉRALE, *même jeu.*

Vive le roi!

SEIGNEURS ET DAMES, *à demi-voix et l'un après l'autre.*

Vive le roi! Vive le roi! Vive le roi!

REPPEL, *d'une voix tonnante.*

Vive le roi!

LE ROI, *avec admiration.*

Sapristi! Quel est l'homme qui a si bien parlé?

REPPEL, *s'avançant vers le roi.*

C'est moi, notre sire.

LE ROI, *étonné.*

Un vilain. (*Avec bonté.*) Comment t'appelles-tu?

REPPEL.

Nicolas Reppel, pour vous servir. Votre intendant m'a engagé pour la cérémonie. C'est moi qui fais le peuple.

LE ROI.

Tu as bravement crié.

REPPEL.

Vous êtes bien bon.

LE ROI.

J'entends. Tu as bien crié parce que je suis bien bon et que tu m'aimes de tout ton cœur. (*Se retournant vers la cour.*) Mon peuple m'aime!

REPPEL.

Moi? j'ai crié parce qu'on m'a promis de me donner vingt sous.

LE ROI.

Vingt sous! C'est pour vingt sous que tu as donné de toute ta voix! Regarde-moi ce puissant militaire. C'est le général Schnaps, gouverneur du prince mon fils. Il touche ici trois mille écus par an et il ne crie pas en tout plus de six fois dans l'année. C'est donc cinq cents écus que je lui donne pour chaque fois qu'il dit : Vive le roi! Tu as entendu comme il gagnait son argent! C'est une pitié. Celui-ci est maître Fuchs, docteur en théologie, notre illustre et cérémonieux précepteur. Douze cents écus de traitement, mon ami! Et il ne crie pas pour la valeur de dix sous dans toute son année. Madame la générale Schnaps.... mais je la dispense : c'est une dame. (*A sa cour.*) Quant à vous, messieurs, j'entends que vous adoptiez désormais le diapason de Ni-

colas Reppel. Que dirait la princesse ma belle-fille et tout le corps diplomatique, si dans une occasion si solennelle, vous paraissiez honteux d'acclamer votre souverain? (*Avec autorité.*) Ensemble! (*Marquant la mesure.*) Une, deux, trois, quatre!

LA COUR, *avec éclat.*

Vive le roi!

LE ROI.

Pas mal. Il y a progrès. Mais (*montrant Reppel*) celui-ci détache mieux la note. Voyons!

REPPEL, *criant.*

Vive le roi!

LE ROI.

Bien! C'est particulier comme cette phrase-là m'a toujours plu. Elle en dit plus long en trois mots que tous les livres qu'on écrit sur la politique. (*A Reppel.*) Garçon, je te prends à mon service.

REPPEL.

Excusez, notre sire : je ne suis pas à louer.

LE ROI.

Voilà qui est nouveau. Tu refuses de me servir?

REPPEL.

Dame, il n'y a que deux façons, dans le royaume. Comme gentilhomme ou comme valet.

Je ne suis pas gentilhomme et je ne veux pas être valet.

LE ROI.

Qu'es-tu donc?

REPPEL.

Homme. Je plante des choux toute la semaine dans un jardin qui est à moi.

LE ROI.

Où est-il, ton jardin?

REPPEL.

A Carlstadt, banlieue.

LE ROI.

Qu'est-ce qu'on pense de moi, dans la banlieue?

REPPEL.

Je ne sais pas ce qu'on pense, je ne sais que ce qu'on dit.

LE ROI.

Hé bien? Que dit-on?

REPPEL.

C'est difficile à résumer.... on dit... on dit....

LE ROI, *à sa cour*.

Je l'intimide.

REPPEL.

Oh! non. Mais je cherche les mots.

LE ROI.

Attends, je vais t'aider. On dit.... que je suis le père du peuple. Est-ce cela ?

REPPEL, *hochant la tête.*

Je n'ai pas souvenance.

LE ROI.

Que je suis la providence des bons et la terreur des méchants?... La plus noble image de Dieu sur la terre?... Hein?

REPPEL.

Je veux être pendu au plus grand arbre de votre jardin si j'ai jamais entendu rien de pareil.

LE ROI, *à sa cour.*

Ah çà ! qu'est-ce que vous me chantiez donc, vous autres ?

SCHNAPS.

Sire, ce rustaud ne sait ce qu'il dit.

REPPEL.

Bien des pardons, monsieur le gouverneur. On dit que notre roi n'est pas un méchant homme, qu'il ne fait pas le mal, mais qu'il le laisse faire, et qu'il est trompé vilainement par toutes les personnes de sa cour.

LE ROI.

Trompé ! Moi ! (*Se retournant vers sa cour avec une vivacité comique.*) Qui est-ce qui me trompe?

SCHNAPS.

Ce n'est pas moi !

FUCHS.

Ni moi !

SEIGNEURS ET DAMES.

Ni moi ! ni moi !

LE ROI.

A la bonne heure. (*A Reppel.*) Combien me prendrais-tu pour me dire la vérité ?

REPPEL.

Si la vérité se vendait, personne ne serait assez riche pour l'acheter. Je la dis pour rien.

LE ROI.

Décidément, tu me plais. Je te nomme mon favori et je te garde à ma cour. Le corps diplomatique sera contraint d'avouer que je fais quelque chose pour le bas peuple. Et tu me diras la vérité ?

REPPEL.

Gratis.

LE ROI.

Tu vas voir un beau spectacle. Le coucher de Son Altesse monseigneur le prince héritier, mon fils. Il achève en ce moment sa toilette de nuit.

REPPEL.

Pauvre jeune homme !

LE ROI.

Comment? Qu'as-tu dit?

REPPEL.

Rien; pardon. Je pensais à autre chose.

LE ROI.

Tu le connais, mon fils?

REPPEL.

Pas intimement, mais autant qu'il faut pour l'aimer. C'est une bonne pâte de jeune homme, un brave cœur, un esprit honnête et juste. Il écoute les réclamations des malheureux opprimés lorsque le bon Dieu permet qu'elles arrivent jusqu'à lui, et je vous réponds qu'il a envoyé plus de sept et de sept écus d'or aux pauvres ménages, sans demander conseil à personne. Chacun l'aime dans votre capitale et votre peuple a mis son espoir en lui.

LE ROI, *piqué*.

Merci pour moi!

REPPEL.

C'est grand dommage, allez, que ses ânes de précepteurs l'aient élevé comme un séminariste.

SCHNAPS, *à Fuchs*.

Ses ânes de précepteurs! Ceci s'adresse à vous, monsieur le précepteur.

FUCHS, *à Schnaps.*

Ses ânes au pluriel. Vous n'y êtes donc pas oublié, monsieur le gouverneur.

LE ROI.

Taisez-vous ! (*A Reppel.*) Ainsi donc, mon fils est mal élevé, à ton compte?

REPPEL.

Je ne dis pas qu'on ne lui a rien appris du tout, mais s'il était vrai qu'on lui eût laissé ignorer les choses les plus nécessaires à un homme, vous seriez le premier à vous en repentir. Et ça, pas plus tard qu'aujourd'hui.

LE ROI.

Explique-toi !

REPPEL.

Suffit ! Voici le prince et la princesse.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE PRINCE, *entrant par la porte de gauche*, LA PRINCESSE, *entrant par la porte du fond, en déshabillé de nuit*, SUITE DU PRINCE ET DE LA PRINCESSE.

LE ROI, *à la princesse.*

Seyez-vous ici, madame ma chère fille, et daignez permettre à tous ces gens-là de vous baiser la main. (*Le baise-main commence. Au prince.*) Vous, monsieur mon fils, vous voilà tout harnaché pour une belle guerre. J'espère que vous ferez honneur à notre nom.... Mais n'anticipons pas sur l'allocution que j'ai préparée.

SCHNAPS.

(*Il prend le prince par la main et le présente à la princesse.*)

Altesse, un vieux soldat amène à vos genoux
Un chevalier calqué sur les plus grands modèles.
Il sait tout le respect qu'un vaillant doit aux belles;
C'est un art qu'il apprit de son père et de nous.

(*Il lui baise la main.*)

LA PRINCESSE, *à Schnaps.*

Mon cher général, le prince m'a dit lui-même toute la reconnaissance qu'il avait pour vous. Je prends, en l'épousant, la moitié de toutes ses dettes, et ce mot vous dit assez ce que je vous suis.

FUCHS, *à la princesse, même jeu.*

Madame, en ce beau jour qu'humblement je bénis,
Je livre à Votre Altesse une fleur de décence.
Conservez avec soin ce trésor d'innocence,
Vase d'élection, *vas electionis.*

(Il lui baise la main.)

LA PRINCESSE, *à Fuchs.*

Je n'entends pas le latin, mon bon monsieur Fuchs, mais je sais tout le respect qu'on doit à vos vertus, et je vous préviens que vous aurez désormais deux élèves au lieu d'un.

LE ROI.

Charmante! A vous, mesdames!

LA PRINCESSE, *à la générale.*

Madame la générale, nous ne séparerons pas dans notre affection les personnes que le ciel a unies.

LA GÉNÉRALE, *lui baisant la main.*

Votre Altesse nous comble de ses bontés. Je ne doute pas que ce jour, le plus beau dans la

vie d'une femme, ne se termine aussi saintement qu'il a commencé. (*Elle salue, et se retire à l'écart en étouffant un éclat de rire dans son mouchoir. Le baise-main continue.*)

SCHNAPS, *à sa femme.*

Vous pleurez? Je comprends. Les souvenirs! Nous aussi, nous avons.... Angélique, merci!

LA GÉNÉRALE, *découvrant sa figure et continuant à rire.*

Vous êtes superbe!

SCHNAPS, *épouvanté.*

Malheureuse! Et l'étiquette!

LA GÉNÉRALE.

Ah! tant pis! c'est plus fort que moi, il faut que je rie!

SCHNAPS.

Et de quoi?

LA GÉNÉRALE.

Je vous le dirai demain au petit lever.

SCHNAPS.

Chut! Le roi!

LE ROI.

Mon fils, ma fille, mes enfants, l'heure solennelle à sonné. (*Faisant sonner sa montre à répétition.*) Une heure du matin. Dans un instant, moi et ma cour nous vous laisserons seuls. Ce

salon est à vous, votre chambre (*montrant une porte à droite*) est là. Conservez-y non-seulement la dynastie, mais aussi la tradition des deux augustes familles qui vont s'unir en vos personnes. Aimez-vous, respectez-vous, multipliez-vous suivant l'exemple que vos parents vous ont donné. J'espère que vous vivrez en bonne harmonie. Vous ferez bien aussi d'éviter les courants d'air. J'ai fait mettre des bourrelets neufs aux deux fenêtres qui donnent sur le jardin. Cette chambre, mon fils, fut celle de la très-regrettée défunte reine, votre mère Elle vous y donna le jour dans la première année qui suivit notre mariage. J'espère que cet exemple sera suivi sinon par vous, au moins par la jeune princesse votre épouse, à qui je donne, ainsi qu'à vous, ma bénédiction royale et paternelle. (*Avec complaisance.*) J'ai bien parlé.

LA COUR.

Vive le roi!

LE ROI.

Pas mal! pas mal. Allons nous coucher. (*A Reppel.*) Le majordome te logera.

REPPEL.

Oui, notre sire (*A part.*) Pauvre jeune homme!

SCÈNE III.

LE PRINCE, LA PRINCESSE.

LE PRINCE.

Nous voilà seuls.

LA PRINCESSE.

Tout à fait seuls.

LE PRINCE.

Tiens ! c'est la première fois qu'on nous laisse en tête-à-tête depuis votre arrivée à la cour.

LA PRINCESSE.

L'étiquette ne fait point de quartier.

LE PRINCE.

Est-elle aussi sévère chez vous qu'ici ?

LA PRINCESSE.

Terrible ! Mon père est de la vieille école.

LE PRINCE.

Comme le mien. J'ai cru que ce baise-main ne finirait pas.

LA PRINCESSE.

Et moi, j'ai failli m'endormir au beau milieu de la cérémonie.

LE PRINCE.

Vous avez sommeil? Alors je vais vous souhaiter le bonsoir et vous mener jusqu'au seuil de votre chambre.

LA PRINCESSE.

Oh! non. Je me sens toute réveillée.

LE PRINCE.

Moi aussi.

LA PRINCESSE.

Alors, asseyons-nous, et causons.

LE PRINCE, *s'asseyant.*

Causons.

LA PRINCESSE.

Causons.

LE PRINCE.

Causez la première, car moi je ne saurais ce qu'il faut dire, n'ayant jamais eu d'entretien avec aucune personne de votre sexe.

LA PRINCESSE.

Est-il possible?

LE PRINCE.

C'est comme je vous le dis. Oh! j'étais tenu bien durement.

LA PRINCESSE.

Pauvre prince! on m'en a bien dit quelque chose, mais je ne croyais pas que la rigueur du roi se fût portée si loin.

LE PRINCE.

Ce n'était pas seulement le roi ; c'était Schnaps ; c'était Fuchs, et tout le monde enfin. Il faut vous dire que, mon père excepté, nul ne m'aime ici. Ce n'est pas que je sois méchant ni que j'aie jamais maltraité personne, mais tous ces gens-là savent que je serai leur maître un jour, et ils se vengent de leur bassesse à venir, tandis que je suis un enfant.

LA PRINCESSE.

Pourquoi dites-vous que vous êtes un enfant? Lorsqu'on est marié, prince, on est un homme.

LE PRINCE.

Hé bien ! vous m'aiderez à devenir homme.

LA PRINCESSE.

Oui certes, et je vous défendrai de tout mon courage contre la jalousie et les intrigues de la cour.

LE PRINCE.

Que vous êtes bonne !

LA PRINCESSE.

Oh ! nous serons forts, à nous deux.

LE PRINCE.

Et nous ferons la loi à tout le monde. Voilà assez longtemps que j'obéis. Vous m'apprendrez à commander.

LA PRINCESSE.

Obéir est d'un sujet, commander est d'un prince.

LE PRINCE.

Pourquoi donc ne m'ont-ils appris que l'obéissance? Pourquoi mon père qui m'aime, et qui doit me laisser sa couronne, m'a-t-il toujours prêché la soumission? Il me loue quand je suis docile, il me punit lorsqu'il m'arrive d'agir par moi-même. Hélas! je n'ai rièn fait que par obéissance depuis le jour où je suis né, et je suis un prince obéissant!

LA PRINCESSE.

C'est donc aussi par obéissance que vous avez demandé ma main?

LE PRINCE.

Mais ce n'est pas moi qui l'ai demandée! c'est mon père. Il ne m'a pas seulement consulté là-dessus. Un matin, comme je prenais mon café au lait, il m'a fait comparaître devant lui. Il m'a dit votre nom et votre naissance, et il m'a donné votre portrait en me commandant de vous aimer sans retard.

LA PRINCESSE.

Et.... l'obéissance vous a paru difficile?

LE PRINCE.

Oh! non. J'ai deviné du premier coup d'œil

que vous deviez avoir une bonne âme et qu'un homme serait parfaitement heureux avec vous. Cependant....

LA PRINCESSE.

Il y a une restriction?

LE PRINCE.

Non. Je voulais seulement vous dire.... mais je n'ose.

LA PRINCESSE.

Quoi donc?

LE PRINCE.

Que votre portrait était cent fois moins charmant et moins agréable à regarder que vous.

LA PRINCESSE.

Ah!

LE PRINCE.

Vous n'êtes point fâchée de ce que j'ai dit? Vous ne trouvez pas mauvais que je vous avoue sincèrement combien votre figure m'a paru belle?

LA PRINCESSE.

Je ne serais pas femme, mon cher prince, si votre sincérité me mettait en courroux.

LE PRINCE.

Tant mieux! Et vous, que pensiez-vous de moi avant de me connaître de tout près?

LA PRINCESSE.

Oh ! moi, il y a longtemps que je vous aime.

LE PRINCE.

Vrai ?

LA PRINCESSE.

Longtemps avant que ce vieil ambassadeur m'eût donné votre portrait.

LE PRINCE.

Vous ne sauriez croire à quel point cette nouvelle m'est agréable ! Mais comment se peut-il qu'on aime les gens sans les avoir connus ?

LA PRINCESSE.

On voit dans la galerie de mon père la statue d'un jeune dieu. Une de ces admirables idoles de marbre blanc qui font excuser les folies du paganisme. Ce jeune dieu que j'ai admiré dès mon enfance, et qui était pour moi comme l'idéal de la beauté, il vous ressemble, mon cher prince !...

LE PRINCE.

Ne vous moquez pas de moi ; je ne suis pas homme à m'en faire accroire. Au demeurant, ce n'est point par les vains avantages de la figure que l'on se rend digne d'amitié.

LA PRINCESSE.

D'amitié, non ; mais d'amour !

LE PRINCE.

Chut!

LA PRINCESSE.

Quoi donc?

LE PRINCE.

C'est un mot qu'il ne faut pas dire.

LA PRINCESSE.

Amour?

LE PRINCE.

C'est un mot déplacé, suivant l'opinion du révérend docteur Fuchs. A moins pourtant qu'il ne soit accompagné des ajectifs paternel, maternel, fraternel ou filial.

LA PRINCESSE.

Mais l'amour d'un mari pour sa femme et d'une femme pour son mari?

LE PRINCE.

N'est-ce point ce qu'on désigne sous le nom d'amitié conjugale?

LA PRINCESSE.

Non, non, c'est de l'amour. Je suis sûre du mot. Ma mère me l'a dit en toutes lettres lorsqu'elle m'a fait ses adieux.

LE PRINCE.

Vraiment? Voilà qui est tout à fait nouveau pour moi. Et.... la reine votre mère ne vous a-t-elle point dit autre chose?

LA PRINCESSE.

Pardonnez ; elle m'a dit que vous étiez mon maître absolu et le seigneur de toute ma personne. Que, de la tête aux pieds, j'étais votre bien; que je devais vous obéir en tout, ne vous rien refuser, et me prêter à vos moindres désirs avec une complaisance entière.

LE PRINCE.

Votre mère a bien fait de vous parler ainsi, Marguerite ! On dirait, Dieu me pardonne, qu'elle a connu ou deviné mon cœur. Oui, vous pouvez vous abandonner à moi sans réserve et m'accorder toutes mes demandes, car je suis trop galant homme pour vous rien demander. Moi, abuser de la confiance de deux nobles familles et des priviléges illimités que me donne le plus auguste de tous les sacrements ! Jamais ! D'ailleurs je n'ai besoin de rien. Et vous ?

LA PRINCESSE.

Ni moi non plus.

LE PRINCE.

Il est vrai que, depuis tantôt un an, je me suis vu sujet à d'étranges malaises. Une secrète inquiétude, une alternative de vivacités sans cause et de langueurs sans objet....

LA PRINCESSE.

Oh ! je sais ce que vous voulez dire.

LE PRINCE.

L'avez-vous donc éprouvé vous-même ?

LA PRINCESSE.

Oui. J'étais tantôt d'une tristesse morne, tantôt d'une gaieté nerveuse. Je dansais comme une folle pour m'étourdir....

LE PRINCE.

C'est cela ! Moi, je chassais, je faisais des armes, je montais à cheval.

LA PRINCESSE.

Et cependant, au milieu des distractions les plus bruyantes et des plaisirs les plus vifs, vous sentiez au fond de votre cœur un manque douloureux et indéfinissable.

LE PRINCE.

Juste !

LA PRINCESSE.

Hé bien ! J'ai entendu dire autour de moi que ce malaise serait guéri le jour du mariage.

LE PRINCE.

Alors nous devons être guéris puisque nous sommes mariés.

LA PRINCESSE.

Il paraît.

LE PRINCE.

Est-ce là l'idée que vous vous faisiez du mariage?

LA PRINCESSE.

Moi? Pas du tout. J'avais une peur horrible. On m'avait dit..... ma mère elle-même.... que le mariage était un état pénible, douloureux, hérissé de dangers!

LE PRINCE.

Je crois que les grands parents inventent ces épouvantails pour éprouver notre courage. On m'avait bien dit à moi que la femme était une créature plus noire que le démon. Et vous êtes plus blanche de corps et d'âme qu'une goutte de lait.

LA PRINCESSE.

Décidément, je ne regrette point de m'être mariée et je souhaite de vivre longtemps.

LE PRINCE.

Vous avez dix-huit ans, moi vingt; nous avons bien un cinquantaine d'années devant nous, et peu de chose à faire.

LA PRINCESSE.

Comment, monseigneur! mais nous avons les occupations les plus sérieuses!

LE PRINCE.

Quoi donc?

LA PRINCESSE.

D'abord, il y a du bien à faire dans nos États.

LE PRINCE.

Hélas !

LA PRINCESSE.

Le peuple n'est pas heureux, dit-on.

LE PRINCE.

Vous oubliez que nous ne régnons pas encore.

LA PRINCESSE.

N'importe. On peut s'exercer au gouvernement sans porter le poids de la couronne. Votre père le permettra, s'il est sage. Pourquoi ne vous confierait-il pas une province, un ministère, une vice-royauté, que sais-je ! Vous vous montrerez libéral, vous deviendrez populaire : c'est ainsi qu'on désarme l'opposition.

LE PRINCE.

Oh ! Mais on ne m'avait pas dit que vous saviez la politique.

LA PRINCESSE.

Je ne la sais pas encore, mais je l'apprendrai pour l'enseigner à notre fils.

LE PRINCE.

A propos ! nous aurons donc un fils ?

LA PRINCESSE.

Oui, seigneur, dans deux ans.

LE PRINCE.

Et pourquoi pas cette année? Et pourquoi pas tout de suite?

LA PRINCESSE.

Parce que je veux une fille d'abord. Ne me refusez pas cette petite satisfaction. Les princes n'appartiennent pas à leur mère. On nous les prend tout petits, on les habille en soldats, on les fait monter à cheval : nous n'en jouissons pas. Je veux donc avant tout une jolie petite princesse que j'élèverai moi-même, qui grandira sous mon aile, et qui ne me quittera qu'à l'âge de seize ou dix-huit ans pour épouser un méchant prince comme vous.

LE PRINCE.

Moi je voudrais d'abord un fils, pour assurer la succession au trône. Quand nous serons en règle avec la dynastie, nous aurons le temps d'avoir des filles en aussi grand nombre qu'il vous plaira.

LA PRINCESSE.

Je ne vous dissimulerai pas, mon cher prince, que ma mère, en me disant adieu, m'a demandé une petite-fille.

LE PRINCE.

Vous avez entendu vous-même, ma chère

princesse, que mon père me demandait un petit-fils.

LA PRINCESSE.

Et si Dieu vous punissait de votre obstination en ne vous envoyant ni garçon ni fille!

LE PRINCE.

Vous me faites trembler! Mais non; on a toujours des enfants lorsqu'on se marie.

LA PRINCESSE.

Je ne sais pas; je ne crois pas.

LE PRINCE.

Au fait, le général Schnaps est marié depuis dix ans pour le moins et il n'a pas d'enfants.

LA PRINCESSE.

C'est affreux.

LE PRINCE.

Que fait-on pour éviter un pareil malheur?

LA PRINCESSE.

J'allais vous le demander.

LE PRINCE.

Ce qu'il faut faire, lorsqu'on est marié, pour éviter le malheur de demeurer sans enfants?.. Je ne sais pas.

LA PRINCESSE.

Est-il possible?

LE PRINCE.

Non, positivement. Ni le général Schnaps, ni le révérend Fuchs ne m'ont rien enseigné qui eût trait à cette question.

LA PRINCESSE.

Nous voilà bien avancés !

LE PRINCE.

Oui, je crois qu'en mettant en commun tout ce que nous savons, on ferait une belle ignorance. Attendez !

LA PRINCESSE.

Ah !

LE PRINCE.

La prière, selon le vénérable Fuchs, est le canal de toutes les grâces. Prions, et Dieu nous enverra des enfants.

LA PRINCESSE.

C'est une idée, et je me mets à l'œuvre dès aujourd'hui en disant ma prière du soir.

LE PRINCE.

Qui se trouvera, par la force des choses, une prière du matin. Car il est quatre heures et demie.

LA PRINCESSE.

Bonté divine ! Moi qui me couchais tous les soirs à dix heures.

LE PRINCE.

Plaignez-vous! on me couchait à neuf. Voici votre bougeoir et votre chambre à coucher. Bonne nuit, princesse Marguerite!

LA PRINCESSE.

Dormez bien, prince Léopold!

LE PRINCE.

Je vais demander un fils. Bonsoir.

LA PRINCESSE.

Et moi une fille. Bonsoir. (*Elle ferme sa porte.*)

SCÈNE IV.

LE PRINCE.

Dors, ma princesse, mon trésor, mon âme, ma vie! Que les anges du ciel, innocents comme toi, viennent voltiger autour de ta couche virginale et rafraîchissent ton sommeil du battement de leurs ailes nacrées! Mais pourquoi mon père nous a-t-il donné cet appartement où il n'y a pas de chambre pour moi? Il me semble pourtant qu'on me devait un bon lit après cette rude journée. Bah! c'est peut-être une épreuve. Eh

bien ! je la subirai. On verra que je ne crains pas de dormir dans un fauteuil, maintenant que je suis homme, et père de famille.... bientôt.

SCÈNE V.

LE PRINCE, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE, *entrant.*

Encore un mot, cher prince. Tout en faisant ma prière, j'ai trouvé un moyen de concilier notre querelle. J'ai demandé deux jumeaux.

LE PRINCE.

Deux jumeaux ! Mais c'est parfait. Je n'y aurais jamais pensé de moi-même. Vous avez le génie de la bonté.

LA PRINCESSE.

Des compliments ! Bonsoir. Avez-vous vu ma chambre ? C'est une merveille.

LE PRINCE.

Le roi mon père avait donné ses ordres. Quant à moi....

LA PRINCESSE.

Hé bien ?

LE PRINCE.

Oh! je connais mes devoirs. Le vénérable Fuchs et le général Schnaps lui-même m'ont répété plus de cent fois....

LA PRINCESSE.

Quoi donc?

LE PRINCE.

Que la chambre d'une femme est un sanctuaire inviolable et qu'un cavalier chrétien n'en doit jamais franchir le seuil.

LA PRINCESSE.

Ah!... Bonsoir, prince Léopold.

LE PRINCE, *avec un soupir.*

Bonsoir, princesse Marguerite.

SCÈNE VI.

LE PRINCE, *puis* LE ROI.

LE PRINCE, *se promenant.*

Heureusement, nous sommes en été. Les nuits ne sont pas froides.... ni longues. (*Il souffle une bougie et se dirige vers un grand fauteuil.*) En voilà un qui date de loin. C'est peut-être dans ses bras que mon père a dormi le soir de son

mariage tandis que ma pauvre mère reposait là. (*Désignant la porte de gauche.*) Et voilà comment je suis venu au monde, avec la permission du bon Dieu. Dormons aussi, pour avoir un fils. (*Il souffle la dernière bougie et s'endort. Nuit sur le théâtre. Musique. Le jour se lève.*)

LE ROI.

(*Il entre sur la pointe du pied et s'avance avec précaution vers la porte de droite. Il écoute, regarde par le trou de la serrure et se frotte les mains.*) Ils sont encore endormis; tant mieux! (*Regardant la pendule.*) Neuf heures du matin! Allons, je suis non-seulement un puissant monarque, mais encore un heureux père. (*Il traverse la scène à reculons et trébuche dans les jambes de son fils.*) Qui est là?

LE PRINCE.

Qui vive?... Mon père!

LE ROI.

Vous ici, monsieur!

LE PRINCE, *se frottant les yeux.*

Quelle heure est-il?

LE ROI.

Il s'agit bien de l'heure qu'il est! Debout, monsieur, ét qu'on se hâte de me répondre!

LE PRINCE *se lève en chancelant.*

Plus bas ! Elle dort.

LE ROI.

Qui ?

LE PRINCE.

Ma femme.

LE ROI.

On vous en donnera, des femmes ! Depuis quand êtes-vous ici ?

LE PRINCE.

Depuis que vous m'y avez laissé.

LE ROI.

Et la princesse ?

LE PRINCE.

Là, dans sa chambre. Elle dort.

LE ROI.

Et vous aussi, vous avez dormi ?

LE PRINCE.

Fort bien, je vous remercie.

LE ROI.

Dans un fauteuil !

LE PRINCE.

Oui, sire.

LE ROI, *exaspéré.*

Dans un fauteuil !

LE PRINCE.

Ai-je mal fait ?

LE ROI.

Est-ce que je vous ai marié pour dormir dans un fauteuil? Est-ce que j'ai fait venir une princesse de sang royal, est-ce que j'ai donné des fêtes publiques qui me coûtent plus de cent mille écus pour que mon glorieux fils ronflât comme un sabot entre les bras d'un fauteuil?

LE PRINCE.

Eh! mon père, vous ne m'avez pas dit que je dusse faire autre chose!

LE ROI.

Ventre saint gris! comme disait Henri IV (*il se découvre*), il est d'un sang-froid qui m'exaspère. Il me semble pourtant, monsieur, que votre fiancée n'était ni laide ni dégoûtante!

LE PRINCE.

Elle! mon père! C'est la plus aimable et la plus parfaite de toutes les femmes, et je l'aime de tout mon cœur.

LE ROI.

Mais alors c'est elle qui vous a mal reçu, repoussé, découragé?

LE PRINCE.

Au contraire! Elle m'a dit qu'elle m'aimait, et cela dans le langage le plus doux, accompagné des regards les plus tendres qui se puissent imaginer.

LE ROI.

Hé bien?

LE PRINCE.

Hé bien?

LE ROI.

Hé bien? Qu'avez-vous fait quand vous avez su que vous étiez aimé de votre femme?

LE PRINCE.

Je l'ai remerciée sincèrement, et, supposant qu'elle devait avoir grand sommeil, je l'ai conduite jusqu'au seuil de sa chambre afin qu'elle se mît au lit.

LE ROI.

Ah! C'est affaire à vous; et j'ai donné le jour à un vert galant de l'espèce la plus rare! Vous devriez mourir de honte! Un prince de vingt ans, grand comme père et mère!

LE PRINCE.

Au moins daignez me dire ce que j'ai fait de mal!

LE ROI.

Morbleu! mon cher, vous êtes d'une innocence impayable, mais vos gouverneurs me la payeront! (*Il se pend à deux ou trois cordons de sonnette. Entrent plusieurs domestiques et Reppel, une grande tartine de beurre à la main.*)

SCÈNE VII.

LE ROI, LE PRINCE, REPPEL, VALETS.

LE ROI, *à un valet.*

Va me querir le général Schnaps et ce grand âne de Fuchs. A l'instant! (*Les valets sortent. A Reppel.*) Qui es-tu, toi, avec ta tartine?

REPPEL.

Vous ne vous rappelez pas? Je suis votre favori!

LE ROI.

Je n'ai plus de favori. Je te destitue. Rends-moi ma tartine. Croirais-tu que mon fils a passé la nuit dans un fauteuil?

REPPEL.

Je vous l'avais bien dit. Ses précepteurs l'ont mal élevé.

LE ROI.

C'est vrai, tu me l'as dit. D'où le savais-tu?

REPPEL.

Mais tout le monde le sait dans le royaume, excepté vous.

LE ROI.

Tais-toi ; je t'aime. Tu as ma confiance. Ne me quitte pas. Je vais dissimuler; voici les traîtres.

SCÈNE VIII.

LE ROI, LE PRINCE, REPPEL, SCHNAPS, FUCHS.

SCHNAPS *et* FUCHS, *essoufflés*, *ensemble*.

SCHNAPS. Sire, avec un empressement tout militaire....

FUCHS. C'est avec un zèle tout religieux....

SCHNAPS. J'ai volé....

FUCHS. Que j'accours....

LE ROI.

C'est bon, c'est bon. Je suis content de vous.

SCHNAPS *et* FUCHS, *au prince*.

SCHNAPS. Monseigneur le prince héritier daignerait-il....

FUCHS. Oserais-je offrir à monseigneur le prince....

LE PRINCE, *mélancoliquement.*

Merci. Bonjour. C'est le roi qui veut vous parler. (*Ils se retournent vivement du côté du roi.*)

LE ROI.

Mes amis, mes fidèles, mes bons et loyaux serviteurs. (*Bas à Reppel.*) Je te parie dix sous que je les ferai mettre à mort avant la nuit! (*Haut à Schnaps et Fuchs.*) C'est à vos soins quasi paternels que j'ai confié l'éducation du prince mon fils. Depuis tantôt quatorze ans que cela dure, Fuchs a touché cent écus par mois, Schnaps en a reçu deux cent cinquante. Je sais ce que vous me coûtez. On a beau être roi absolu, et par conséquent à son aise, on ne donne pas cent écus par-ci, deux cent cinquante écus par-là, sans vouloir que la dépense rapporte un peu de profit. Dites-moi donc au plus juste et sans faire de sauce sur des cailloux ce que vous avez enseigné à mon fils?

SCHNAPS *et* FUCHS, *ensemble.*

SCHNAPS. Conformément aux ordres de Votre Majesté....

FUCHS. D'un côté, ma conscience, de l'autre, la volonté suprême...

LE ROI.

Non; parlez l'un après l'autre. Je vous entendrai plus commodément. Fuchs, à vous!

FUCHS.

Le jour où le plus sage, le plus noble, le plus glorieux, le plus invincible de tous les potentats, le plus....

LE ROI.

Nous sommes entre nous. Appelez-moi familièrement grand roi, et allez au fait. Qu'avez-vous appris à mon fils?

FUCHS.

Grand roi, je lui ai appris, dans la mesure de mes faibles moyens, l'histoire du peuple hébreu, l'astrologie judiciaire, l'art d'interpréter les songes, le calcul des ternes à la loterie, la belle science du blason et les premiers éléments de l'alchimie. J'ai rempli son cœur des plus nobles vertus qui puissent orner un jeune prince, telles que l'humilité, l'obéissance et la chasteté....

LE ROI.

Très-bien! (*Bas à Reppel.*) Je dissimule.

FUCHS, *continuant.*

J'ai tenu loin de ses yeux les livres, images et tous objets généralement quelconques qui étaient de nature à troubler la pureté de ce cristal. J'ai

même pris soin que, dans la basse-cour de toutes les résidences royales, on ne laissât pénétrer que des animaux de sexe masculin.

LE ROI.

C'est bien avantageux pour un roi qui aime les œufs frais !

REPPEL.

Quand je vous le disais qu'on vous a fabriqué un séminariste !

LE ROI, *à Fuchs.*

Assez.

SCHNAPS

Que Votre Majesté se rassure : j'étais là.

LE ROI.

Bon !

SCHNAPS.

J'ai appris à monseigneur ce grand art militaire qui a fait la gloire des Josué, des Alexandre, des César et de Votre Majesté. Il possède sur le bout du doigt tous les principes de la guerre, depuis l'école du soldat jusqu'aux plus hautes considérations de la stratégie. Il a gagné plus de cent batailles sur une table de bois des îles avec des soldats de plomb. Il sait employer à propos l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie et le génie. Si Votre Majesté daignait l'interroger elle-même

ou me permettre de lui poser quelques questions...

LE ROI.

Allez, allez !

SCHNAPS, *au prince.*

Monseigneur, oserais-je demander à Votre Altesse ce que fait un bon général lorsqu'il assiége une place forte?

LE PRINCE.

Il doit s'en approcher avec prudence, s'y introduire avec impétuosité, s'y comporter avec douceur.

LE ROI.

Pal mal ! Et maintenant.... (*Bas à Reppel.*) Je vais éclater. (*Haut.*) Essayez un peu de l'interroger sur la dynastie !...

SCHNAPS, *embarrassé.*

Sire....

LE ROI

Que lui as-tu enseigné relativement à la dynastie ?

SCHNAPS, *même jeu.*

La dynastie?...

LE ROI.

Sait-il comment un prince a des héritiers dignes de lui et fait souche de grands hommes?

SCHNAPS.

Fait souche.... fait souche....

LE ROI.

Oui, fait souche. Cela se comprend de soi et je m'étonne que vous ayez omis une question si importante.

SCHNAPS.

Sire, fait souche n'est pas dans le programme.

LE ROI.

Allez au diable, vous et vos programmes! Le prince est un innocent parce que vous ne lui avez rien enseigné de ce qu'il faut. Il a couché dans un fauteuil, et voilà comme vous êtes dévoués à ma couronne! Tout me trompe! tout me trahit! jusqu'aux meubles de mon palais! Nous allons être la risée du corps diplomatique et donner la comédie à l'Europe. C'est pourquoi, si vous n'avez réparé votre sottise avant neuf heures du soir, je vous condamme à être pendus haut et court, moi, le roi. (*A Reppel.*) Je les ai foudroyés.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LA PRINCESSE, LA GÉNÉRALE, DAMES.

LE PRINCE.

(Il se lève en voyant la princesse entrer avec sa suite par la porte de droite.) Ah! *(Il court à elle avec empressement.)*

LE ROI, *à Fuchs et à Schnaps.*

Je vous ordonne de prendre un front riant. Voici la princesse! *(Il va la saluer et cause avec elle, tandis qu'elle traverse le théâtre.)*

LA GÉNÉRALE, *sur le devant de la scène. à Schnaps.*

Ce que j'avais prévu est arrivé. C'est à mourir de rire.

SCHNAPS.

Malheureuse! Vous ne savez donc pas?

LA GÉNÉRALE.

Quoi? Je ne sais que ce que je sais, mais c'est déjà bien joli.

SCHNAPS.

Savez-vous que je serai pendu ce soir, si rien ne change, parce que le prince a dormi dans un fauteuil ?

LA GÉNÉRALE, *riant plus fort*.

De plus en plus admirable !

SCHNAPS.

Admirable ! Que je sois pendu !

LA GÉNÉRALE.

Vous ne le serez pas.

SCHNAPS.

Mais si je l'étais ?

LA GÉNÉRALE.

Tiens ! Mais si l'on vous pendait tout de bon, je serais veuve. C'est un bel état.

SCHNAPS.

Et si vous étiez veuve, vous auriez soixante écus de pension et un bureau de loterie.

LA GÉNÉRALE.

Tout beau ! Je n'y avais pas songé. Mais hâtons-nous de rejoindre la cour et déjeunons avec le roi, tandis que vous le pouvez encore. (*Ils sortent.*)

SCÈNE X.

FUCHS, REPPEL.

FUCHS.

Paysan! Petit paysan!

REPPEL.

Tiens! vous n'allez donc pas déjeuner, vous?

FUCHS.

Non, le roi m'a coupé l'appétit. Je sens quelque chose là.... (*Montrant son gosier.*)

REPPEL.

Ce n'est rien qu'un petit avant-goût de la corde.

FUCHS.

Écoute. Tu pourrais me sauver, peut-être.

REPPEL.

Moi! Comment?

FUCHS.

Tu as dit hier que tu aimais le prince?

REPPEL.

Et je le répète.

FUCHS.

Il paraît que ce pauvre jeune homme ignore des choses....

REPPEL.

Que tout un chacun doit connaître et connaît, c'est bien certain.

FUCHS.

Il faut que je l'instruise aujourd'hui même pour....

REPPEL.

Je sais. Pour n'être point....

FUCHS.

Il faut que tu me dises ce qu'il faut que je lui dise pour qu'il sache ce qu'il ne sait pas.

REPPEL.

Dites-lui ce que vous ne lui avez pas encore dit.

FUCHS.

Mais, malheureux !... Apprends un grand mystère que je te confie par amitié. Je ne suis pas de la campagne, moi. J'ai été élevé par des gens respectables qui ne me destinaient aucunement au mariage. Et pour tout dire en un mot, si je n'ai pas enseigné à monseigneur les choses qu'il a besoin de savoir, c'est que moi-même je ne les sais pas.

REPPEL, *éclatant de rire.*

Voyez le beau maître d'école! Mais j'ai dans ma cage deux merles à bec jaune qui en savent plus long que vous.

FUCHS.

Ne me rends pas jaloux de deux animaux de bas étage. Figure-toi que tu es le révérend docteur Fuchs et qu'on t'enferme en tête-à-tête avec le prince. Que lui dirais-tu?

REPPEL.

Ce que je lui dirais si j'étais vous? des cafardises!

FUCHS.

Mon cher vilain, mon précieux petit paysan, instruis-moi. Tu seras mon sauveur, mon créateur, mon père. Je te récompenserai plus tard. Je suis sur le chemin des honneurs, j'arriverai un jour ou l'autre à quelque bon ministère. Alors je plongerai mes mains dans les coffres de l'État, et je partagerai tout avec toi.

REPPEL.

C'est ça! vous prendrez l'argent du pauvre monde et vous m'en rendrez quelques sous! Le roi a bien raison de vous pendre, et j'attendrai que vous soyez en l'air pour éduquer votre jeune homme.

FUCHS.

C'est toi qui feras l'éducation du prince?

REPPEL.

Oui, moi.

FUCHS.

Et comment?

REPPEL.

C'est mon secret.

FUCHS.

Ah ! méchant ver de terre ! Avorton de paysan ! C'est pour me braver que tu es sorti du fumier de ton village ! Tu refuses de me servir et tu souhaites ma mort ! J'échapperai sans toi, malgré toi, et je me vengerai de toi ! Je te ferai pourrir en prison, toi, ton père et ta mère et tous tes descendants jusqu'à la postérité la plus reculée.

REPPEL.

Voyez-vous le bon homme !

FUCHS.

Est-ce que j'ai besoin de toi? Est-ce que je n'ai pas la confiance du prince? C'est mon élève, et il croira tout ce que je lui dirai, quand même je ne lui dirais rien. On peut enseigner les choses sans les savoir soi-même; il y a des méthodes pour cela. Qu'on me laisse le temps de préparer ma leçon et tu verras, tison d'enfer, suppôt de Belzébuth !

REPPEL.

J'en suis bien fâché pour vous, mais voici votre écolier qui rôde ici comme une âme en peine. Enseignez-lui ce que vous ne savez pas, m'sieu le savant. Moi, je vas manger ma seconde tartine ! (*Il sort, entre le prince.*)

SCÈNE XI.

FUCHS, LE PRINCE.

LE PRINCE.

Fuchs, c'est toi que je cherchais.

FUCHS.

Monseigneur m'honore !

LE PRINCE.

Tu es savant, toi !

FUCHS.

Mon Dieu, monseigneur....

LE PRINCE.

Pas de fausse modestie : tu sais tout.

FUCHS.

Puisqu'il faut absolument l'avouer à Votre Altesse.... oui.

LE PRINCE.

Alors, explique-moi comment, en quoi, et par quoi j'ai fait une sottise. Il paraît que j'ai été ridicule. Tu as vu comme mon père me traitait. J'ai le cœur tout froissé ce matin. Je n'ose plus lever les yeux sur ma femme. Que dis-tu de tout cela, toi qui es docteur ?

FUCHS.

Je dis, monseigneur, que les temps sont accomplis. Il y aura prochainement du nouveau. Et j'ose prophétiser à Votre Altesse qu'elle goûtera sous peu des contentements ineffables.

LE PRINCE, *avec intérêt.*

Ah !

FUCHS.

Votre Altesse est entrée hier soir dans les doux liens du mariage.

LE PRINCE, *avec ennui.*

Oui, oui ; je sais.

FUCHS.

Or, qu'est-ce que le mariage ?

LE PRINCE.

Parle !

FUCHS.

Une sorte de paradis sur terre. Le rapprochement chaste et pieux de deux âmes croyantes

qui s'appuient doucement l'une sur l'autre pour marcher plus sûrement dans le chemin du salut.

LE PRINCE.

Pour marcher?... Oui, oui, en effet, c'est fort agréable.

FUCHS.

Plus que vous ne pensez, monseigneur.

LE PRINCE.

Vraiment?

FUCHS.

Je l'ai entendu dire à des gens bien informés. D'ailleurs le simple raisonnement peut vous donner un avant-goût des plaisirs qui vous attendent.

LE PRINCE, *souriant.*

Voyons un peu?

FUCHS.

Votre Altesse s'est déridée.

LE PRINCE.

C'est pour mieux entendre ton raisonnement.

FUCHS.

Suivez-moi bien, monseigneur. Qu'est-ce que la femme?

LE PRINCE.

Ah!

FUCHS.

C'est une plante délicate; un jeune arbuste qui

a grandi dans l'ombre et le mystère. On lui donne un époux. Pourquoi ?

LE PRINCE.

Oui !

FUCHS.

Pour qu'il la protége contre l'intempérie des saisons; qu'il l'abrite du soleil, qu'il la réchauffe au temps froid, qu'il écarte de son feuillage la dent vorace des troupeaux.

LE PRINCE.

Le feuillage de la princesse !

FUCHS.

C'est une métaphore. Et j'ajoute en poursuivant mon raisonnement : si l'épouse est une jeune plante, si l'époux est le bon jardinier, rien ne saurait être plus doux que le mariage. D'une part la faiblesse, de l'autre la force. Ici la confiance la plus absolue dans les soins du fort, là un légitime orgueil dans la protection du faible; des deux côtés l'allégresse la plus pure dans la récolte des fruits.

LE PRINCE.

Quels fruits?

FUCHS.

Les enfants, monseigneur, si j'ose le dire.

LE PRINCE.

Ah ! c'est vrai : nous en parlions hier. Fuchs, quand donc aurai-je des enfants ?

FUCHS.

Lorsqu'il plaira au ciel d'en envoyer à Votre Altesse.

LE PRINCE, *mélancoliquement.*

Connu.

FUCHS.

Votre Altesse se rembrunit.

LE PRINCE.

Fuchs ! quelque chose me dit que tu ne m'as pas enseigné tout ce que je devais savoir.

FUCHS.

Monseigneur, je vous jure que vous êtes aussi savant que moi. Peut-être même davantage; car enfin, si par hasard.... c'est une idée. (*Avec explosion.*) Monseigneur !

LE PRINCE.

Qu'est-ce qui te prend ?

FUCHS.

Votre Altesse a-t-elle jamais lancé un regard furtif dans ces deux grands albums que je lui avais défendu de feuilleter ?

LE PRINCE.

Non, Fuchs.

FUCHS.

Quel malheur !

LE PRINCE.

Tu me l'avais défendu.

FUCHS, *désolé.*

Ces choses-là sont faites pour moi. Hélas ! monseigneur, pouvais-je deviner que Votre Altesse m'obéirait ?

LE PRINCE.

Mais qu'y a-t-il dans ces deux albums ?

FUCHS.

Je n'en sais rien. Si du moins Votre Altesse avait dérobé quelques livres dans la bibliothèque réservée ! Votre Altesse ne l'a jamais fait !

LE PRINCE.

Oh ! Fuchs !... D'ailleurs, tu ôtais la clef.

FUCHS.

Hélas ! je dois pourtant l'avoir oubliée quelquefois.

LE PRINCE.

Mais au nom de tous les saints, qu'y avait-il dans cette bibliothèque ?

FUCHS.

Des livres que Votre Altesse ne devait pas lire. Et cependant il est bien malheureux qu'elle ne les ait pas lus.

LE PRINCE.

Il y a donc des choses que l'on sait et que je ne sais pas. J'en étais sûr !

FUCHS.

Hélas !

LE PRINCE.

Ainsi, tu m'as entretenu à dessein dans une ignorance crasse ! Tu pouvais m'instruire, et tu ne l'as pas fait ! Je ne suis qu'un enfant à l'âge où le dernier de nos sujets est un homme. Mon peuple rit de moi ! Ma femme me regarde avec pitié, traître, et c'est ta faute !

FUCHS.

Monseigneur, ne vous mettez pas en courroux !

LE PRINCE.

Et comment mon sang pourrait-il ne pas bouillir ? Ma honte se tourne en colère quand je vois l'auteur de mon ignorance et la cause de mon malheur ! Tu !...

FUCHS.

J'ai fait ce qu'on m'avait dit, monseigneur; pardonnez-moi !

LE PRINCE.

A une condition. Tu vas m'apprendre à l'instant tout ce que je ne sais pas. Vite ; j'écoute.

FUCHS.

Monseigneur....

LE PRINCE.

Parle donc !

FUCHS.

Mais, monseigneur, que voulez-vous que je vous dise ?

LE PRINCE.

Tout !

FUCHS.

Hélas ! je le voudrais. Dieu m'est témoin qu'il y va de mes intérêts les plus chers ; mais je jure sur mon bonnet de docteur que je suis aussi ignorant que vous.

LE PRINCE, *marchant sur lui.*

Traître ! on t'a payé pour me changer en bête, mais tu n'en seras pas le bon marchand, et je t'étranglerai si tu ne parles !

FUCHS.

A quoi vous servira-t-il de m'étrangler puisque je dois être pendu ?

LE PRINCE, *le prenant à la gorge.*

Parle ou meurs !

FUCHS.

A l'aide ! Son Altesse royale monseigneur le prince héritier m'étrangle !

SCÈNE XII.

LE PRINCE, FUCHS, SCHNAPS.

SCHNAPS, *entrant par la porte de gauche.*

Monseigneur !

LE PRINCE, *lâchant Fuchs et se tournant vers Schnaps.*

Ah ! vous voilà, vous ! J'ai aussi des grâces à vous rendre ! Par tous les saints ! vous m'avez proprement élevé, et je suis un bel oiseau pour entrer dans le mariage !

FUCHS, *à Schnaps.*

Monseigneur a raison. N'avez-vous pas de honte? C'était à vous à parachever l'éducation de Son Altesse. Que pouvait-il apprendre d'un chétif célibataire comme moi ?

SCHNAPS, *à Fuchs.*

Parbleu ! vous êtes bien heureux que je sois là pour réparer vos sottises ! Sans moi, votre pédante seigneurie s'en irait examiner les astres de tout près. Allons, vous êtes pâle, mon cher ; reprenez vos couleurs naturelles. Monseigneur

ne sera pas ridicule et vous ne serez point pendu.

LE PRINCE.

Je saurai donc....

SCHNAPS.

Tout, monseigneur, et dans la minute. Je me fais fort de vous apprendre en quatre temps ce que le pauvre Fuchs n'a pas su vous enseigner.

LE PRINCE.

Parlez ; j'écoute.

FUCHS.

Nous écoutons. Je ne serai pas fâché de profiter de l'occasion....

SCHNAPS.

Pauvre homme !

LE PRINCE.

Hé bien ?

SCHNAPS.

Parbleu ! la chose est toute simple, et Votre Altesse en saura tout à l'heure autant que moi.

LE PRINCE.

Ce cher général !

FUCHS.

Oui, il a du bon.

SCHNAPS.

Ah ! voilà comme je suis, moi. Je n'y vais pas

par trente-six chemins, et je dis carrément les choses.

LE PRINCE.

A la bonne heure !

SCHNAPS.

Ventrebleu ! cela n'est pas malin, et le premier venu, à moins d'être un cuistre, s'en tirerait tout comme moi.

LE PRINCE.

Vite, alors.

SCHNAPS.

M'y voici, monseigneur. C'est que.... la chose est si facile que, ma parole d'honneur, je ne sais par où commencer.

LE PRINCE.

Faut-il que je vous aide ? Je suis marié, voici le commencement.

FUCHS.

Là !

SCHNAPS.

C'est précisément ce que j'allais avoir l'honneur de vous dire. Ce malheureux Fuchs, qui m'écoute de ses deux grandes oreilles, n'aurait jamais trouvé cet exorde-là. Ainsi donc Votre Altesse royale est mariée. C'est la base du raisonnement. Je pars de là militairement, du pied gauche !

FUCHS, *enthousiasmé et marquant le pas.*

Une, deux !

LE PRINCE.

Bravo ! Et puis !

SCHNAPS.

Et puis !... Voilà. Non-seulement Votre Altesse est mariée; j'ajoute, et notez bien ceci, que Votre Altesse est un homme.

FUCHS.

Pardon ; un prince !

SCHNAPS.

Je dis un homme. Car enfin, ventrebleu ! vous excuserez ma franchise toute militaire. Un prince n'est qu'un homme.... infiniment supérieur à tous les autres. Vous êtes donc un homme, tranchons le mot. Et c'est ce dont on ne saurait trop se féliciter, principalement aujourd'hui.

LE PRINCE.

Pourquoi ?

FUCHS.

Il va le dire !

SCHNAPS.

Pourquoi ?... pourquoi ?... (*Appuyant.*) Un homme !

FUCHS.

Homme !

LE PRINCE.

Va pour un homme!

SCHNAPS.

Oui, vertuchoux! un homme! Qu'est-ce que j'allais dire?... ah!... Deuxièmement, Votre Altesse a donné sa main à une femme.

FUCHS.

Pour le coup, je dirais à une princesse.

LE PRINCE.

Non, Fuchs. A la plus belle, à la plus douce, à la plus spirituelle, à la plus aimable de toutes les femmes.

SCHNAPS.

Certainement, certainement. Et quand je disais une femme tout court, c'était pour simplifier la démonstration.

LE PRINCE.

Allez toujours!

SCHNAPS.

Nous y voilà. Je me résume, monseigneur. Vous êtes un homme, la princesse est une femme, on vous a mariés hier matin l'un à l'autre, et mille canons, en avant, marche! *(Il s'essuie le front.)*

LE PRINCE.

Hé bien, quoi?

SCHNAPS.

Comment, quoi ?

FUCHS.

Oui, quoi?

SCHNAPS.

Je croyais m'être bien expliqué. Y a-t-il quelque chose que Votre Altesse n'ait pas compris?

LE PRINCE.

J'ai tout compris, général.

FUCHS.

Moi aussi.

LE PRINCE.

Mais je reste aussi ignorant que je l'étais.

FUCHS.

Et moi, donc !

SCHNAPS.

Oh !

LE PRINCE.

Vous n'avez pas la prétention de m'apprendre que je suis marié. Or vous ne m'avez pas dit autre chose. Enseignez-moi ce que je dois faire désormais pour que ni le peuple, ni la cour, ni mon père, ni la princesse n'aient l'occasion de se rire de moi.

FUCHS.

Voilà ce qu'il faut nous enseigner.

SCHNAPS, *se grattant la tête.*

Ah!... oui!... attendez.... Corne de bœuf!... Monseigneur!

LE PRINCE.

Enfin!

SCHNAPS.

La vie est l'image de la guerre.

LE PRINCE.

Allez toujours.

SCHNAPS.

Le cœur de la femme est une forteresse.

LE PRINCE.

Après?

SCHNAPS.

Une forteresse qu'il faut prendre d'assaut.

LE PRINCE.

Mais non, puisque ma femme m'a dit qu'elle m'aimait depuis longtemps.

SCHNAPS.

Bon! nous sommes sauvés.

FUCHS.

Pourquoi?

SCHNAPS.

Lorsque la femme aime son mari, et réciproquement, on peut prédire à coup sûr que les deux époux sont bien près de s'entendre. Votre

Altesse a-t-elle encore quelques éclaircissements à me demander?

LE PRINCE.

Sur quoi?

SCHNAPS.

Sur ce que j'ai eu l'honneur de lui dire.

FUCHS.

Vous n'avez encore rien dit.

SCHNAPS, *à Fuchs.*

C'est votre faute, à vous! Son Altesse a l'esprit trop mal préparé. (*Au prince.*) Je sue à vous expliquer la chose la plus naturelle, et l'on dirait que je vous parle grec!... Je voudrais.... je développerais.... Je ne peux pourtant pas vous conter des gaudrioles! Le roi me l'a formellement défendu.

FUCHS.

La morale le défend aussi. Cependant....

LE PRINCE.

Contez-moi tout ce que vous voudrez, mais tirez-moi d'ignorance!

SCHNAPS.

Hé bien! mille tonnerres! asseyez-vous là et écoutez! Il était une fois un roi et une reine....

SCÈNE XIII.

FUCHS, SCHNAPS, LE ROI, LE PRINCE.

LE ROI, *entrant par le fond.*

(*D'un ton sévère.*) Général !

SCHNAPS.

A l'autre, maintenant !

LE PRINCE.

Quel dommage !

LE ROI.

Général, j'ai assisté à cet entretien, et j'en suis honteux pour vous.

SCHNAPS.

Sire

LE ROI.

Je vous aurais donné à pendre dès le matin, si j'avais su que vous aviez si peu de ressources dans l'esprit.

SCHNAPS.

Hélas ! sire; ce n'est pas ma faute si Monseigneur est trop bien élevé.

LE ROI.

Taisez-vous et écoutez. C'est moi qui achève-

rai devant vous l'éducation du prince. Rien n'est plus facile en vérité, et je prétends vous donner une leçon.... Mon fils....

FUCHS.

Sire, vous êtes le plus grand homme des temps modernes. (*Avec expansion.*) Nous ne serons point pendus !

LE ROI.

Vous le serez si je le trouve agréable. Le plus beau privilége d'un roi absolu, c'est de pendre ceux qu'il lui plaît, et de ne dépendre de personne.... (*Au prince.*) Mon fils.... (*A Schnaps.*) Je comprends qu'un Fuchs, un homme d'esprit étroit et d'éducation mesquine reste court en pareille matière. Mais un homme tel que vous, général Schnaps ! un militaire ! un père de famille ! Que dis-je ! un lovelace ! Ah ! par ma couronne, c'est trop fort !

SCHNAPS.

Sire....

LE ROI.

Vous répondrez quand j'aurai fini. (*Au prince.*) Mon fils ! (*A Schnaps.*) Remarquez, s'il vous plaît, la simplicité de mon début. Je ne vais pas chercher des métaphores ridicules et ampoulées. (*Au prince.*) Mon fils.... (*A Schnaps.*) Le beau mé-

rite de comparer le mariage à une forteresse et l'amour à un bombardement. Cela frise l'inconvenance. (*A l'infant.*) Mon fils.... (*A Schnaps.*) Je ne dis pas : morbleu, mon fils! ventrebleu, mon fils! mille tonnerres, mon fils! De telles exclamations seraient déplacées dans ma bouche. Elles le sont même dans la vôtre. Je dis simplement et paternellement : mon fils.

LE PRINCE.

Oui, mon père.

LE ROI.

Ce n'est pas à vous de parler. Contentez-vous pour le moment de prêter l'oreille à mon discours. Je ne me souviens pas d'avoir ouvert la bouche devant le feu roi mon père sans qu'il m'eût préalablement interrogé.

LE PRINCE.

Oui, mon père.

LE ROI.

Que cette leçon vous serve pour l'avenir. Mon fils.... (*A Schnaps.*) Voyez-vous, général, mon plan est tout ce qu'on peut imaginer de plus simple. Les ambages et les circonlocutions ne servent qu'à éloigner le but. Je vais droit devant moi, aussi bien dans une affaire de famille que dans une question politique. C'est en agissant

ainsi que je me suis toujours fait respecter comme père et comme roi. (*Il salue. Au prince.*) Mon fils.... (*A Schnaps.*) Si je dis nettement les choses, en revanche, j'ai pour principe de n'employer que des termes choisis et irréprochables. (*Au prince.*) Mon fils.... (*A Schnaps.*) Ainsi, vous vous êtes servi tout à l'heure du mot de gaudriole. J'en suis fâché, non pour moi, car il ne saurait m'atteindre, mais pour vous. Qu'est-ce que c'était donc que cette gaudriole que vous vous apprêtiez à raconter?

SCHNAPS.

Oh! sire, une historiette sans gravité; fort indigne assurément de parvenir aux oreilles d'un grand roi comme vous.

LE ROI.

Je ne veux pas l'entendre!... à moins pourtant qu'elle ne soit de nature à compléter l'effet de ma démonstration sans choquer en rien les convenances.

SCHNAPS.

Sire, les convenances seraient peut-être un peu choquées.

LE ROI.

Et vous alliez conter cette histoire à mon fils! Ah! général!... Je le vois avec un regret pro-

fondément mélancolique ; un prince ne devrait avoir d'autre précepteur que son père. (*Au prince.*) Mon fils.... Mon fils.... où en étions-nous ?... Ah ! je sais ! Mon fils.... (*Apercevant la générale qui entre par la porte de gauche.*) Qu'est-ce encore ? C'est vous, madame, qui venez m'interrompre au beau milieu de mon raisonnement ?

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LA GÉNÉRALE.

LA GÉNÉRALE.

Sire, daignez excuser mon indiscrétion. Je m'enfuis.

LE ROI.

Non, madame, vous ne vous en irez pas, et puisque vous avez coupé le fil de mon discours, je vous condamne à l'achever pour moi.

LE GÉNÉRAL, *épouvanté.*

Sire ! un vieux soldat.... mes services.... mes campagnes.... Je n'ai pas mérité....

LE ROI.

Si vous aviez fait votre devoir, vous vous seriez épargné ce petit désagrément.

SCHNAPS.

Mais, sire, comment une simple femme réussirait-elle où nous avons tous échoué?

LE ROI.

D'abord, monsieur, je n'ai pas échoué, moi. Et puis j'ai remarqué que les femmes s'y entendaient mieux que nous. C'est une femme qui a terminé mon éducation, et j'ose dire....

SCHNAPS.

Mais celle-ci, grand roi, est ma femme, et je serais couvert de honte, si....

LE ROI.

Aimez-vous mieux être pendu?

FUCHS, *à Schnaps.*

Mon cher général! Il y a deux têtes à sauver, dont une de docteur?

LE PRINCE, *à Schnaps.*

Général, il faut se faire une raison. (*A la générale.*) Parlez, madame, et croyez que la science me sera doublement chère, si elle me vient de vous.

SCHNAPS.

Quoi! prince, vous voulez que devant moi, sous mes yeux?...

LE ROI.

Pour le coup, il a raison. Allons-nous-en tous, et laissons madame avec mon fils.

SCHNAPS.

Sortir? Ah! mais non! J'aime encore mieux rester ici.

LE ROI.

Hé bien! asseyons-nous. Madame, vous avez la parole. Veuillez expliquer à mon fils ce que c'est que le mariage.

SCHNAPS, *à la générale.*

Angélique!

LA GÉNÉRALE.

Ah! tant pis! c'est pour vous sauver la vie! (*Au prince.*) Le mariage, monseigneur, autant que j'en ai pu juger, est l'union d'une pensionnaire de dix-huit ans et d'un vieux soudard accablé de rhumatismes.

SCHNAPS.

Madame!

LE ROI.

Prenez la question à un point de vue moins personnel.

LA GÉNÉRALE.

La pauvre fille, sacrifiée par l'ambition de ses parents à la vanité égoïste d'un vieillard, ne con-

naît guère que de réputation ce qu'on appelle les plaisirs de l'amour. En revanche, elle doit supporter l'humeur maussade de son grognon, surveiller les dépenses du ménage, faire bonne figure à la cour, tenir un grand état de maison avec peu d'argent, et s'habiller comme une princesse, à crédit.

SCHNAPS.

Madame ! (*On entend un bruit de guitare et de voix dans la coulisse.*)

LA GÉNÉRALE.

Chut ! Est-ce qu'on n'a pas chanté sous les fenêtres du palais ?

LE ROI.

Sans mon ordre ? C'est particulier.

REPPEL.

(*Dans la coulisse.*)

Ton cœur à moi ! Mon cœur à toi !
Cette chambre est la nôtre,
Mais nos deux bouches sont, ma foi !
Trop loin l'une de l'autre !
Embrasse-moi !

LE ROI, *à son fils.*

Écoutez, prince, écoutez ! C'est un enseignement que le ciel vous envoie.

LE PRINCE.

La musique est belle et la voix agréable.

LE ROI.

Et les paroles, monsieur, les paroles! Un vrai chef-d'œuvre de précision! (*Fredonnant.*)

Mais nos deux bouches sont, ma foi!
Trop loin l'une de l'autre!
Embrasse-moi!

(*A part.*) Je chanterais encore, si je voulais.

LE PRINCE, *reprenant le refrain.*

Embrasse-moi!

C'est permis?

SCHNAPS.

C'est recommandé, monseigneur.

LE ROI.

C'est commandé, mon fils.

FUCHS.

Je ne l'aurais jamais cru!

REPPEL, *dans la coulisse.*

Tu m'appartiens, de par la loi!
Ce grand lit est le nôtre.
Deux oreillers! c'est trop, ma foi!
J'en ôte un, dors sur l'autre
Auprès de moi!

LE ROI.

Bravo! (*Chantant.*)

Auprès de moi!

LE PRINCE.

Quoi! mon père?

LE ROI.

Oui, mon fils! Et comprenez-vous maintenant la sottise que vous avez faite? Brave homme de musicien! Il faut que je lui jette quelque chose! (*Il s'approche de la fenêtre.*) Non, il est vêtu comme un gentilhomme. Un grand feutre enfoncé sur les yeux, le manteau relevé par la rapière. Mais pourquoi s'est-il placé sous les fenêtres de la princesse?

REPPEL, *dans la coulisse.*

Nous sommes deux; c'est trop, je crois,
Pour l'un comme pour l'autre.
Ne soyons qu'un! Dans quelques mois,
Quel bonheur est le nôtre!
Nous serons trois!

LE ROI.

Bien dit! Vous serez trois! Et moi, je serai grand-père. Ah! mon fils! (*Apercevant un valet qui entre par la porte du fond.*) Que veux-tu, toi? (*Le domestique lui présente une lettre sur un plateau.*) C'est pour vous, prince.

LE PRINCE, *ouvrant la lettre.*

Écriture inconnue; billet anonyme; orthographe sauvage. (*Lisant.*) « Monseigneur, on vous

fait assavoir que le prince de Rudolstadt a suivi la princesse jusque dans votre capitale, avec une guitare, et qu'il doit l'enlever cette nuit. »

LE ROI.

Avec une guitare ! Mais alors....

LE PRINCE.

Enlever la princesse, ma femme ! Il faudra d'abord qu'il m'enlève la vie !

LE ROI, *criant par la fenêtre.*

Arrêtez ! Qu'on l'arrête !

LE PRINCE.

C'est un plaisir que je ne veux laisser à personne et mon épée me fera raison de l'insolent. A nous deux, prince de Rudolstadt ! (*Il sort en brandissant son épée. Le roi et Schnaps en font autant et sortent avec lui. Fuchs, qui n'a pas d'épée, saisit un tabouret et les suit*

SCÈNE XV.

LA GÉNÉRALE, LA PRINCESSE.

LA GÉNÉRALE, *éclatant de rire.*

C'est admirable !

LA PRINCESSE, *accourant toute troublée.*

Quel bruit ! Le palais est-il en feu ? Ah ! C'est vous, madame ? Où est le prince ?

LA GÉNÉRALE, *riant toujours.*

Il court, madame.

LA PRINCESSE.

Où donc ?

LA GÉNÉRALE, *même jeu.*

Dans les jardins, je pense, avec le roi son père et mon illustre mari ; tous l'épée à la main.

LA PRINCESSE.

Que signifie ?... Quel danger ?

LA GÉNÉRALE, *même jeu.*

L'affaire Rudolstadt.

LA PRINCESSE.

Rudolstadt.

LA GÉNÉRALE.

Oui ; la chanson !

LA PRINCESSE.

Quelle chanson ?

LA GÉNÉRALE.

La chanson.... et la lettre. Il sait tout.

LA PRINCESSE.

Quoi ?

LA GÉNÉRALE.

Tout ce qu'il ne savait pas. Et il est jaloux, par-dessus le marché !

LA PRINCESSE.

Qui est-ce qui est jaloux ?

LA GÉNÉRALE.

Le prince !

LA PRINCESSE.

De qui ?

LA GÉNÉRALE.

De vous. C'est-à-dire de Rudolstadt. C'est admirable, et vous serez la plus heureuse des femmes, grâce à lui.

LA PRINCESSE.

A qui ?

LA GÉNÉRALE.

A Reppel. Vous ne connaissez pas Reppel ? C'est un garçon plein d'idées. Il m'a mise dans le complot.

LA PRINCESSE.

Il y a un complot.

LA GÉNÉRALE.

On vous le racontera, et tenez ! voici le prince qui revient et je crois que le moment est bon. C'est pourquoi je vous laisse avec lui. (*Elle sort en riant.*)

SCÈNE XVI.

LE PRINCE, LA PRINCESSE.

LE PRINCE, *l'épée au fourreau, l'air sombre et décidé, sans voir la princesse.*

Il s'est enfui, le lâche ! J'ai laissé la cour à sa poursuite et je reviens ici veiller moi-même sur mon bien.

LA PRINCESSE, *timidement.*

Cher prince !

LE PRINCE, *courant à elle et la prenant dans ses bras.*

Toi ! Dieu soit loué ! Tu m'appartiens encore ! et maintenant, viennent tous les princes de l'Allemagne ! Je les défie, je les brave ! Je lutterais

contre une armée si l'on voulait t'arracher de mes bras !

LA PRINCESSE.

Que vous êtes bon de m'aimer avec tant de violence ! Je ne sais pas ce qui a pu vous mettre en courroux, mais j'aime cette généreuse colère qui fait monter le sang à votre visage. Vous n'êtes plus le même homme qu'hier au soir.

LE PRINCE.

C'est qu'on grandit vite, dans notre condition. Un enfant de sang royal devient homme en un jour si quelque événement inattendu le jette sur le trône. Pour moi, ce n'est pas une couronne qu'on m'a donné à garder (*lui prenant les deux mains*), mais un bien très-cher et très-précieux, et je sens que pour le défendre, je suis un homme !

LA PRINCESSE, *le regardant avec admiration.*

Dieu me pardonne ! On dirait que vous avez grandi. Votre figure est plus mâle que je ne pensais. Ne me regardez pas ainsi, ou je vais avoir peur de vous !

LE PRINCE.

Jure-moi que tu n'étais pas d'accord avec lui !

LA PRINCESSE.

Avec qui, bonté divine ?

LE PRINCE.

Avec mon rival !

LA PRINCESSE.

Vous avez un rival? Où donc, cher prince? Ce n'est pas dans mon cœur, assurément.

LE PRINCE.

Oui, je lis ton innocence dans tes yeux. Tu es la plus pure et la plus candide des créatures. Ce n'est pas ta faute si un audacieux.... Mais ne crains rien ! J'empêcherai que tu ne sois à lui.

LA PRINCESSE.

Et à quel autre que vous, grand Dieu ! pourrais-je bien être ? Quand je ne serais pas votre femme, mon cher prince Léopold, je ne trouverais pas un seul cavalier aussi aimable que vous.

LE PRINCE.

Seul, je m'enivrerai de ton amour, de tes baisers, de tes caresses. Nul autre que moi ne dénouera tes longs cheveux pour y plonger ses mains frémissantes. Le jour, la nuit, partout, nous vivrons comme un seul corps et une seule âme. Nous serons deux, comme dit la chanson ; non, nous ne serons qu'un ; ou plutôt non, nous serons trois ! Tu ouvres tes grands yeux étonnés et il te semble que j'ai perdu la raison ! C'est

ma folie d'aujourd'hui qui est raison, et ma sagesse d'hier qui était folie.

LA PRINCESSE.

Je t'aime!

LE PRINCE.

Et moi, je te dévore. Tu es à moi. (*Il l'embrasse.*) A moi. (*Il l'embrasse.*) Rien qu'à moi! (*Il l'embrasse. Les portes s'ouvrent.*)

SCÈNE XVII.

LE PRINCE, LA PRINCESSE, LE ROI, SCHNAPS, FUCHS, LA GÉNÉRALE, LA COUR.

LE ROI.

Bon! Bien! Bravo! Mon fils, je reconnais en cet instant que vous êtes mon digne fils. Si la majesté royale ne me retenait sur cette pente, je me laisserais aller à chanter :

Embrassez-vous!

A propos, nous n'avons pas trouvé le prince de Rudolstadt, et c'est bien malheureux. Je voudrais le remercier de tout ce qu'il a fait pour vous.

SCHNAPS.

Le fait est, monseigneur, que sans lui nous demeurions dans un grand embarras.

FUCHS.

Il nous a rendu service à tous en comblant les lacunes de votre royale éducation.

LE PRINCE, *fièrement.*

Qu'il vienne! C'est moi qui me charge de le récompenser. (*La porte du fond s'ouvre et Reppel, affublé d'un manteau et d'un chapeau à larges bords, s'annonce lui-même.*)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, REPPEL.

REPPEL.

Son Altesse monseigneur le prince de Rudolstadt.

LE PRINCE, *courant à lui.*

Jour de Dieu!

REPPEL, *jetant son chapeau et son manteau, paraît en costume de paysan.*

Votre Altesse jure déjà ; il y a du progrès.

LE ROI.

Eh ! C'est le petit Reppel.

LE PRINCE.

Qui, Reppel ?

LE ROI.

Mon favori ! Tu l'as vu ce matin, avec sa tartine.

REPPEL.

Il paraît que la tartine me change énormément, puisque monseigneur ne me reconnaît pas. Hé bien, monseigneur, daignez recevoir la confession de mes fautes. C'est moi qui ai chanté la chanson. Dame ! on n'est pas musicien de son état. C'est moi qui ai écrit la lettre. Vous auriez dû deviner cela à l'orthographe. J'ai des formes de mots qui n'appartiennent qu'à moi. Ai-je bien fait, monseigneur ?

LE ROI.

Si tu as bien fait ? Je te nomme grand bienfaiteur de la couronne, grand cordon de l'éléphant bleu, ministre de l'intérieur, des finances, de l'agriculture, du commerce, des travaux publics et des affaires étrangères ! Voilà ce que fait Assuérus pour les hommes qu'il daigne honorer.

REPPEL.

Merci bien ! Qui est-ce qui arroserait mes

choux pendant ce temps-là ? Si je vous ai fait plaisir, j'en suis content, et bonsoir la compagnie !

LE PRINCE.

Non, tu ne sortiras pas d'ici avant d'avoir accepté un gage de ma reconnaissance.

REPPEL.

Vous le voulez absolument ? Hé bien ! donnez-moi ce grand coquin de fauteuil où vous avez passé la nuit.

LA PRINCESSE.

Pourquoi ce fauteuil ?

REPPEL.

Parce que monseigneur ne s'en servira plus, madame.

FIN.

LE CHAPEAU
DE SAINTE CATHERINE
PROVERBE EN UN ACTE

A

M. EUGÈNE DE KERGUIFFINEC

PERSONNAGES.

Mlle Léonie de MORANGE, vingt-cinq ans, onze mois et vingt-neuf jours.

Mme de GUISCARD, sa tante, soixante ans.

La Duchesse de CLARIGNY, trente ans.

Le Duc de CLARIGNY, ministre des affaires étrangères, cinquante ans.

GASTON LENTZ, auditeur au conseil d'État, vingt-huit ans.

UN DOMESTIQUE.

L'action se passe à Paris en l'an....

LE CHAPEAU

DE SAINTE CATHERINE.

Le théâtre représente un petit salon au ministère des affaires étrangères. — Éclairage de bal. — Musique et danse au fond.

SCÈNE I.

LÉONIE, MADAME DE GUISCARD.

LÉONIE, *à un jeune homme qui était venu l'inviter; sèchement.*

Merci, monsieur, je ne danserai pas de la soirée. (*A Mme de Guiscard.*) Ces hommes sont incroyables! Ils s'imaginent que je vais polker un jour comme aujourd'hui!

MADAME DE GUISCARD, *buvant à petites gorgées un verre de sirop.*

Quel jour est-ce donc, Léonie?

LÉONIE.

Quel jour, ma tante? Le vingt-neuvième jour du douzième mois de ma vingt-sixième année! Et demain, sans rémission, j'aurai vingt-six ans accomplis!

MADAME DE GUISCARD.

C'est un bel âge.

LÉONIE, *amèrement.*

Oui; c'est l'âge où l'on coiffe sainte Catherine!

MADAME DE GUISCARD.

La mode à laquelle tu fais allusion est tombée en désuétude, comme tant d'autres. Peut-être s'est elle conservée à la campagne. De mon temps, un fille de vingt-six ans faisait un chapeau de fleurs naturelles ou artificielles, suivant la saison, et le portait en grande cérémonie à la chapelle de sainte Catherine. C'était touchant.

LÉONIE.

C'était à mourir de rage! Je vous en prie, ma tante, ne m'excitez pas; je suis outrée à tel point que je dirais des sottises.

MADAME DE GUISCARD.

Mais pourquoi te gendarmer si fort? Puisque la cérémonie ne se fait plus!

LÉONIE.

Il n'en est pas moins vrai que demain j'entre dans la catégorie des vieilles filles!

MADAME DE GUISCARD.

Tu seras demain ce que tu es ce soir : une des plus jolies personnes de Paris, très-recherchée, très-adulée, très-entourée, toutes les fois que tu ne reçois pas les gens à coup de fourche.

LÉONIE.

Eh! voilà justement ce qui m'exaspère. Il y a vingt hommes dans ce bal qui me font la cour, sans compter le maître de céans qui est le plus empressé de tous. Tout le monde me parle d'amour, personne ne parle de mariage. S'il est vrai que je plaise autant qu'on me le dit, pourquoi ne m'épouse-t-on pas?

MADAME DE GUISCARD, *prenant une glace sur un plateau qui passe.*

Attends. On ne t'épouse pas, c'est bien simple. On sait que tu as cent vingt mille francs de dot, et l'on voit que ta toilette seule absorbe deux fois ton revenu. Ton pauvre père t'a élevée à vivre grandement, comme il convenait à la fille

d'un amiral. Moi-même, je fais pour toi tout ce que je peux : tu es mon seul luxe. Mais ma fortune est tout en viager ; il n'en restera rien après moi, et c'est ce qui donne à réfléchir aux hommes.

LÉONIE.

Non, ma tante ; le mal ne vient pas de là. J'ai vu mille femmes élevées comme moi, et pas plus riches, épouser des partis magnifiques. Mais vous m'avez menée trop tôt dans le monde, et le monde me croit plus vieille que je ne suis, parce qu'il me connaît depuis longtemps. Que je suis malheureuse !

MADAME DE GUISCARD.

Ne vas-tu pas pleurer pour te rougir les yeux ? Après tout, si tu n'es pas mariée, c'est que tu ne l'as pas voulu. Nous avons refusé dix prétendants, tu le sais bien.

LÉONIE.

Dix prétendants ! Je sais bien que nous le disons. Mais entre nous, ma tante, nous n'en avons jamais refusé qu'un.

MADAME DE GUISCARD.

Qu'importe ? Il t'a demandée au moins dix fois. Cela peut compter pour dix.

LÉONIE.

M. Gaston Lentz ! Un garçon qui n'est pas né !

MADAME DE GUISCARD.

Il a un nom, et même un titre. Contesté, je l'avoue. Mais enfin son droit est clair, et s'il y avait une justice en France, Gaston serait baron de Lentz.

LÉONIE.

Et quand il serait baron de Lentz ! On n'épouse pas un auditeur à deux mille francs !

MADAME DE GUISCARD.

Il est en passe d'obtenir une sous-préfecture.

LÉONIE.

Me voyez-vous sous-préfète à Briançon ou à Florac? D'ailleurs un sous-préfet sans fortune, c'est un garde champêtre en habit brodé.

MADAME DE GUISCARD.

M. de Lentz a des droits à recouvrer. Il est créancier de l'État.

LÉONIE.

Une dette qui ne sera jamais payée !

MADAME DE GUISCARD.

Dis-moi tout de suite qu'il te déplaît. Ça sera plus franc et plus court.

LÉONIE.

Il ne me déplaît pas, ma tante. M. de Lentz est très-bien de sa personne ; cent fois mieux que tous ces pantins qui sautent là-bas autour de lui.

D'ailleurs il m'aime, et c'est une qualité qui suffit à recommander un homme par le temps d'indifférence où nous vivons. Je rends justice à tous ses mérites, et même à cette simplicité de cœur et d'esprit qu'une autre femme tournerait peut-être en ridicule. Je l'aimerais facilement s'il pouvait être mon mari, et je n'aurais pas de violence à me faire. Mais non! Il faut que le seul homme qui me plaît soit justement celui que je ne peux épouser!

MADAME DE GUISCARD.

Attends qu'il soit ministre.

LÉONIE.

Il ne sera jamais rien. A propos, ne vous a-t-il pas semblé que la duchesse nous battait froid?

MADAME DE GUISCARD.

Quelle duchesse?

LÉONIE.

La femme du ministre.

MADAME DE GUISCARD.

Non. Que pourrait-elle avoir contre nous?

LÉONIE.

Dame! Le duc ne dissimule pas beaucoup l'attention dont il m'honore.

MADAME DE GUISCARD.

Que veux-tu que ça lui fasse à elle? La duchesse

n'a pas trente ans. Elle est, après toi, ou avant toi, la plus jolie femme de son salon ; mais il y a quatre ou cinq bonnes années qu'elle a fait à Dieu l'offrande de sa jeunesse et de sa beauté. Le duc avait eu quelques torts envers elle. La jeune femme outragée et jalouse ne se plaignit à personne ; elle dédaigna les reproches et les larmes, et se jeta dans la haute dévotion. Le fait est qu'à son âge, se voir trahie par ce petit monsieur de cinquante ans, rouge comme une écrevisse et rond comme une pomme !... Elle a bien fait, et je l'approuve.

LÉONIE.

Son mari ne la blâme pas non plus, je suppose. Il a l'air d'un homme bien consolé.

MADAME DE GUISCARD.

Pas autant que tu crois. Je sais positivement que le duc s'est insurgé deux ou trois fois contre le veuvage anticipé qu'il subit par sa faute. Il a réclamé, menacé, prié, supplié et même pleuré, si mes renseignements sont exacts. Il est allé jusqu'à solliciter l'intervention du confesseur de la duchesse, tant l'amour du fruit défendu est puissant sur les hommes ! Mais c'est un fruit bien défendu, celui qui se défend lui-même : la duchesse a tenu bon.

LÉONIE.

Ma chère tante, le duc n'est pas si malheureux que vous le faites, ou du moins ce n'est plus sa sainte femme de femme qui lui met l'esprit à l'envers.

MADAME DE GUISCARD.

Et qui donc?

LÉONIE.

Moi! Il faut bien se distraire un peu quand on souffre le martyre. D'ailleurs c'est tout profit de faire damner un de ces monstres d'hommes qui nous épousent si peu. Vous payerez pour tout le monde, monsieur le duc, puisque je vous tiens!

MADAME DE GUISCARD.

Grande enfant!

LÉONIE.

Non! vieille fille! Je venge ce que la fille de Jephté pleurait bêtement sur la montagne. Ce puissant ministre que les chambres écoutent avec respect, que les cabinets de l'Europe redoutent comme un grand homme, je le tiens suspendu au bout d'une ficelle; je le promène entre la crainte et l'espérance. Un sourire de mes yeux le met au comble de la joie; un seul pli de mon front le plonge dans des tristesses mornes. Ce

n'est pas un simple caprice que je lui ai inspiré : le beau mérite de plaire aux gens, parce qu'on est gentille ! J'ai assis ma domination sur des bases solides. Je me suis emparée de son esprit ; je lui ai persuadé que j'étais la seule femme capable de le comprendre. Il a son côté faible : la manie du style. Il traduit Cicéron dans ses moments perdus. L'effet de ses discours, de ses notes et de ses circulaires le préoccupe énormément ; il s'émeut de ce qu'on en dira dans le public lettré. On n'en dira jamais rien, mais qu'importe ! Je le flatte, je l'encourage, je l'inquiète, je l'enveloppe d'un tissu invisible où sa vanité s'épanouit. Il écrit à ses moments perdus un drame diplomatique dont j'aurai la primeur : il le fera jouer à la Comédie-Française, si je le trouve bon ! Je suis une femme supérieure ; il le dit à qui veut l'entendre. Ah ! ma tante ! Dire qu'on a su dominer un homme de cette importance, et qu'on est arrivée à l'âge de vingt-six ans sans pouvoir mettre la main sur un simple mari ! Femme supérieure ! certainement. Mais Mme du Malouet qui danse là-bas en robe cerise, est bien supérieure à moi ! Il est vrai qu'elle écrit bavolet en deux mots et satin avec une cédille, mais enfin elle a su trouver un mari.

MADAME DE GUISCARD.

Je ne te souhaiterais pas d'acheter le tien au même prix.

LÉONIE.

A tout prix, ma tante! Mais qu'est-ce qu'elle a donc fait, Mme du Malouet?

MADAME DE GUISCARD, *arrêtant un plateau.*

Attends, que je prenne un sorbet au marasquin. Mme du Malouet, qui s'appelait alors Marie de Granier, était sur le point de coiffer sainte Catherine. Elle avait du succès dans le monde, malgré ses grands bras et ses salières, parce qu'elle a des yeux de créole. Deux beaux messieurs lui faisaient une cour assidue, sans aucune arrière-pensée de mariage. Que fit-elle? Elle les prit à part l'un après l'autre et leur proposa un pari. (*Avec hésitation.*) C'est un peu difficile à dire.

LÉONIE.

Mais parlez donc, ma tante! Je suis sur des charbons ardents. Que paria-t-elle avec deux messieurs, cette créole?

MADAME DE GUISCARD.

Elle paria qu'elle ne se marierait pas dans l'année.

LÉONIE.

Je pourrais en faire autant, et gagner à coup sûr.

MADAME DE GUISCARD.

Attends donc! L'enjeu, qu'elle leur proposa elle-même, était.... une discrétion!

LÉONIE.

Une discrétion!

MADAME DE GUISCARD.

Comprends-tu?

LÉONIE.

A l'âge de vingt-six ans moins un jour, on a le droit de tout comprendre.

MADAME DE GUISCARD.

Dès ce moment, il y eut à Paris deux hommes du monde intéressés personnellement à marier Mlle de Granier. Chacun d'eux se mit en quête, et l'on trouva ce pauvre M. du Malouet qui fut immolé à l'intérêt commun.

LÉONIE.

Et Mme du Malouet paya les discrétions qu'elle avait perdues?

MADAME DE GUISCARD.

On le dit.

LÉONIE.

La sotte! A sa place, j'aurais dit à mon mari,

le lendemain des noces : « Monsieur, je compte sur votre générosité pour payer mes dettes de jeune fille. Je dois à messieurs tel et tel; faites-moi l'amitié de régler mes comptes avec eux. » Voilà comme une honnête femme se conduit.

MADAME DE GUISCARD.

En effet, c'est d'une honnête femme; mais ce n'est peut-être pas d'un honnête homme. D'ailleurs l'aveu d'un tel marché n'aurait été ni bien facile à la jeune dame ni bien agréable au jeune mari. Tandis que M. du Malouet....

LÉONIE.

A joui d'un bonheur sans nuage, sinon sans partage.... C'est singulier.... Pourquoi donc m'avez-vous raconté cette histoire, ma tante?

MADAME DE GUISCARD.

N'est-ce pas toi qui me l'as demandé?

LÉONIE.

C'est juste. (*Silence.*)

MADAME DE GUISCARD.

A quoi penses-tu?

LÉONIE.

A rien.

MADAME DE GUISCARD.

Si! Tes yeux brillent d'un éclat particulier; ton visage a pris une expression étrange.

LÉONIE.

Hé bien, oui. Je pense à Mme du Malouet, qui n'a pas coiffé sainte Catherine. Mais parlons d'autre chose, s'il vous plaît. Voici M. Lentz qui nous cherche. (*A Gaston.*) Vous ne dansez donc pas, monsieur Lentz? La chaleur est étouffante.

SCÈNE II.

MADAME DE GUISCARD, LÉONIE, GASTON.

GASTON.

En effet, mademoiselle; il fait bien chaud dans la grande galerie. Mais en revanche, on respire ici une fraîcheur délicieuse. (*Galamment.*) C'est sans doute parce que vous y êtes.

LÉONIE.

Vous prenez l'effet pour la cause, mon pauvre ami. Il n'y fait pas frais parce que j'y suis, mais j'y suis parce qu'il y fait frais.

MADAME DE GUISCARD, *à Gaston.*

Ne la taquinez pas aujourd'hui : elle est impossible.

GASTON.

Alors, mademoiselle, je n'ose pas renouveler ma prière. Vous m'avez déjà refusé le cotillon ; cependant je n'ai voulu inviter personne.... Mlle Lorembert me disait : « Invitez-moi ! » mais....

LÉONIE, *avec vivacité.*

En vérité, monsieur, c'est bien de cotillon qu'il s'agit !

MADAME DE GUISCARD, *à Gaston.*

Là ! Quand je vous le disais !

GASTON.

Pardonnez-moi, mademoiselle.

LÉONIE.

Eh ! je ne vous en veux pas, mon ami ! Je n'ai pas le temps. Avez-vous aperçu le ministre ?

GASTON.

M. le duc ? Oui, mademoiselle. Il erre de ce côté, comme une âme en peine, et soucieux à faire peur. Je vous en préviens, si vous avez quelqu'un à lui recommander. On l'a vu causer trois grands quarts d'heure avec l'ambassadeur d'Angleterre, dans l'embrasure d'une fenêtre. L'absence de la légation turque est sérieusement commentée dans le salon du whist. Deux fois déjà M. le duc s'est échappé du bal pour aller dicter des dépêches dans son cabinet.

LÉONIE.

Il ne manquait plus que cela ! Les Turcs ! Voilà les Turcs qui accaparent le temps de nos ministres ! juste au moment où nous avons quelque chose à leur dire. Ah ! si la Turquie se met en travers de mon chemin, malheur à elle !

GASTON.

Voici M. le duc qui vient par ici, mademoiselle.

LÉONIE.

Ce n'est pas malheureux ! Laissez-moi, mon ami. Allez faire un tour de valse avec ma tante.... Non ! je suis folle. Conduisez-la jusqu'au buffet. (*Se ravisant.*) Ah ! monsieur Lentz !

GASTON.

Mademoiselle ?

LÉONIE.

Vous m'aimez toujours ?

GASTON.

Pouvez-vous le demander ?

LÉONIE.

S'il vous tombait du ciel un titre, un emploi, une fortune, vous m'épouseriez sur l'heure ?

GASTON.

Sur l'heure.

LÉONIE.

Merci. Encore un mot. M'aimez-vous aveuglément?

GASTON.

Qu'entendez-vous par?...

LÉONIE.

Aveuglément, c'est-à-dire les yeux fermés, avec la confiance la plus absolue?

GASTON.

Oui!

LÉONIE.

Hé bien!... Conduisez ma tante au buffet.

MADAME DE GUISCARD, *à Gaston, en sortant.*

Elle est un peu folle aujourd'hui. Pensez-vous que nous trouvions encore des truffes sous la serviette?

SCÈNE III.

LÉONIE, LE DUC.

LE DUC.

Seule?

LÉONIE.

Regardez donc ma tante qui s'éloigne.... ou que j'éloigne.... avec un auditeur au conseil d'État.

LE DUC, *s'asseyant auprès d'elle.*

Merci. Il y a deux grandes heures que je vous cherche.

LÉONIE.

Ma timidité ne me permet pas de vous dire que je vous attendais. Mais Votre Excellence était plongée dans la question d'Orient !

LE DUC.

Qui vous a dit cela ?

LÉONIE.

Peut-être le démon de la jalousie.

LE DUC.

Répondez à ce gracieux menteur qu'il ne sait pas ce qu'il dit. J'ai causé de vous plus d'une demi-heure avec lord Nickleby.

LÉONIE.

L'ambassadeur?

LE DUC.

Oui, mademoiselle, il fait le plus grand cas de votre esprit et de votre beauté.

LÉONIE.

Je n'estime que les hommages de la France.

LE DUC.

Moi, je me suis senti rougir en écoutant votre éloge. Et si je ne m'étais retenu, j'aurais dit à

lord Nickleby : « Vous êtes bien bon, je vous remercie. »

LÉONIE.

Ce que j'admire en vous, c'est que vous n'êtes pas compromettant.

LE DUC.

Que faire? Depuis que je vous connais, je suis un vieil enfant.

LÉONIE.

Tâchez donc d'être enfant; seulement un peu! On vous croira.... on vous aimera peut-être. Mais je vous connais, monsieur le duc, et si j'osais vous dire en face ce que je pense de vous....

LE DUC.

Osez!

LÉONIE, *brutalement.*

Eh bien! tenez! vous n'êtes qu'un grand homme!

LE DUC.

Méchante! c'est presque cruel ce que vous dites là.

LÉONIE.

Non, monsieur, cela n'est que juste et je vois avec plaisir que le coup a porté. Tous les grands hommes de notre siècle, Napoléon, Metternich, lord Byron, vous, vous êtes d'illustres égoïstes,

et jusque dans les emportements de la passion vous n'aimez que vous-mêmes.

LE DUC.

Je ne vous aime donc pas, Léonie?

LÉONIE.

A merveille ! appelez-moi par mon petit nom ! il ne vous manque plus que de me tutoyer !

LE DUC.

Numa tutoyait Égérie, le poëte tutoie sa muse.

LÉONIE.

Vous êtes plus grand politique que Numa et plus grand poëte que tous les rimeurs que j'ai vus. Quant à moi, monseigneur, je ne suis ni une muse ni une Égérie, mais une pauvre fille horriblement triste depuis quelques jours.

LE DUC.

Serait-il vrai ? Hâtez-vous donc de me conter vos peines.

LÉONIE.

Non, parlons plutôt de vous. Vous pensez bien que je n'ai pas l'âme assez puérile pour vous raconter une Iliade de combats entre l'amour et le devoir. Votre dernier discours, monsieur le duc, a produit une impression profonde. Pour ma part, je l'ai relu trois fois au *Moniteur*.

LE DUC.

Quoi ! vous avez trouvé le temps? Ces maudits imprimeurs m'ont laissé bien des fautes.... Mais dites-moi vos chagrins !

LÉONIE.

Ils ne méritent pas d'occuper un génie comme le vôtre. D'ailleurs je les ai totalement oubliés, je vous jure, tout le temps que je vous ai lu. Quel style ! quelle grandeur ! quel superbe mépris des criailleries de l'opposition ! Ah ! j'aurais voulu vous entendre. Ce n'est pas de l'éloquence, cela ! c'est la foudre dans la bouche d'un homme !

LE DUC.

Hé ! non, ma chère enfant ! c'est tout modestement de l'éloq.... enfin ce que vous aviez dit d'abord. Je vous enverrai des billets pour la séance de lundi et vous jugerez cela vous-même. Par exemple, j'ai eu un mouvement heureux, un seul. Non pas que je me pique d'avoir été sublime, comme ils l'ont dit dans quelques journaux, mais enfin j'ai parlé d'une certaine hauteur. C'est lorsque j'ai dit.... pardonnez si je tronque un peu le texte : « Exiger que je dépose sur le bureau les pièces relatives aux négociations pendantes, c'est vouloir ébranler le crédit dans sa base, terroriser les intérêts, livrer à l'étranger

les clefs de la politique française et abandonner l'avenir de mon pays à toutes les éventualités de l'inconnu! » L'opposition elle-même a applaudi. J'ai entendu un *bravo* qui partait de la gauche.... mais quoi! vous pleurez?

LÉONIE, *s'essuyant les yeux.*

Ce ne sera rien. Ah! monsieur le duc! que c'est beau, la gloire de la tribune! Et pourtant, il y en a une autre que je rêve aussi pour vous, je ne serai contente que le jour où vous aurez ajouté ce laurier à tous les vôtres!

LE DUC.

Ambitieuse! je vous entends. La gloire du théâtre! hé bien, réjouissez-vous, ma pièce est écrite. Je vous la lirai quand vous voudrez.

LÉONIE.

Je ne la connais encore que par le peu que vous m'en avez dit, mais j'en suis tout éblouie, Des événements de cette importance amenés par des moyens si simples! l'erreur d'un garçon de bureau qui prend un cachet pour un autre; l'ambition d'un secrétaire d'ambassabe qui veut obtenir l'aigle rouge de troisième classe; la perfidie d'un chancelier de consulat envers son chef; une question de préséance; une légère violation de lois de l'étiquette dans un quadrille d'hon-

neur! c'est admirable de simplicité. Et quand je songe aux effets puissants que vous avez su produire avec ce moyen-là! il y a donc une divinité qui vous inspire?

LE DUC.

Vous! Léonie, vous seule! je vous l'ai dit cent fois, et vous n'avez jamais voulu me croire. Vous êtes la muse de mon inspiration, la boussole de ma ligne politique, l'étoile radieuse de ma vie!

LÉONIE.

Je vous en prie, monsieur le duc, ne me parlez point ainsi; ne me regardez point avec ces yeux-là! ayez pitié de moi!

LE DUC, *pressant.*

De quel droit réclamez-vous une pitié que vous n'avez pas pour vos victimes?

LÉONIE.

Oh! non. Je n'ai jamais eu de pitié pour vous! non, monsieur le duc, ce n'est pas de la pitié, c'est de l'admiration, c'est.... quelque chose de plus!

LE DUC, *même jeu.*

Avoue-le donc, enfant, que tu m'aimes!

LÉONIE *se lève.*

J'aurais presque le droit de l'avouer ce soir, puisque demain j'entre au couvent.

LE DUC, *épouvanté.*

Qu'est-ce à dire? y pensez-vous? qu'elle estcette cruelle plaisanterie?

LÉONIE.

Ce n'est pas une plaisanterie; c'est un vœu. Il n'y a rien de plus triste au monde que la condition de vieille fille. Je l'ai redoutée dès l'enfance, et rien que d'y penser, je sentais mes joues se couperoser et mon nez s'allonger en pointe. Je me suis juré que je ne subirais pas les affronts que la société réserve aux célibataires de mon sexe et que je prendrais le voile au bout de ma vingt-sixième année si je n'avais pas trouvé un mari. Hé bien! monsieur le duc, l'échéance que j'avais fixée moi-même, c'est demain. Demain j'entre au couvent; à moins toutefois....

LE DUC.

A moins.... parlez, de grâce! mais je ne veux pas que vous.... Dans un moment pareil! lorsque votre cœur. Ah! je l'empêcherai bien, coûte que coûte!

LÉONIE.

C'est que la chose n'est ni vraisemblable, ni même possible.

LE DUC.

Rien n'est impossible à l'amour.

LÉONIE.

Hélas ! ce n'est plus d'amour qu'il s'agit. J'entre au couvent demain, vous disais-je, à moins que par miracle je ne trouve ce soir un mari.

LE DUC.

Mais dans le mariage, aussi bien que dans le couvent, vous êtes perdue pour moi !

LÉONIE.

Vous croyez ?

LE DUC.

Vous êtes un ange !

LÉONIE.

L'expression n'est pas heureuse, au moment où je trahis le secret de ma faiblesse. Oui, mon cher duc, il doit être bien difficile de se défendre contre vous, lorsqu'on est émancipée par le mariage.

LE DUC.

Mais mariée ou non, si vous m'aimez....

LÉONIE.

Oh ! c'est difficile. Une fille, et surtout une fille sans fortune, comme moi, ne saurait manquer à ses devoirs sans tomber au-dessous de tout. Le monde est aussi impitoyable pour les fautes d'une demoiselle qu'il est indulgent pour les péchés d'une femme.

LE DUC.

Elle a pourtant raison! Mais pourquoi n'avez-vous pas parlé plus tôt? on aurait cherché; on aurait trouvé. Je n'ai pas là, sous la main.... O Léonie! pourquoi n'avez-vous rien dit?

LÉONIE.

Sans doute parce que je voulais garder ce secret dans mon cœur, avec beaucoup d'autres choses qui se sont échappées aujourd'hui.

LE DUC.

Hé bien! je ne me tiens pas pour battu. Le bal finira tard; nous avons au moins quatre heures devant nous; il n'en fallait pas davantage à Napoléon pour gagner une bataille.

LÉONIE.

Monsieur le duc, Napoléon.... était Napoléon.

LE DUC.

Qu'importe? nous le valons bien en diplomatie, un homme qui cassait sa montre devant les ambassadeurs! je vous marierai, mon enfant. Les jeunes gens ne manquent pas ici, nous avons du choix.

LÉONIE.

Je vous préviens que suis difficile.

LE DUC.

Mais moi aussi! je ne veux pas que vous soyez la femme d'un malotru!

LÉONIE.

C'est donc vrai, ce qu'on dit? vous l'aimez, et les autres ne sont pour vous que des distractions?

LE DUC.

Je vous jure que vous n'avez pas lieu d'être jalouse. Le nom que vous avez prononcé n'est pour moi qu'un souvenir, un regret, un remords si vous voulez; mais tout mon amour est à vous.

LÉONIE.

C'est pourquoi vous viendrez lire ce beau drame dans le petit hôtel de la rue Éblé, chez ma tante? nous le voulons bien.

LE DUC.

Mme de Guiscard sera fatiguée, elle dormira en rentrant : à quoi bon la réveiller.

LÉONIE.

Un rendez-vous nocturne en tête-à-tête! voilà tout uniment ce que vous me demandez.

LE DUC.

Vous ne me l'accorderez que si votre mariage est décidé ce soir.

LÉONIE.

Hé bien!... soit. Je ne risque pas grand'chose; vous ne me trouverez pas de mari.

LE DUC.

Montrez-moi donc un peu ce médaillon qui pend à ce bracelet!

LÉONIE.

Vous l'avez déjà vu. C'est un bijou anglais, très-commode parce qu'il renferme une clef d'acier doré. Ma tante a le pareil, nous rentrons chez nous sans attendre que nos gens aient bien voulu prendre la peine de s'éveiller.

LE DUC.

Vous me confierez ce médaillon à la fin du bal si je vous marie aujourd'hui?

LÉONIE, *après un moment de silence.*

Oui.

LE DUC.

Je vous adore! Il ne nous reste plus qu'à allumer notre lanterne et à chercher un homme.

LÉONIE, *lui prenant le bras.*

Cherchons!

UN VALET, *au duc.*

Monsieur le duc, le courrier de Saint-Pétersbourg est arrivé.

LE DUC.

Bien, j'y vais. (*Le valet sort. A Léonie.*) C'est une fatalité. Il faut que j'aille déchiffrer cette correspondance. J'en aurai au moins pour une heure,

tout au moins. Excusez-moi ; attendez-moi, cherchez sans moi. L'important, c'est de trouver l'homme. Quant à la fortune, aux emplois, je m'en charge. Dieu ! que les affaires de l'État sont de sottes affaires ! (*Il salue, s'éloigne et revient.*) Si vous avez quelque chose à me faire dire, envoyez hardiment. Qu'on vienne de votre part : mon cabinet sera toujours ouvert. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

LÉONIE, MADAME DE GUISCARD, GASTON.

LÉONIE, *voyant entrer Mme de Guiscard au bras de Gaston.*

Ma tante et M. Lentz ! Allons ! je n'ai pas le temps de délibérer.

MADAME DE GUISCARD.

C'est le duc qui causait avec toi ?

LÉONIE.

Oui, ma tante. Avez-vous bien soupé?

MADAME DE GUISCARD.

Que parles-tu de souper ? On n'en est pas en-

core là, Dieu merci! nous n'avons pris que du chocolat, quelques petits fours, et une larme de vin de Bordeaux.

LÉONIE.

Cependant, je me suis occupée de M. Lentz.

GASTON.

De moi, mademoiselle?

LÉONIE.

Oui, monsieur. Le duc vient de quitter le bal pour rentrer dans son cabinet. Vous irez l'y rejoindre quand je vous aurai donné mes instructions.

GASTON.

Mais.... Que pourrais-je bien lui dire? C'est à peine si je lui ai été présenté.

LÉONIE.

N'importe. Il vous veut le plus grand bien, sans vous connaître. Votre avenir dépend de la conversation que vous allez avoir avec lui. Faites-lui passer votre nom; ajoutez que vous venez de ma part et que vous avez quelque chose à lui remettre.

MADAME DE GUISCARD.

Quoi donc?

LÉONIE, *détachant le médaillon de son bracelet.*

Ceci, ma tante.

MADAME DE GUISCARD.

Ta clef!

GASTON.

Cela aurait plutôt l'air d'un médaillon.

LÉONIE, *à Gaston.*

Clef, médaillon ou autre chose, peu m'importe, si vous avez confiance en moi. On fait dans un cotillon des figures bien plus étonnantes que celle que vous allez faire, et l'on ne demande pas autant d'explication.

GASTON.

Oh! je n'en demande aucune, mademoiselle.

LÉONIE.

Bien. Voilà comme je vous veux. Le duc vous questionnera sur votre position, votre famille, votre fortune : répondez-lui hardiment et ne craignez point de vous faire valoir. S'il vous interrogeait sur vos opinions politiques, n'en ayez pas. Gardez-vous de faire sonner votre dévouement au chef de l'État : c'est une mauvaise note. Enfin, et ceci est le point capital, lorsqu'il vous parlera de moi, souvenez-vous de me louer très-froidement.

GASTON.

Le pourrai-je, mademoiselle? Vous si belle, si bonne, si accomplie!

LÉONIE.

Parlez-lui de ce ton-là et tout est perdu.

GASTON.

Mais je croyais que lui-même il savait apprécier votre mérite !

LÉONIE.

C'est possible. Si par hasard il fait mon éloge, laissez-le dire et hochez la tête en signe d'assentiment, pas de zèle ! vous ne me connaissez presque pas....

GASTON.

Je ne vous connais presque pas, mademoiselle !

LÉONIE.

Quel homme ! Faites celui qui me connaît fort peu, seulement pour m'avoir rencontrée dans le monde ; et gardez-vous, sur votre vie, de déclarer l'amour que vous avez pour moi ! Est-ce entendu ?

GASTON.

Assurément, mademoiselle ; mais je ne comprends pas....

LÉONIE.

Il ne s'agit pas de comprendre, mais d'obéir. Faites ce que je vous ai dit, rien de moins, rien de plus ; et si cette entrevue tourne aussi bien que je l'espère, ma main est à vous.

GASTON.

Il serait vrai? O mademoiselle! je vais, je cours, je vole! que je suis heureux! que Dieu est bon! A bientôt!

LÉONIE, *le retenant.*

Arrêtez, malheureux. (*A Mme de Guiscard.*) Il fera tout manquer. (*A Gaston.*) Mais au nom du ciel, quittez cet air enflammé. Vous avez l'air d'un collégien qui va chercher le prix d'excellence!

GASTON.

Hélas! c'est la surprise, la joie.... Comment dissimuler un bonheur qui m'enivre?

LÉONIE.

C'est une fatalité, ma tante! parlez-lui, calmez-le, dites-lui qu'il nous perd!

MADAME DE GUISCARD.

Comment! il nous perd!

LÉONIE.

Non pas vous! mais moi! et lui-même!

MADAME DE GUISCARD.

De quoi diable est-il question?

LÉONIE.

Ah! si vous croyez que j'ai le temps de lui expliquer toute l'affaire. (*A Gaston.*) Allez, monsieur, le ministre vous attend, soyez froid, ré-

servé, indifférent, et même, si cela ne vous coûte pas trop, un peu bête. Le reste à la grâce de Dieu. (*Gaston s'incline et sort.*)

SCÈNE V.

MADAME DE GUISCARD, LÉONIE.

LÉONIE.

Maintenant, chère tante, à nous deux!

MADAME DE GUISCARD.

Ça, j'espère que tu ne vas pas me secouer comme ce malheureux garçon! moi qui viens au bal pour être tranquille et pour prendre un verre d'eau sucrée en causant!

LÉONIE.

Vous vous reposerez un autre jour, ma bonne tante. Pour le moment, j'ai grand besoin de vos avis. L'heure est solennelle.

MADAME DE GUISCARD.

Parle! tu me fais peur.

LÉONIE.

Il y a de quoi. Vous voyez que j'ai décommandé le chapeau de sainte Catherine.

MADAME DE GUISCARD.

Entre nous, ce n'était pas la peine d'attendre si longtemps pour épouser M. Lentz. Voilà trois ans qu'il te demande!

LÉONIE.

Je tenais à faire un beau mariage.

MADAME DE GUISCARD.

Hé bien?

LÉONIE.

Je le fais.

MADAME DE GUISCARD.

Avec M. Lentz!

LÉONIE.

Avant la fin du bal, il aura un titre, une fortune, un emploi élevé, tout ce qui lui manque!

MADAME DE GUISCARD.

Et l'enchanteur qui fera ce miracle?

LÉONIE.

M. le duc.

MADAME DE GUISCARD.

Je tremble de comprendre. Mais, non! tu ne seras jamais une madame du Malouet!

LÉONIE.

J'ai joué le même jeu.

MADAME DE GUISCARD.

Malheureuse!

LÉONIE.

Rassurez-vous, je gagnerai la partie.

MADAME DE GUISCARD.

Et tu perdras l'honneur !

LÉONIE.

Pas même l'honneur.

MADAME DE GUISCARD.

Ah ! je suis curieuse de voir comment tu sortiras de là !

LÉONIE.

Moi aussi. Le duc a ma parole. Il ne s'agit plus que de la lui reprendre. Que feriez-vous à ma place ?

MADAME DE GUISCARD.

Est-ce que je le sais ? les filles de mon temps ne jouaient pas à ces jeux-là. Elles coiffaient bravement sainte Catherine, lorsque l'heure avait sonné ; et cela valait mille fois mieux que de se lancer étourdiment dans des casse-cou pareils.

LÉONIE.

Attendez à me gronder que je me sois cassé le cou.

MADAME DE GUISCARD.

Mais, malheureuse enfant ! de deux choses l'une. Ou tu payes ta discrétion, et je te renie

pour ma nièce. Ou tu refuses de payer, et le ministre a le droit de dire que tu l'as exploité.

LÉONIE.

Reprendre une parole donnée, c'est mal, je l'avoue. Mais se la faire rendre, ce n'est qu'adroit.

MADAME DE GUISCARD.

Tâche un peu qu'il te la rende !

LÉONIE.

J'y tâcherai. J'ai mon plan. Pourvu que vous ne vous soyez pas trompée sur le compte de la duchesse !

MADAME DE GUISCARD.

Quelle duchesse ? (*Arrêtant un plateau.*) Ah ! voilà du bouillon !... Quelle duchesse?

LÉONIE.

Sa femme ! êtes-vous sûre qu'elle n'a jamais manqué à ses devoirs ?

MADAME DE GUISCARD.

Je t'ai dit mille fois que c'était une femme tout en Dieu.

LÉONIE.

On peut être dévote et avoir un amant.

MADAME DE GUISCARD.

Je réponds d'elle comme de moi-même.

LÉONIE.

Alors, je suis sauvée.

MADAME DE GUISCARD.

Silence! M. Lentz!

SCÈNE VI.

MADAME DE GUISCARD, GASTON, LÉONIE.

LÉONIE, *à Gaston.*

Eh bien?

GASTON, *haletant.*

Ah! mademoiselle! ah! madame! tout ce que je pouvais désirer au monde, et plus encore! Quel homme! c'est la Providence en habit noir! Je suis.... j'ai.... je nage dans la joie. Un déluge de prospérités qui me crève sur la tête! Qu'est-ce que j'ai donc fait au bon Dieu pour être si heureux? Et dire que rien de tout cela ne serait arrivé, si j'avais dansé le cotillon avec Mme Lorembert!

LÉONIE, *vivement.*

Au fait!

MADAME DE GUISCARD.

Oui! au fait!

GASTON.

M'y voici, mais d'abord permettez-moi de m'asseoir. (*Il s'assied. A Léonie.*) O mademoiselle! il m'est enfin permis de vous dire à quel point je vous aime!

LÉONIE.

Commencez par le commencement.

GASTON.

Le commencement, mademoiselle, c'est que l'État me paye les deux cent mille francs qu'il me doit. Je suis baron, je suis chef du cabinet de M. le duc! je suis fou de bonheur! voilà le commencement.

MADAME DE GUISCARD.

En vérité! je suis curieuse de savoir comment cette révolution s'est faite si vite.

GASTON.

Mais tout naturellement. Ce qui me ravit le plus dans cette affaire, c'est que je ne dois rien qu'à moi-même.

MADAME DE GUISCARD.

Pas possible!

GASTON.

Je suis venu, j'ai parlé, on m'a écouté, j'ai

plu, on s'est intéressé à moi; on a voulu savoir qui j'étais, d'où je venais, quelles étaient mes opinions sur ceci et sur cela, sur la question d'Orient, sur le mariage, sur la diplomatie, sur la jalousie; que sais-je? Il s'est trouvé que je sympathisais en tout avec M. le duc. Il m'a dit que j'avais l'esprit juste et l'âme grande. Quand je l'ai vu si bien disposé, je me suis plaint des injustices dont j'étais victime; j'ai fait valoir mes droits, il m'a compris, il m'a donné raison, il a promis de m'appuyer, il m'a garanti le succès; enfin, modestie à part, j'ai fait la conquête du ministre!

LÉONIE.

C'est admirable! mais on demande des détails.

GASTON.

Je ne vous en ai donc pas donné? Je recommence. En vous quittant, je descends au rez-de-chaussée, je demande à voir le ministre L'huissier du cabinet me repousse avec perte. Je le ferai chasser celui-là. N'a-t-il pas osé me dire que j'étais gris et que je sentais le punch! Je revins à la charge, il se décida à passer ma carte. J'avais écrit au crayon : de la part de Mlle Morhange. La porte s'ouvre à deux battants. « Entrez donc, monsieur, s'écrie Son Excellence du

plus loin qu'il m'aperçoit : les hommes comme vous sont toujours les bienvenus. » Il me connaissait du conseil d'État, c'est certain. Je le trouve attablé devant une montagne de papiers. « Vous êtes auditeur de première classe? me dit-il en se replongeant dans sa lecture. — Oui, monsieur le duc. — Deux mille francs par an? — Deux mille. — Vous avez de la fortune. — Rien absolument, qu'une créance sur l'État. — Les finances de l'État sont obérées. Comment vous appelez-vous? » Il a des moments d'oubli comme tous les hommes de travail; j'en ai moi-même. « Monsieur le duc, lui dis-je, je m'appelle Gaston Lentz. — Il y a bien à faire, » poursuit-il en feuilletant ses papiers. Je profite de sa distraction pour ajouter fièrement : « Si le conseil du sceau et des titres me rendait la justice qui m'est due, je serais baron de Lentz, car mon grand-père a été créé baron par le roi de Bavière pour ses études métallurgiques, deux ans après ma naissance et mon inscription sur les registres de l'état civil. — Bien, bien! » répond-il sans lever la tête. Je ne fais ni une ni deux, je lui dis que mon pauvre grand-père a vendu ses brevets au gouvernement français, qui les a mis dans le domaine public sans payer le premier sou, et que

je reste créancier de l'État pour une somme de deux cent mille francs, quadruplée par les intérêts. Il fronce le sourcil, j'ai peur d'être allé trop loin, et je songeais à prendre mon chapeau en me demandant ce que j'étais venu faire chez ce diable d'homme, lorsqu'en ouvrant la main je laisse tomber votre médaillon. « Monsieur le duc, lui dis-je avec dignité, il ne me reste plus qu'à vous remettre ce bijou que Mlle de Morhange envoie à Votre Excellence. » Il se retourne vivement, s'empare du médaillon, me serre les deux mains. « Ah! mon ami, s'écrie-t-il, que je suis charmé de votre visite ! » Il se lève, il parle à tort et à travers; des mots sans suite. Mlle de Morhange par ci, Mlle de Morhange par là, Mlle de Morhange est une femme supérieure; on serait bien heureux d'inspirer de l'amour à Mlle de Morhange! Moi, je faisais l'innocent, mais je riais dans ma barbe et j'étais heureux, mais heureux de l'entendre si bien parler de vous ! Il se retourne vers moi et me dit à brûle-pourpoint : « Avez-vous du goût pour la diplomatie? » J'aurais pu lui répondre : « Mon attitude le montre assez ! » mais non. Je m'inclinai profondément, et je lui dis : « Monseigneur, quel homme ne serait pas heureux d'entrer dans une carrière où chacun de

vos pas laisse l'empreinte du génie? » C'était le mot de la situation. Il sourit, me jeta une grande dépêche datée de Pétersbourg : Analysez-moi ça brièvement, que je puisse juger de votre style. » Je résumai les quatre pages en trois lignes ; elles ne contenaient rien du tout. « Voilà, monseigneur. — Très-bien ! vous êtes de l'école de Tacite. — En attendant que je sois de la vôtre. » Là-dessus il faillit m'embrasser et se remit à me parler de vous. La conversation s'animait, j'étais en veine, lui aussi. Quel malheur qu'il n'y ait pas eu un sténographe caché dans un coin ! Il me dit en terminant : « Vous êtes l'homme qu'il nous faut. » Franchement je m'en doutais. « Mon chef du cabinet va partir pour Vienne en qualité de secrétaire : voulez-vous prendre sa place? — Si je le veux? O Excellence ! — J'arrangerai vos affaires avec le trésor et avec la commission du sceau. Vous pouvez compter sur votre créance et porter votre titre dès aujourd'hui. — Victoire ! — Un moment, s'écria-t-il. Vous savez qu'il y a un appartement pour vous au ministère. — Bon, cela ! — Mais Mme la duchesse, qui a des principes religieux, ne veut autour d'elle que des hommes mariés. — Je me marierai, monseigneur. — Avez-vous un parti en vue? » Je le

voyais si bien disposé que j'ai failli répondre oui! heureusement vos recommandations me revinrent en mémoire et je me mordis la langue. Mais c'est ici que commence le miracle. « Mon jeune ami, reprit le duc, que pensez-vous de Mlle de Morhange? » C'est là qu'il m'a fallu du courage pour ne pas crier je l'aime! et répondre des banalités. « Il ne vous déplairait donc pas de l'épouser? — Nullement. — Hé bien! puisque c'est elle qui m'a procuré le plaisir de vous connaître, allez à votre tour la trouver de ma part, et demandez-lui sa main. » Là-dessus, je fis l'hypocrite, ainsi que vous me l'aviez ordonné : « Je connais peu Mlle de Morhange! voudra-t-elle de moi? Elle me témoigne quelque amitié, mais qui sait si elle m'aime d'amour? — D'amour? s'est-il écrié (car c'est un original); je voudrais bien voir qu'elle vous aimât d'amour! » Il le verra bien, mademoiselle! Oh! dites-moi qu'il le verra bien!

MADAME DE GUISCARD, *avec éclat.*

Il ne verra rien du tout! Vertu de ma vie! (*A Léonie.*) Vous avez fait à vous deux une jolie besogne!

LÉONIE.

Ma tante!

GASTON.

Madame! je croyais.... j'avais compté. Mon Dieu! qu'est-il arrivé? vous n'êtes donc plus pour moi?

MADAME DE GUISCARD.

Je ne suis plus pour lui! Il est superbe! Et vous acceptez la vie sur ce pied-là, vous?

LÉONIE.

Ma tante! Je vous en supplie.

MADAME DE GUISCARD.

Laisse-moi donc! je ne dirai rien.... mais j'empêcherai tout. Qu'un homme soit dévergondé comme un satyre; qu'un autre soit innocent comme un mouton, c'est leur droit! Mais que nous, deux femmes de bien, deux femmes de noble race.... Mais que ma maison, une honnête maison.... Que ma clef, une innocente petite clef.... Mais pour qui me prends-tu? Pour qui le prends-tu? Pour qui nous prends-tu tous, malheureuse enfant que tu es?

LÉONIE.

Tout peut se réparer, il n'y a pas péril en la demeure, laissez-moi le temps d'agir, ne compromettez rien, je vous jure que je sortirai d'affaire.

GASTON.

Mais quelle affaire?

MADAME DE GUISCARD.

Cela ne vous regarde pas. Il n'y a qu'une façon d'en sortir. Je me charge de tout. Le duc est-il remonté au bal?

GASTON.

Je ne crois pas, madame.

MADAME DE GUISCARD.

Vous, on vous a dit que vous étiez baron, chef du cabinet, etc. Commencez par rayer tout cela de vos papiers! Vous n'êtes rien, vous n'avez rien, le gouvernement ne vous payera pas ce qu'il vous doit, mais vous marcherez le front haut, mon cher monsieur, et l'on ne vous montrera pas au doigt dans les rues! Je descends chez le duc, et malheur à lui s'il ne vous débarrasse pas de ses bienfaits!

LÉONIE.

Ma tante! au nom du ciel! qu'allez-vous faire?

MADAME DE GUISCARD.

Mon devoir! en lui disant qu'il est un scélérat!

GASTON, *avec dignité.*

Madame! vous oubliez un peu trop qu'il est mon bienfaiteur!

MADAME DE GUISCARD.

Bah ! mon cher monsieur. Je cherchais le mot; je l'ai enfin trouvé. Vous êtes idéal!

LÉONIE.

Plus un mot! la duchesse !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

Elle traverse la scène au bras d'un vieillard, aperçoit Léonie et se tourne vers elle. D'un ton de reproche. Hé bien ! mademoiselle, j'en apprends de belles sur votre compte!

MADAME DE GUISCARD, *accablée.*

Ciel ! Déjà !

LA DUCHESSE.

Et Mme de Guiscard qui protége un pareil scandale!

MADAME DE GUISCARD, *avec vigueur.*

Moi? madame la duchesse! Mais j'aimerais mieux....

LA DUCHESSE.

Ne vous défendez pas! vous êtes prise en état de péché!

MADAME DE GUISCARD, *scandalisée.*

Oh!...

LA DUCHESSE.

Je voudrais que le duc fût ici pour joindre ses remontrances aux miennes.

MADAME DE GUISCARD, *avec désespoir.*

Lui-même!

LA DUCHESSE.

Quoi! vous permettez à la reine du bal de se cacher ici toute la soirée! Voilà comme vous prenez les intérêts de mes pauvres danseurs!

MADAME DE GUISCARD, *soulagée.*

Ouf!

LA DUCHESSE, *à Léonie.*

Allons! défendez-vous! (*A Mme de Guiscard.*) Vous voyez bien qu'elle n'a rien à répondre!

LÉONIE, *à demi-voix, à la duchesse.*

Madame, je vous supplie de m'accorder cinq minutes d'entretien.

LA DUCHESSE, *haut.*

Je n'accepte pas vos excuses (*à Gaston*) ni les vôtres, monsieur! Vous aussi vous êtes un apostat.... un transfuge. Oh! je vous reconnais! c'est

vous qui avez conduit si brillamment le cotillon à notre bal costumé.

GASTON.

Madame la duchesse.... je suis vraiment confus.... mais pour le cotillon.... j'avais presque refusé à Mlle Lorembert et j'en étais bien content.... mais.... j'en suis presque fâché.... car enfin....

LA DUCHESSE.

On vous absout en faveur de cette contrition sincère. Maintenant, donnez le bras à ces dames, et venez souper.

MADAME DE GUISCARD.

Souper ! madame la duchesse ! moi ! dans l'état de confusion où je suis.

LA DUCHESSE.

Oh ! vous aurez beau dire. Comme il n'y a pas de vrai souper sans vous.... je vous entraîne.

MADAME DE GUISCARD.

J'obéis, madame.

LA DUCHESSE.

Vous mangerez du foie gras par esprit de mortification si vous voulez.

MADAME DE GUISCARD, *A Léonie.*

Hé bien, soit. J'ai de grands devoirs à remplir : allons prendre des forces ! (*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

LA DUCHESSE, LÉONIE.

LÉONIE, *ramenant la duchesse.*

Madame, pour l'amour de Dieu! ne me refusez pas les cinq minutes que je vous ai demandées. C'est une question de salut.

LA DUCHESSE.

De salut?

LÉONIE.

Oui, madame la duchesse. Une âme à sauver!

LA DUCHESSE.

Chère petite, le lieu est un peu profane pour une telle mission. Venez me trouver demain dans mon oratoire.

LÉONIE.

Demain, il serait trop tard.

LA DUCHESSE.

En vérité? Mais alors parlez vite. Dieu nous pardonnera sans doute, en faveur de l'intention. Mais qui donc avez-vous à me recommander?

LÉONIE.

Moi. Je suis une fille perdue, si vous ne venez à mon secours.

LA DUCHESSE.

Enfant! quelqu'un de ces scrupules innocents que commentent les âmes pures! à votre âge, la conscience est prompte à l'alarme.

LÉONIE.

Ne vous y trompez pas! Je suis au bord d'un abîme. Je commençais à désespérer de tout, lorsque je vous ai vue venir, et il m'a semblé que la Providence vous envoyait à moi comme un bon ange.

LA DUCHESSE.

Hélas! je ne suis qu'une femme, une pécheresse mondaine.

LÉONIE.

Non! vous m'êtes apparue comme la statue de l'Innocence, avec un nimbe d'argent autour du front, et je ne sais à quoi il a tenu que je ne sois tombée à vos genoux.

LA DUCHESSE.

Allons! vous finirez par me rendre confuse. C'est de vous qu'il s'agit; c'est de vous qu'il faut me parler.

LÉONIE.

J'aime!

LA DUCHESSE.

Dieu ne le défend pas. Est-ce ce beau jeune homme que j'ai trouvé auprès de vous?

LÉONIE.

M. Lentz? Je l'épouse.

LA DUCHESSE.

Mais alors....

LÉONIE.

Mais celui que j'aime.... ce n'est pas lui!

LA DUCHESSE.

Il n'y a pas à hésiter un instant : épousez l'autre!

LÉONIE.

L'autre.... n'est pas libre, il est marié, et pour tout dire en un mot, car le temps presse, c'est M. le duc de Clarigny.

LA DUCHESSE.

Mon mari!

LÉONIE.

Oui, madame. Pardonnez-moi la brutalité d'un aveu si étrange. Croyez, madame la duchesse, que j'aimerais mieux mourir cent fois que de vous offenser une seule. Ce n'est pas à l'épouse outragée que je viens ouvrir les replis les plus secrets de mon cœur, c'est à la sainte!

LA DUCHESSE.

Eh ! vous ne m'offensez en rien, chère petite ; vous m'étonnez, voilà tout. Savez-vous que le duc a bien le double de votre âge ? qu'il pourrait être votre père ? c'est un homme d'un grand mérite assurément, j'aurais mauvaise grâce à le nier ; mais enfin il n'a ni la taille ni la figure d'un séducteur.

LÉONIE.

Il est beau, madame. Oh ! oui, bien beau ! ses yeux....

LA DUCHESSE.

En effet, l'œil est intelligent.

LÉONIE.

Ses yeux lancent des éclairs ! Il a le regard de l'aigle et je ne suis pas la seule femme, allez ! qui en ait été éblouie. Et sa bouche, madame la duchesse !

LA DUCHESSE.

Je n'ai jamais remarqué que sa bouche eût rien de particulier.

LÉONIE.

Quoi ! cette finesse, cette bonté, ce sourire à la fois tendre et pénétrant ! Oh ! madame ! il est impossible de voir cette noble et jolie bouche sans être ravie d'admiration.

LA DUCHESSE.

J'avoue que les dents sont assez belles, mais enfin....

LÉONIE.

Et la main, madame! Cette main si fine et si blanche qui atteste au moins trente générations de la noblesse la plus pure! Cette main ferme et vigoureuse, malgré son éloquence, et que Dieu semble avoir faite pour conduire les peuples! Ah! madame!

LA DUCHESSE.

Il y a du vrai là dedans. Mais malgré tout je ne comprends pas qu'une jeune fille de votre âge se soit éprise si malheureusement d'un homme qui a les cheveux gris.

LÉONIE.

Il les a blancs, madame la duchesse. Mais quoi? Savez-vous rien de plus séduisant au monde qu'une tête encore jeune où les cheveux ont blanchi? C'est la preuve d'une vie de travail et de passion, la trace visible de l'ébullition des grands projets, de la fermentation des grandes idées. Car M. le duc est un grand homme. Oh! n'essayez pas de le nier, l'Europe vous démentirait. L'avez-vous jamais vu à la tribune, vous qui avez le bonheur d'être sa femme?

LA DUCHESSE.

Non, mon enfant, mais je me le représente.

LÉONIE.

Il faut le voir! Il faut voir aussi les députés de l'opposition courber la tête sous le poids de sa parole toute-puissante comme un champ de blé au souffle de la tempête! Il faut entendre les murmures d'admiration qui s'élèvent dans l'auditoire.... Mais pardonnez-moi, madame la duchesse. L'admiration m'égare, et je vous dis là des choses que vous savez plus légitimement que moi.

LA DUCHESSE.

Sans doute, sans doute. Et puis le duc a celà pour lui qu'il est vraiment bon.

LÉONIE.

S'il est bon! Ah! je ne le sais que trop, pour le repos de mon âme. C'est sa bonté qui m'a séduite. Ce jeune homme que vous avez vu tout à l'heure auprès de moi, mon fiancé, hélas!... Il n'avait ni titre, ni fortune; il végétait dans un emploi modeste. Hé bien! M. le duc a tout fait pour lui, sans nulle arrière-pensée d'intérêt, et peut-être même sans en rien dire à personne.

LA DUCHESSE.

Le fait est que c'est la première nouvelle....

mais je l'ai toujours dit. Le duc a pu commettre des fautes, mais c'est un noble cœur.

LÉONIE.

Et malheureux, madame la duchesse !

LA DUCHESSE.

Malheureux ! Qu'entendez-vous par là ?

LÉONIE.

Je veux dire accablé d'une profonde et incurable mélancolie.

LA DUCHESSE.

Le duc ?

LÉONIE.

N'en doutez pas ; il me l'a avoué. C'était à un bal des Tuileries, l'hiver dernier. Vous n'y étiez pas, madame. Je rencontrai M. le duc seul, dans l'embrasure d'une fenêtre, contemplant dans la nuit ces mille lumières éparses qui scintillaient au-dessus de Paris. En me voyant approcher, il s'essuya les yeux du revers de son gant, mais rien n'échappe au regard d'une femme. « Vous avez pleuré, lui dis-je à demi-voix. — N'en dites rien, reprit-il, j'ai deux blessures saignantes au fond de l'âme : une affection et un remords. »

LA DUCHESSE.

Il a dit un remords !

LÉONIE.

Oui, madame. Il a dit encore beaucoup d'autres choses que je ne me rappelle plus. Il a parlé d'une réconciliation avec Dieu.... non, avec une personne.... si! avec Dieu! Peut-être les deux à la fois, mais je vous l'ai dit, je ne me rappelle plus. Et moi, c'est en le voyant inconsolable que je me suis mis en tête de le consoler.

LA DUCHESSE.

Mais c'est de la dernière inconv.... je veux dire, mon enfant, que vous auriez dû.... que la religion.... votre intérêt.... votre avenir.... J'espère au moins que vous avez su lui cacher cette passion.... bizarre?

LÉONIE.

Oh! non, madame! je l'aimais trop. Il m'a parlé comme vous, dans les commencements. Il paraissait fâché, ou du moins contraint. Il disait que son cœur était trop plein du passé pour qu'un nouveau sentiment y prît place. (*Avec animation.*) Mais j'étais folle; un démon me poussait à ma damnation; j'oubliai tout, devoir, intérêt et jusqu'à la dignité de notre sexe; je le suppliai de me perdre, et enfin il a dit oui; je l'ai forcé de prendre la clef de notre maison, et cette nuit, après le bal, ma tante endormie, je l'attends.

LA DUCHESSE, *avec violence.*

Malheureuse !

LÉONIE.

Oh ! oui, bien malheureuse ! Car en vous voyant tout à l'heure, le sentiment du bien, le souvenir des leçons de ma mère, la religion, que sais-je ? Tout ce que j'avais oublié s'est réveillé en moi, j'ai senti un combat, un déchirement ; ah ! madame, que je souffre !

LA DUCHESSE.

Pauvre petite ! ne pleurez pas. Je vous sauverai. Je.... mais le pourrai-je ? Est-ce que j'ai encore assez d'empire sur lui ? m'aime-t-il ?

LÉONIE.

Eh ! qui pourrait ne pas vous aimer ? Vous êtes si belle !

LA DUCHESSE.

Dieu m'aidera. Restez ici. Ne partez pas que vous n'ayez reçu de mes nouvelles !

LÉONIE.

Je le savais bien, moi, qu'en m'adressant à vous j'invoquerais mon bon ange ! Mais, madame, daignez ajouter une grâce à toutes les autres. Sauvez-moi sans me trahir. Convertissez M. le duc sans nous en faire un ennemi !

LA DUCHESSE, *s'éloignant.*

Soyez tranquille. Ah! mademoiselle! vous ne pouvez pas mesurer l'étendue du sacrifice que je fais pour vous.

LÉONIE.

Oh! si! (*La retenant.*) Mon fiancé, M. de Lentz, a besoin de la protection de M. le duc. S'il la perdait par notre faute, il ne lui resterait plus rien.

LA DUCHESSE.

Comptez sur moi. Vous avez une protectrice qui ne fait pas les choses à demi. (*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

LÉONIE.

Qu'ai-je fait? me suis-je sauvée ou perdue? Elle a bon cœur, cette duchesse. C'est bien facile d'avoir bon cœur lorsqu'on est heureuse. Elle va courir à son mari, se jeter dans ses bras, lui pardonner un vieux péché. Voilà un ménage réconcilié, grâce à moi. J'aurai peut-être fait deux heureux sans y penser! mais moi! Le duc me

pardonnera-t-il la comédie que j'ai jouée? Les dévotes sont maladroites souvent. Celle-ci est capable de laisser deviner ce que je lui ai dit. Si le duc se fâche contre moi, M. Lentz redevient ce qu'il était hier : pauvre et sans nom. Cela étant, l'épouserais-je encore? Jamais! mieux vaut rester vieille fille que de végéter dans le mariage. Mais coiffer sainte Catherine! Ah! que le ciel est barbare, et que la condition de notre sexe est odieuse! Se décolleter, mettre des fleurs dans ses cheveux, et attendre! Voilà notre sort en trois mots, dans la vie comme dans un bal. Nous dansons lorsqu'on nous invite, et nous nous marions lorsqu'on nous demande. Je voudrais être homme un seul jour pour chercher querelle à tous les hommes et leur donner de grands coups d'épée!

SCÈNE X

LÉONIE, GASTON.

GASTON.

Mademoiselle!

LÉONIE.

Ah! vous voici, vous. Avez-vous bien soupé?

GASTON.

Oh! non, mademoiselle. J'ai servi Mme de Guiscard, et je la quitte à l'instant pour vous dire avec une profonde douleur, mais avec une fermeté.... une fermeté.... une fermeté inébranlable, que je vous rends votre parole.

LÉONIE.

Vous me rendez!... Qu'est-ce que ma tante vous a dit?

GASTON.

Hélas! il est donc vrai qu'il y a quelque chose à dire!

LÉONIE, *vivement.*

Rien au monde!... Mais expliquez-vous, parlez! (*Avec découragement.*) Ou plutôt non, tenez! allez-vous-en; j'aime mieux que les choses en restent là. Vous m'avez rendu ma parole, je la reprends. Adieu, M. Lentz! Je vous aimais sincèrement, mais tout est fini, soyez heureux; adieu!

GASTON.

Ne me renvoyez pas ainsi. Je vous aime, je souffre, je ne sais plus où j'en suis. Mais Mme de Guiscard m'a épouvanté sans me rien dire. Elle a l'air de me plaindre, puis elle me parle avec mépris, puis elle me rit au nez et se moque de moi.

LÉONIE.

Ma tante est un peu folle; si vous ne l'aviez pas encore remarqué, tant pis pour vous!

GASTON.

Mais il y a des choses sérieuses dans ce qu'elle me dit, ou plutôt dans ce qu'elle ne me dit pas.... Des choses terribles!

LÉONIE.

Mais quoi?

GASTON.

Qu'est-ce que le médaillon que j'ai porté à M. le duc?

LÉONIE.

Elle vous a parlé de médaillon?

GASTON.

Je n'y pensais plus, moi. Je n'y attachais aucune importance. Mais Mme de Guiscard y revient sans cesse; elle en parle avec affectation; elle me demande pourquoi je ne l'ai pas rapporté. Elle va jusqu'à dire qu'elle empêchera bien notre mariage si le duc ne me rend pas ce médaillon aujourd'hui.

LÉONIE.

Eh! monsieur, que vous importe? puisque vous ne m'épousez plus!

GASTON.

Vous ne voulez donc plus de moi? Il faut donc

que je meure? Mademoiselle! si vous avez pitié de l'amour le plus sincère qui ait jamais fait battre le cœur d'un homme, obtenez que M. le duc nous rende ce médaillon!

LÉONIE.

Je suis charmée de voir que vous m'aimez aveuglément, les yeux fermés, avec la confiance la plus absolue! Eh bien, monsieur, on nous le rendra ce médaillon! On nous le rendra aujourd'hui, s'il plaît à Dieu, et je vous en ferai présent, et vous le suspendrez en breloque à la chaîne de votre montre. A moins pourtant.... mais voici un valet qui me cherche sans doute.

SCÈNE XI.

LÉONIE, GASTON, UN DOMESTIQUE.

LÉONIE, *au domestique.*

C'est à moi que vous apportez ce pli?

LE DOMESTIQUE.

Pardon, madame. C'est à M. le baron de Lentz.

GASTON, *étendant la main.*

A moi!

LE DOMESTIQUE.

De la part de Son Excellence. On m'a dit qu'il n'y avait pas de réponse. (*Il sort. Entre Mme de Guiscard.*)

SCÈNE XII.

GASTON, LÉONIE, MADAME DE GUISCARD.

GASTON.

Du ministre ! à moi !

MADAME DE GUISCARD.

Du ministre !

GASTON.

Je ne sais pas pourquoi, mais je tremble.

MADAME DE GUISCARD.

Lisez donc, monsieur ! Nous sommes sur des épines !

GASTON, *lisant.*

« Monsieur le baron, » baron ! (*Il laisse tomber l'enveloppe, Léonie la ramasse vivement, la déchire et en tire le médaillon.*)

LÉONIE.

Mon médaillon !

GASTON.

Oh ! donnez !

LÉONIE, *froidement.*

Non, quand vous aurez lu.

GASTON.

« J'ai le regret de vous annoncer que M. de « Massillac, mon chef du cabinet, est maintenant « en fonctions sur sa demande. »

LÉONIE, *levant les yeux au ciel.*

Sainte Catherine ! (*Froidement.*) Poursuivez.

GASTON.

« Mais si le titre de secrétaire à Vienne vous « paraît une compensation suffisante, vous rece- « vrez votre nomination demain, et vous vous « rendrez à votre poste aussitôt après votre ma- « riage. J'obtiendrai d'ici là le règlement de vos « créances sur le trésor. » (*A Léonie.*) O mademoiselle! que je suis heureux d'avoir un titre et une fortune à déposer à vos pieds !

LÉONIE, *tendrement.*

Ingrat!... Il y a un post-scriptum.

GASTON.

En effet. (*Lisant.*) « Vous trouverez sous ce pli « le médaillon de Mlle de Morhange qui vous a « servi d'introduction auprès de moi. Conservez-

« le précieusement, monsieur; c'est la clef.... » (*Il tourne la page.*)

LÉONIE ET MADAME DE GUISCARD, *avec effroi.*

La clef !

GASTON, *lisant.*

« La clef de votre fortune. »

LÉONIE, *à Mme de Guiscard.*

Eh bien ! ma tante?

MADAME DE GUISCARD.

Que veux-tu que je te dise? Les filles de mon temps ne jouaient pas si gros jeu que vous autres, mais j'ai soupé royalement, et tu n'as pas coiffé sainte Catherine. Tout est bien qui finit bien.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9

